

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

VERTIGE IDENTITAIRE
OU
QU'EST DEVENU L'ENFANT-ROI À L'ÂGE ADULTE?

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN COMMUNICATION

PAR
DENIS PIOTTE

AOÛT 2013

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

AVANT-PROPOS

«L'effort des philosophes tend à comprendre ce
que les contemporains se contentent de vivre.» - Nietzsche

Au moment d'amorcer cette maîtrise, j'envisageais de produire un documentaire sur les conséquences de la personne morale sur nos vies. C'est-à-dire la légitimité conférée aux entreprises d'accaparer tous les droits auparavant réservés aux individus. Chemin faisant, j'ai été frappé d'un vertige identitaire, qu'on désigne parfois comme la crise de la quarantaine. Je me suis alors mis à tout remettre en question. À commencer par la notion d'individu.

Ma maîtrise et ce mémoire ont servi de catalyseur pour aider à cerner ce qui m'arrivait. Le volet création a permis d'exprimer ce que je vivais, la dimension recherche à le circonscrire intellectuellement et le mémoire à corrélérer ce que j'ai exprimé à ce que j'ai compris. Ce ne fut pas une mince tâche de mettre en mots un vertige qui a occasionné la remise en question des fondements mêmes de mon identité. C'est là où j'en étais. C'est ce que je devais faire. C'est ce que j'ai fait. Mon projet de recherche-crédation en média expérimental est devenu l'expression et l'autopsie d'une crise existentielle.

Si un sens a fini par émerger de tout ce bouleversement personnel, c'est assurément grâce au fait que j'y ai mis le temps et que je m'y suis dédié. C'est aussi parce que j'ai été encadré par un directeur de maîtrise très attentif, qui m'a incité à poursuivre dans mes moments de doute. Qui m'a poussé aussi, alors qu'il était lui-même à rédiger un livre, en me suggérant des pistes qui se sont avérées probantes. Je tiens donc à remercier Monsieur Louis-Claude Paquin d'avoir été aussi disponible, rigoureux et exigeant. Ses commentaires ont alimenté ma quête. Je remercie du même

souffle les membres du jury Madame Isis Brouillet et Monsieur Dany Beaupré pour leurs commentaires éclairants lors de l'examen de maîtrise.

J'aimerais également remercier les étudiants que j'ai croisés au cours de cette maîtrise qui, sans le savoir bien souvent, ont eu une influence stimulante sur moi. Je désire spécifiquement remercier deux d'entre eux. Julien Éclancher, qui aura su se trouver là, par intuition ou simplement par amitié, au moment où j'en ai eu le plus besoin. Et Stéphanie Aumond, qui, peut-être sans le savoir, m'a insufflé l'espoir, à un moment très opportun.

Je tiens aussi à remercier ma mère, qui au cours de ma vie a toujours été présente, attentive et attentionnée et qui, sans relâche, a joué son rôle de mère, en s'assurant que tout allait bien pour son fils aîné; mes enfants, Gabriel, Maxime et Stéphanie, pour leur support et leurs encouragements taquins, alors qu'ils m'ont resservi, tout au long de cette maîtrise qui s'est étirée dans le temps, ce que je leur ai toujours dit: «On termine ce que l'on entreprend» et bien sûr, je remercie ma conjointe et amie de toujours, Marie-France, pour sa présence, sa générosité, sa patience, sa compréhension et ses gestes empreints de sollicitude dans cette - longue - période turbulente et pas toujours simple de ma vie.

Je dois également remercier mon ami Yves Jacques pour avoir toujours été là pour moi, bien sûr, mais pour être celui qu'il est, surtout; mon amie Chantal Bilodeau pour être réapparue dans ma vie à un moment si opportun; et mon ami Gérard Binet, pour son rôle d'éminence grise dans mon cheminement personnel et pour son indiscutable apport dans ce projet de maîtrise.

TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES FIGURES	vii
RÉSUMÉ.....	8
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I - ÉNONCÉ D'INTENTION	4
1.1. Équilibre.....	4
1.1.1. Première rupture.....	5
1.1.2. Seconde rupture.....	5
1.1.3. Troisième rupture	6
1.1.4. Anecdote.....	6
1.2. Le secret, un comportement. L'échec, une angoisse.....	7
1.3. Intimité et expression.....	10
1.4. Isolement.....	11
1.5. Média expérimental.....	14
1.5.1. Blogues	16
1.5.2. Intimité, authenticité et malaises.....	17
1.6. Éthique et crise.....	19
1.6.1. Internet et conséquences	20
1.7. Désir et illusion.....	21
1.8. «Moi».....	24
CHAPITRE II - ANCRAGES CONCEPTUELS.....	26

2.1. Nature de l'identité.....	26
2.1.1. Vertige identitaire et rupture historique.....	27
2.1.2. Reconnaissance et holisme.....	29
2.1.3. Révolution.....	32
2.1.4. Le temps.....	33
2.1.5. Communion.....	36
2.1.6. Zombie, pornographie et fraude.....	38
2.1.7. Réalité et unité.....	42
2.1.8. Liberté.....	44
2.1.9. Image, «branding» et société.....	45
2.1.10. L'esprit.....	47
2.2. Nature du langage.....	51
2.2.1. Coûteux.....	52
2.3 Vulnérabilité et conscience.....	55
2.3.1. La thèse et la conscience.....	57
2.3.2. Conscience et spiritualité.....	60
CHAPITRE III - CADRAGE DE L'ŒUVRE.....	63
3.1. Les assises.....	63
3.1.1. Auto-ethnographie.....	63
3.1.2. Vulgarisation scientifique.....	64
3.1.3. Essai.....	64
3.2. Blog d'un condamné.....	66

3.3. Blogue de l'IRIS.....	71
3.4. Blogue The Corporation.....	74
CHAPITRE IV - L'OEUVRE.....	78
4.1. Conduite esthétique.....	78
4.2. Nature de mes interventions sur ma page Facebook.....	80
4.2.1. Espérance de vie.....	80
4.2.2. Facebook.....	81
4.2.3. Faits et paramètres.....	82
4.3. La phase exploratoire: de janvier à mars 2012.....	84
4.3.1. Macro analyse.....	84
4.3.2. Micro analyse.....	87
4.4. La révolte: de mars à décembre 2012.....	93
4.4.1. Macro analyse.....	93
4.4.2. Micro analyse.....	94
4.5. Le deuil: De janvier à avril 2013.....	107
4.5.1. Macro analyse.....	107
4.5.2. Micro analyse.....	110
CONCLUSION.....	119
ANNEXE I - CD.....	126
ANNEXE II - SONDAGE.....	127
BIBLIOGRAPHIE.....	152

LISTE DES FIGURES

Figure	Page
1.1 Grand Canyon	85
1.2 Marche de la terre	94
1.3 Révolte-toi	98
1.4 Paseo de la reforma 1	100
1.5 Paseo de la reforma 2	100
1.6 Voilier - avec mon fils aîné	103
1.7 Fils aîné - diplôme	104
1.8 Carte hommage à mon père	107
1.9 Harper - chien	110
1.10 Avec mon père	112
1.11 Ubuntu	116

RÉSUMÉ

«Un concept est une invention à laquelle rien ne correspond exactement, mais à laquelle nombre de choses ressemblent.» - Nietzsche

«Vertige identitaire ou Qu'est devenu l'enfant-roi à l'âge adulte?» se veut le partage d'une réflexion d'un homme d'âge mûr, confronté à l'effondrement de ses repères et au flou identitaire qui en résulte. Une expérience de journal *extime* atypique. Des propos personnels, souvent engagés, parfois intimistes, incitant à se questionner sur le sens de la vie, soumis dans Facebook, par un individu ne correspondant pas au profil de l'utilisateur habituel. Un projet qui s'échelonne sur une période de seize mois et qui donne lieu à des interactions inter-générationnelles qui font progresser la réflexion.

Une quête de sens soutenue où la notion de conscience, la nature intime du temps, mais aussi du langage, ainsi que notre rapport à l'autre et l'origine du désir, pour n'énumérer que quelques concepts, font l'objet d'un questionnement intense. Un questionnement de nature existentielle ayant pour origine mon propre vécu et le contexte socio-culturel dans lequel il s'inscrit. Une approche réflexive qui puise dans le quotidien, aussi bien personnel que social, pour progresser. Une réflexion vivante, mouvante, imprévisible en raison des affluents qui viennent l'alimenter: lectures, synthèses, liens, vulgarisation scientifique, rencontres, événements marquants et dialogues, mais aussi souvenirs, constats, hasards et intuitions.

Réflexion qui se terminera finalement par un essai sur l'identité de l'enfant-roi qui se découvre tel, à l'âge adulte: ce mémoire. Sur la réalité que cela induit, et sur l'impact que ce phénomène a sur la société, c'est-à-dire ce dans quoi il prend forme et ce à quoi il donne forme.

MOTS CLÉS: Enfant-roi, Identité, Crise, Conscience, Réseaux sociaux.

INTRODUCTION

«Je est un autre.»
- Arthur Rimbaud

Pour pouvoir regarder, toute interférence du mot - qui vient concrétiser la pensée - doit être bannie. Il faut s'affranchir du mot, et le silence est indispensable à qui veut observer, sinon tout vrai regard est impossible.
- Krishnamurti

La question de l'identité toute entière est une énigme. Qui est ce Je, appelé à écrire ce mémoire?

Frappé d'un vertige identitaire profond, isolé face à cette maîtrise, à tenter de cerner l'origine, mais aussi les mécanismes qui m'ont précipité dans ce non-lieu identitaire, la crise existentielle, je peine à circonscrire le sujet véritable de ce mémoire. Les mots pour décrire mon projet créatif ne s'enchaînent pas, tant je n'en ai pas la vision d'ensemble. Il s'agit d'un projet viscéral, vécu de l'intérieur, que mon intellect n'arrive pas à expliquer clairement.

Jamais je n'ai été aussi bouleversé, ni égaré qu'aujourd'hui et partager ce vertige, ne serait-ce que pour m'en affranchir, m'apparaît comme un véritable calvaire, mais aussi comme l'unique porte de sortie. Habitué au secret qu'exige le contrôle de mon image, je ressens cette ouverture, cette mise à nu, comme le pire des supplices.

Toujours, je cherche l'opinion des spécialistes, m'y camoufle et brode quelques bribes de mon récit, bien à l'abri des théories et des hypothèses de l'autre. Je me fais même flamboyant pour mieux fuir la lumière, pour ne pas l'attirer. Englué dans un

magma d'idées, lues, vues ou entendues, de réflexions sans fin, rien ne sort plus de ce *Je* perdu. Mon *Je* s'enlise.

L'angoisse, la peur de l'échec, la colère sont ce que je vis devant ce mémoire en devenir, qui ne devient rien du tout.

Je désirais cette maîtrise pour qu'elle me mène ailleurs, disais-je au début de l'aventure. Devant cet ailleurs, qui exige de laisser sortir les mots tels qu'ils se présentent en moi, je les refuse encore. Comme je les ai refusés en Études Françaises, il y a trente ans. Les mots ne sont pas la chose. Ce que je vis est indicible, se situe au-delà des mots. Les mots n'ont jamais suffi pour rendre justice à ce qui cherchait à s'exprimer. C'est peut-être pourquoi je me suis toujours tu ? Mais les mots sont tout ce que je maîtrise pour m'exprimer. Refuser d'exprimer ce qui vient de notre intimité, c'est aussi tuer notre lien à la vie, à la vérité du soi. C'est là où j'en suis, à la croisée des chemins: encore refuser et sombrer. Ou offrir ces réflexions intimes d'homme d'âge mûr en plein vertige identitaire et souffrir. Souffrir d'être imparfait. Souffrir de n'être qu'approximatif. Souffrir de démanteler moi-même l'image que j'ai entretenue et qui constituait le cœur d'une vie. Souffrir, mais survivre.

Un choix s'impose. Survivre. Avec ce choix, vient aussi une conséquence: la mort de l'image. Ne reste plus que ce qui l'articulait, ce qui la désirait, l'entretenait et la projetait. C'est cela, ce qu'il y a derrière l'image projetée, ce qui est en crise, qui fait l'objet de cette maîtrise.

Parce qu'un sujet aussi viscéral ne pouvait se laisser saisir par l'intellect seul, l'écriture incarnée s'est imposée. Une écriture au *Je*, attentive aux fluctuations psychologiques, aux états d'âme, sensible à ce qui se manifestait. Une écriture de lâcher-prise aussi. Qui tantôt coule de source, tantôt observe ce qui coule de cette source. Le questionne. Avec cette approche personnelle qui se permet d'*être* et qui s'*observe*, ce projet de mémoire a trouvé son sujet: ce *Je* en crise, mais aussi, et surtout, ce *Je* à l'origine de la crise. Ouvert et vigilant, les sections de ce périple intime ont lentement pris forme. Avec toutes les digressions que cela présuppose. Avec toutes les redondances qu'implique de décrire l'indicible avec des mots, aussi.

Un peu comme le véliplanchiste que j'ai longtemps été, avant que le rôle de père m'en éloigne, le mémoire qui suit donnera parfois l'impression d'aller dans toutes les directions. C'est qu'avec une voile, on ne peut prendre le vent de front. On doit louvoyer pour se rendre où l'on veut. Dans mon for intérieur, je connais ma destination. L'objet de ce mémoire, parce qu'il est indicible, et l'outil que j'ai à ma disposition pour m'y rendre, le langage, exigent aussi d'approcher mon sujet en louvoyant. Ces changements de direction, parfois surprenants, parfois laborieux, sont les virages que j'ai eu besoin de faire, au moment où je les sentais les plus propices, pour arriver à destination. Je préfère le laisser savoir, d'entrée de jeu, au cas où certains lecteurs n'auraient pas le pied marin, ou pire, auraient le mal de mer.

CHAPITRE I - ÉNONCÉ D'INTENTION

En ces moments particuliers, l'individu ne fait rien d'autre que de tenter de répondre à la question: «Qui suis-je, et qui serais-je dans l'avenir, quel est le sens de ma vie?» En d'autres termes, il s'interroge sur son identité.

- Jean-Claude Kaufmann

L'Invention de soi, 2005

Au cours de la quarantaine, j'ai senti que ma vie n'avait plus de sens. Quelque chose de troublant en moi s'est passé. Au niveau psychologique, au niveau de la conscience. Ma perception a changé et sans le décider, ni comprendre pourquoi, je me suis retrouvé à ne plus être sûr de rien, à m'interroger sur le sens de *ma* vie. À propos de mon comportement, de celui des autres, de mon identité, de mes repères fondateurs, de mes relations, mais aussi de nos décisions sociales, de notre mode de vie. Rien n'a été épargné. Un simple changement de perspective, imperceptible pour l'autre, a rendu cette période de vie aussi intense que bouleversante et me laisse, encore à ce jour, dans un flou identitaire indicible. Mon projet de recherche-crédation en média expérimental vise à partager ce vertige existentiel.

1.1. Équilibre

Perdre ainsi son équilibre identitaire, n'arrive pas sans raison. J'isole trois éléments principaux à l'origine de cette période d'instabilité.

1.1.1. Première rupture

J'ai fondé une entreprise en communication que j'ai menée durant douze ans. Cela a demandé un effort soutenu, beaucoup d'ingéniosité et une détermination à toute épreuve. Je m'en suis départi juste avant d'amorcer la maîtrise. Au même moment, j'ai vendu l'immeuble qu'occupait l'entreprise et où vivait aussi ma famille. Ce faisant, j'allais vite le découvrir, l'entrepreneur, les responsabilités, le statut social, la réputation, tout disparaissait.

1.1.2. Seconde rupture

Au moment où je complétais les documents pour postuler à la maîtrise, un diagnostic de «troubles de mémoire» s'abattait sur mon père. Durant toute sa vie, lui, qui avait été une mémoire ambulante, un GPS vivant, une référence en matière d'histoire, perdait désormais tous ses repères. Lorsque le diagnostic est devenu réalité, qu'il a vraiment eu besoin d'aide, j'ai mis la carrière et la maîtrise de côté pour prêter main-forte à ma mère. Il faut dire que je ne savais pas comment réorienter cette carrière ni quoi faire de ce mémoire. Occupé à prendre soin de lui, son déclin a masqué mon propre désarroi. Mon père est décédé le 19 février 2013. Avec sa perte, j'ai retrouvé, de facto, mon flou identitaire. Comme si cette image défaite de moi qui se reflétait en lui, amoindri, trouvait une explication. Sans lui, son fils aîné se trouvait de nouveau seul face à lui-même.

1.1.3. Troisième rupture

Au moment même où je vivais ce changement professionnel radical et le déclin, puis la perte de mon père, une métamorphose, plus discrète et plus insidieuse, s'opérait dans une autre sphère de ma vie: mes enfants passaient de l'adolescence à l'âge adulte, ma conjointe retournait sur le marché du travail et je devenais, par la force des choses, *l'homme de la maison*. Trois fois plutôt qu'une, j'étais seul, face à moi-même. Mes placements allaient aussi périlcliter, laissant l'apprenti rentier dans une situation bien inconfortable. Je passe sous silence tous les déboires physiques qui ont jalonné ce parcours, bien qu'ils fussent non négligeables. Ce nouveau moi était bel et bien seul face à l'inconnu.

Je ne savais pas à quel point ce passage allait être bouleversant et deviendrait aussi initiatique. Les repères avec lesquels j'ai vécu et qui ont longtemps constitué la fondation sur laquelle ma vie s'est édifiée, sont tous disparus. De nouveaux, moins gratifiants, les remplacent.

1.1.4. Anecdote

L'exemple véridique qui suit, illustre bien la portée de la secousse que j'ai subie. À cette femme qui nous abordait dans un resto, un ami et moi, pour nous inviter à sa table - elle était avec trois amies - et qui me demandait:

- «Toi, qui es-tu?» m'invitant ainsi à lui dire ce que je faisais dans la vie.
- «Je ne suis rien.» ai-je répondu, moi, qui n'avais plus de fonction sociale précise.
- ... Ce n'est pas possible! m'a-t-elle rétorqué. On ne peut pas être «rien».
- ...«Si vous le dites» a été ma réponse. »

Même au cœur de l'incertitude et non sevré de ces repères fondateurs disparus, cette femme avait raison, mon *Je* déstabilisé, désorienté, ne pouvait pas être «rien».

Ce «non-rien» identitaire, à l'origine de mon questionnement existentiel constitue l'objet de ce projet de recherche-crédation. Mon orbite qui change, ma trajectoire personnelle qui me transporte ailleurs, vers l'inconnu, alors que la constellation familiale autour de moi évolue, sa dynamique. Un simple changement de perspective, celui d'un homme occidental d'âge mûr en pleine quête de sens, alimente toute cette réflexion. Un changement insignifiant pour l'autre, mais considérable pour soi.

1.2. Le secret, un comportement. L'échec, une angoisse.

À ce triple bouleversement, s'ajoute un comportement: ne pas déplaire. Se taire, ou plutôt parler, mais ne pas donner le fond de sa pensée. Éviter le risque d'un jugement défavorable. Il y a dans cette posture, *plaire*, tout un mode de vie. Une motivation profonde: la séduction. Et *séduire*, par définition, c'est tromper, corrompre, suborner, pour amener quelqu'un à se prêter à ses désirs, en jouant de son charme, de son prestige, de sa persuasion. (Quillet, 1984).

Cette façon d'aborder la vie ne date pas de la naissance ; elle se construit. Au sein de son premier univers: le noyau familial. C'est en comprenant qu'on peut obtenir ce qu'on désire, en séduisant ses parents, que se développent de nombreux outils dans le coffre du charmeur. Ce n'est qu'au terme d'un long chemin de croix, que j'ai réalisé la nature véritable de ce comportement, de ce culte du secret.

Le sentiment d'échec qui m'attendait au final de tant d'efforts, aura été le détonateur, ce qui aura fait voler ma construction identitaire en éclats. Cela m'a déconstruit, laissé en miettes. Comme si tout ce que j'avais fait au cours de ma vie visait à éradiquer la possibilité même de l'échec. Le fait de terminer ainsi ma trajectoire était une fin du monde. L'effondrement d'une vision, d'une raison d'être. L'anéantissement de la logique qui m'animait.

Un inlassable cercle vicieux commençait: se ressaisir et relancer la spirale vers le haut. Recréer ce que je connaissais, ce que je désirais: une image avantageuse de moi. Au-dessus de la mêlée. Cela est devenu un leitmotiv, une véritable obsession. Inconsciente. Au moins partiellement. Toutes ces tentatives, parfois excessives, et l'absence du résultat escompté ont mené à des blessures physiques, à une morosité psychologique. Défait, abattu, blessé, confronté à l'échec de toute cette énergie déployée, une forme d'abandon s'est imposée. Et avec ce lâcher-prise, une ouverture, que rien d'autre, peut-être, n'aurait pu provoquer. Le fait d'abdiquer a ouvert une nouvelle voie: observer. Sans forcer pour renverser la vapeur. Simplement prendre connaissance de ce qui se passait. Avec un espoir secret de tout replacer, il faut le souligner. Rien ne s'est replacé, sinon que cette angoisse inconsciente de l'échec, le fait d'y être confronté et de ne pouvoir m'en extirper a forcé cette profonde remise en question, ce changement de perspective.

Concours de circonstances ou intuition, difficile à dire, mais ce mémoire et toute cette maîtrise tournée vers ce que je vivais ont été providentiels. La recherche et l'écriture incarnée (Berger et Paillé, 2001), exigeant d'être attentif et vigilant à mes propres réactions, m'ont permis d'entrevoir la nature de mon comportement, de cerner

certaines éléments porteurs, constitutifs de cette crise. Une forme de honte comme conséquence du sentiment d'échec m'a fait réaliser à quel point l'image que je projetais constituait une préoccupation cruciale dans mon comportement. Le cœur de mon comportement, en fait. Ce profond désir de plaire, de séduire, exige de travailler, de réfléchir une image avantageuse de soi (j'accepte le jeu de mot), de la calculer et met en lumière un furieux besoin de contrôle. L'intransigeance, la compétitivité, mais aussi le perfectionnisme, le goût de l'ordre, de la propreté et de la symétrie, entre autres, sont des conséquences du besoin de bien paraître. De paraître supérieur. Tout cela pointe vers les personnalités narcissique et obsessionnelle. (F. Lelord, C. André, 2000). Laquelle a préséance sur l'autre n'a que peu d'importance vraiment. Qu'elles soient des catégories théoriques circonscrites par des humains, donc controversées, non plus. Dans cette descente aux enfers, ce qui importe c'est d'avoir exploré les deux sentiers. Les narcissiques ont besoin de descendre aux enfers pour en tirer des leçons. (Yves Dalpé, 2012).

Ce travail de spéléologie comportementale m'a permis de renaître de mes cendres¹. Comprendre, ne serait-ce que ce qui engendre l'action dans notre comportement, procure une forme d'éveil qui fait que l'on n'est plus tout à fait le même. Cette conscience donne naissance à quelque chose qui modifie le comportement. Ainsi la performance, le *faire* et le *paraître* font-ils partie de la réflexion. Le phénomène des *enfants-rois* et des *parents-valets* (Bouchard, 2012) notamment, c'est-à-dire comment se construisent les personnalités obsessionnelle et narcissique, également.

¹ Denis est d'ailleurs la traduction littérale de Dionysos, qui signifie être né deux fois.

1.3. Intimité et expression

Pour un individu introverti et profondément secret, comme moi, la portion *création* et peut-être encore plus la *diffusion*, exigées dans cette maîtrise, se sont avérées un défi. En vérité, le mot défi est un euphémisme. Impasse serait plus juste. Créer, c'est permettre à ce qui vit en soi de s'exprimer. Or l'étymologie de *s'exprimer*, c'est d'abord «faire sortir en pressant», «extraire d'un corps le liquide qu'il contient». (Quillet, 1984). Il y a dans l'action même d'exprimer, une notion de volonté, de travail, d'effort, de violence même, pour que sorte ce qui est contenu. Un péril aussi, puisque la nature de ce qui cherche à s'exprimer sera à jamais modifiée. Une fois obtenu, le liquide, le contenu, laisse le contenant vide de cette substance extraite.

S'exprimer, c'est aussi «Rendre manifeste par toutes sortes de signes (langage écrit, oral, geste, attitude, réaction émotionnelle, etc.), de façon volontaire ou non, ce que l'on est, pense ou ressent». (CNRTL, 2005). Cela implique obligatoirement un respect de soi, une authenticité envers soi-même. Ce n'est pas possible lorsqu'on est en mode séduction. La séduction, dont j'ai déjà parlé, repose sur du faux, sur le *paraître*. C'est précisément une façon de se protéger, de ne pas laisser le contenu sortir. Séduire, c'est le contraire de s'exprimer. C'est le désir de *s'imprimer*. Sur l'autre. On ne peut vivre en mode *paraître* et *être* en même temps. Cultiver son image, en fonction de la perception de l'autre, relève du premier. Donner carte blanche à toutes nos ressources et nos capacités pour laisser s'exprimer *personnellement* ce que nous captons de la réalité, envers et contre tous et de quelque manière que ce soit, c'est-à-dire *créer*, relève du second. Entre les deux, il y a incompatibilité. Deux comportements mutuellement exclusifs. Opter pour l'un, consciemment ou non, évacue automatiquement l'autre. Occupé à *paraître*, a fait que *créer* a été si difficile pour moi. Quant à *diffuser*, le concept est si incompatible avec *intimité* dans mon cerveau,

que cette exigence de la maîtrise est devenue une véritable mise en abîme: une remise en question dans la remise en question. J'ai pensé que cette maîtrise qui n'en finissait plus et dont je ne voyais pas d'issue avait été une erreur dans mon parcours. C'était faux.

Ainsi, le volet *recherche* de ma maîtrise s'est-il, sans surprise, étiré dans le temps et a longtemps eu la part du lion. En ce qui concerne le volet *création*, et la diffusion obligée, *l'impasse*, j'ai dû me faire violence et plonger. Contre toute attente, j'ai finalement et tardivement choisi de m'élancer de la tour du dix mètres, c'est-à-dire de tenir un *journal personnel* dans Facebook. Sans aucun pseudonyme, auprès de mes «amis», des membres de ma famille et finalement offert à *tous* puisque j'ai sélectionné *public*, partout où le choix m'était offert dans les paramètres. Cette ouverture, contre nature, constitue l'essentiel de ma démarche créative et correspond à un changement de paradigme dans mon comportement: être vrai, au risque de déplaire.

1.4. Isolement

« C'est en marchant que se construit le chemin. »
- Antonio Machado

Pour moi, l'isolement a été la conséquence de cette profonde remise en question. Troublé, égaré, je me suis retiré. Naturellement. J'ai évité de me montrer ainsi, mais aussi de m'imposer. J'ai vécu reclus. Dans mes lectures, mes réflexions, mes interrogations. Pour éviter d'être jugé, je crois, j'ai préféré m'isoler. Dans une perspective de séduction, l'opinion de *l'autre* a eu une incidence majeure sur nos décisions. Afin d'éviter d'être critiquées, certaines personnes narcissiques

abandonnent toute vie sociale. (American Psychiatric Association, 1994). Aux prises avec un sentiment de honte, il est naturel pour le narcissique d'éviter tout contact social. (Wurmser, L., 1987). Blessé dans mon image de moi, dans ma construction, j'ai caché cette image. Inconsciemment. C'était un cul-de-sac. Un maelstrom sans fin. Un piège. Il fallait sortir de là.

Cette maîtrise fait partie des sentiers que j'ai empruntés pour m'en sortir. J'ai choisi de m'ouvrir, en écrivant ce journal personnel, simplement parce que rien d'autre ne m'avait transporté hors de la crise jusqu'à maintenant. Ébranlé dans mes convictions d'adulte, j'ai eu l'impression de vivre tardivement une *adolescence* que je n'ai jamais eue. D'enfant, je suis devenu un adulte responsable, respecté et souvent craint, tant j'ai rapidement et naturellement occupé le rôle de *leader*. À proprement parler, je n'ai jamais eu d'adolescence. Pas de zone de turbulences, pas de conflits avec mes parents ou si peu, pas de frontière à franchir entre l'enfance et le monde adulte. J'étais l'enfant *parfait*. Sûr de lui, doué, responsable et charmant. L'incarnation de l'enfant modèle. C'est ce que je suis demeuré jusqu'à ce que tout s'effondre.

Cette crise identitaire, m'aura ramené à l'incertitude propre à l'adolescence, à cette période de vie où souvent l'on se cherche, où l'on fait des expériences ; le moment où l'on se construit. Dans ce contexte d'instabilité, un rien suffit à déséquilibrer ou à solidifier sa perception de soi. Pour moi, m'exprimer s'est avéré un exutoire efficace. Le simple fait de *dire* a fait naître un sens. Toute cette maîtrise est devenue une histoire d'écriture. Sans visée esthétique particulière, ni d'intention spectaculaire non plus, je me suis mis à afficher ce que je sentais. D'abord, au cours de l'hiver 2012, en publiant des citations, des pensées, des images évocatrices qui reflétaient ce que je vivais, ainsi que des textes personnels. Puis, tout au long du printemps *érable*, en

publiant des positions personnelles campées, documentées, auxquelles s'arrimaient des essais, des articles. Et finalement, une troisième phase, de l'hiver 2012 au printemps 2013, combinant encore des citations, des synthèses de lectures ou de conférences, mais aussi des opinions et des photos personnelles, sans oublier le partage de moments intimes, comme le décès de mon père, notamment. Ce profond besoin de me sortir de crise par la simple *expression* de mes opinions aura permis une reconstruction de mon identité fragilisée. En me forçant quotidiennement à *ex-primer* une dose de substance vitale, j'ai donné vie. D'une part, je me suis senti revenir à la vie et d'autre part, j'ai vu mes publications générer de l'intérêt, devenir autonomes. L'*expression* d'une partie de ce qui vivait en moi, comme une onde sur l'eau, se prolongeait par l'action de l'autre. Mes publications, mes opinions diffusées, vivaient sans moi. J'expérimentais ce que Kunz Westerhoff avance: «Le journal est ainsi appelé à devenir le détenteur d'un *moi délégué*, le sanctuaire d'un moi introuvable dans l'existence: il peut même se constituer en un corps autonome, un corps fétiche, détaché du sujet biographique.» C'est d'ailleurs précisément ce que souligne Virginia Woolf, elle qui a longtemps tenu un journal personnel «j'espère pouvoir considérer ce journal comme une ramification de ma personne». (2005).

En me faisant violence, en exprimant et en diffusant ainsi ces mots, s'est amorcée une sortie de crise. Cette ouverture et ces mots ont fait et font toujours partie de la solution.

1.5. Média expérimental

L'introspection spirituelle symbolise l'ancêtre du journal intime ; il s'agit d'une quête de Dieu, effectuée au fil des jours, et qui conduit à un examen de conscience au plus profond de soi : Je te cherchais à l'extérieur de moi-même, mais toi tu étais plus intérieur à moi que ce que j'ai de plus intérieur (tu autem eras interior intimo meo)

Saint Augustin, Année, 1.

Je n'ai pas, à proprement parler, choisi de tenir un journal personnel. Ce serait plutôt le journal personnel qui s'est imposé comme forme d'expression. Quelque chose en moi cherchait à s'exprimer, mes états d'âme, mes réflexions et mon vécu notamment, et c'est sous cette forme que les mots ont trouvé leur chemin. Ce n'est pas un hasard. «La conscience d'un désœuvrement du sujet, de son impuissance historique et personnelle, sont au principe de la naissance du journal intime.» (Westerhoff, 2005).

En optant pour ce type d'écriture, j'ai été très intuitif, très à l'écoute de ce que je vivais. Sans prétention aucune, puisque c'est à mon insu, mon projet créatif en est un purement phénoménologique².

En effet, le type d'écriture d'un journal personnel est le reflet d'une quête de soi ou comme l'a désigné Foucault (1984), d'un *souci de soi*. Notons que le journal personnel se positionne avant tout, et résolument, comme un espace de liberté : on écrit quand on veut, comme on veut. Et que ce qui définit avant tout le « journal personnel », ce n'est pas tant l'intimité, mais la périodicité : une écriture datée, faite sans connaissance de l'avenir. (Hénaff, 2011).

² Qui propose un retour aux données de l'expérience avant toute considération théorique; qui se fonde sur une description du vécu; qui privilégie le point de vue du sujet, son histoire personnelle, sa singularité. CNRTL

L'exercice auquel je me suis astreint est celui d'un diariste³. J'ai, à la fois tenu un *livre de raison* et un *journal intime*. Un jumelage de deux sphères de ma vie, l'intellectuelle et la personnelle. Ce type d'écriture constitue l'antithèse du mouvement théorique et critique du structuralisme, qui présuppose *la mort de l'auteur* (Barthes, 1968). L'écriture diariste, au contraire, est soumise à la fluctuation du quotidien et aux inflexions intérieures du moi. (Westerhoff, 2005).

Selon Barthes, la forme diariste n'est qu'un épanchement, qu'un plaisir de l'effusion, qu'il compare à une forme d'excrétion du sujet («diarrhée et glaire»). (Westerhoff, 2005). Paradoxalement, elle peut aussi constituer une délibération critique du sujet sur lui-même, une investigation du for intérieur. Saint-Augustin, dans ses *Confessions*, Montaigne dans ses *Essais*, ou Rousseau dans ses *Rêveries du promeneur solitaire*, pour n'en énumérer que quelques-uns, en sont de bons exemples. C'est plutôt sur cette parole de l'intimité, critique et autotélique⁴ pour ainsi dire, en raison de mon isolement social, qu'a pris forme mon projet de journal personnel.

Une forme créative, non seulement issue de ma réalité, mais aussi très *tendance* puisque ce type d'écriture explose partout sur Internet, donc tout à fait au goût du jour. Cela n'est d'ailleurs pas étonnant, dans la mesure où l'écriture diariste se veut le reflet de l'émergence du sujet, c'est-à-dire une question intimement liée à la modernité. Parler de soi, de ses états d'âme, c'est corroborer le fait que *Je* est devenu quelque chose de central dans notre réalité moderne. Quelque chose qui s'inscrit dans

³ Proposé en 1952 par Michèle Leleu[1], à la fois emprunté à l'anglais *diarist*, basé sur *diary* (« journal intime »), et reformé sur le vieux mot français *diaire* qui était utilisé comme nom (au sens de « livre de raison ») au xvi^e siècle, et comme adjectif jusqu'au xix^e, bien qu'il soit encore occasionnellement utilisé de nos jours.<http://fr.wiktionary.org/wiki/diariste>

⁴ Du grec *auto* (« soi-même ») et *telos* (« but »). Qui n'entreprend une activité pour d'autre but que l'intense satisfaction qu'elle procure, en parlant d'une personne.

un esprit bourgeois, dans la foulée des revendications des droits de l'individu, avec l'avènement de la notion de vie privée, du droit à la propriété. Le journal personnel ne constitue-t-il pas une forme de *bilan intime*? (Alain Corbin, 1987).

Si le journal personnel est assurément issu de l'espace central, qu'occupe désormais ce *Je* dans la société moderne, il faut toutefois préciser qu'il permet aussi à ce qui est caché, en ce *Je*, de s'exprimer. C'est en cela qu'il aura été salutaire dans mon cas:

au-delà de cet aspect lié à l'instauration socio-économique de l'individu dans la société post-révolutionnaire, le journal joue un rôle central dans le développement de la sensibilité subjective et dans la fondation d'une identité. Sur le plan esthétique, il représente une tentative de faire exister un moi, de l'aménager dans un contexte social historique, dont il constitue souvent le négatif privé, le versant secret et personnel. (Westerhoff, 2005)

Alors que je ne me sentais plus qu'un *rien* sur le plan identitaire, le fait de tenir un journal en ligne a permis l'éclosion d'une identité virtuelle, issue de moi, à laquelle je me suis accroché. Une forme d'entité sociale à laquelle j'ai donné naissance par le biais d'une page Facebook utilisée comme un blogue.

1.5.1. Blogues

Aujourd'hui, on retrouve deux formes principales de journal personnel en ligne, le *Wordblog*, s'il est destiné à demeurer intime ou le *Weblog*, à l'inverse, lorsqu'il est destiné au plus grand nombre (Hénaff, 2011).

Le fait de tenir un Weblog, via Facebook, est-il atypique, pour moi, alors qu'il est considéré comme «une écriture de soi» qui demeure très *féminine* et qui se pratique essentiellement à *l'adolescence* (Hénaff, 2011)?

Bien que ce type d'écriture soit effectivement l'apanage des adolescentes, il met justement en lumière la cause principale qui fait naître le diariste: l'ombre, le second rôle, l'isolement social. «C'est en opposition avec les événements du dehors que se déploie le discours intime». (Marty, 1985). Ce n'est pas un hasard, si ce sont les «voix silencieuses de l'histoire» (Michelle Perrot, 1998), c'est-à-dire *la parole féminine*, qui forme le plus fort contingent à s'adonner au genre du *journal intime*. L'absence ou la carence de faisceaux lumineux sur l'individu n'ayant qu'un second rôle ou pas de rôle particulier sur le plan social, longtemps le *deuxième sexe*, maintient pour ainsi dire, dans l'ombre, ce qui lui permettrait de se constituer une identité. Cela favorise l'éclosion de l'exutoire expressif qu'est le journal personnel.

L'usage du Weblog n'est donc pas une question de genre, ni d'âge, mais bien d'identité. Et bien que cette question touche plus souvent les jeunes filles, dans nos sociétés modernes, il suffit de se retrouver en marge, sur le plan social, pour en faire l'expérience. Rousseau, expulsé du monde et complètement isolé, dans ses *Rêveries du promeneur solitaire* en constitue un exemple probant: «Mais moi, détaché d'eux et de tout, que suis-je moi-même? Voilà ce qui me reste à chercher.» (Rousseau, 1782).

1.5.2. Intimité, authenticité et malaises

Le journal personnel s'avère une véritable *climatologie du moi* (Westerhoff, 2005), un *baromètre de l'âme* (Pachet, 1990), un lieu où se manifeste l'*intimité* de celui qui se cherche, face au vide identitaire auquel il est confronté. L'expression même de cette intimité devient l'entièreté de la vie de l'individu qui s'ouvre face à cette expérience de la *mort sociale*. Soulignons que le plus intime n'est pas forcément le sexuel, comme on tend à le penser aujourd'hui, mais le *mortuel*, si nous pouvons le nommer

ainsi, ou comment nous vivons notre rapport au temps, à la mort qui nous attend. (Hénaff, 2011).

Notons aussi, que le mot intime, *intimus*, en latin, est le superlatif de *au-dedans*, ce qui signifie: *qui est le plus au-dedans; essentiel; profond*. (Quillet, 1984). Rendre public ce qui est intime ne relève pas des mêmes ressorts psychiques que le journal intime, souvent destiné à demeurer secret, mais plutôt d'un procédé qualifié d'*extime*. (Hénaff, 2011). Ce procédé constitue un paradoxe moderne qui soulève beaucoup de questions et suscite parfois un certain malaise.

Un premier malaise provient du fait que le blogue extime apparaît très souvent à des tournants biographiques (ruptures, questionnements, mais aussi nouveaux apprentissages, nouvelles rencontres, etc.), que l'individu qui s'expose est lui-même dans une période de turbulence. Le simple fait de s'exprimer alors qu'il est en questionnement personnel, donne à voir, à l'autre, un moment d'intimité qui active un inévitable mécanisme d'identification. Un questionnement chez l'autre. Ce serait un second malaise: voir son propre reflet dans le propos du diariste.

Bien que le témoignage extime du diariste s'adresse aux autres, il ne parle à personne en particulier, rappelant ainsi le principe de communication « bouteille à la mer ». C'est ce qui explique que ce type de blogue intimiste perdure dans le temps tout en s'affranchissant de commentaires. (Hénaff, 2011). Cela dit, toute réponse: commentaire, marque d'appréciation, suggestion de liens, etc., devient une véritable relation, si éphémère soit-elle, comme si quelqu'un avait trouvé notre bouteille à la mer et y avait donné suite. Le simple geste d'offrir notre message à la mer génère un espoir de dialogue. Dans ma situation de naufragé existentiel, n'importe quelle réponse à mes publications, a été reçue comme un souffle vital.

Si, pour moi, le fait de *dire* a fait naître un sens, le fait de *recevoir* m'a rendu la vie. L'interaction, ne serait-ce que virtuelle, rompt l'isolement et crée un lien véritable. Ce lien épistolaire moderne avec l'autre, si ténu soit-il, ramène *soi* à la conscience d'*être*. L'autre, absent physiquement, a pris le temps de commenter ou de faire «aime», manifestant ainsi non seulement son existence, dans la nôtre, mais a aussi donné vie à un lien, un dialogue, un partage. Et le partage, c'est la forme originelle de communiquer. Littéralement! L'étymologie du verbe communiquer est *communiare*, c'est à-dire *communier*, dans le sens profond de *partager*.

Ce journal extime constitue une invitation à *communier* avec moi. Avec ce *moi*, qui se cherche, qui n'est sûr de rien, ni même de ce qu'il est. Une rencontre avec une *impermanence* du moi (Westerhoff, 2005), une *impossibilité* du moi. Une invitation à plonger au cœur d'une crise.

1.6. Éthique et crise

La crise consiste en un tremblement des fondements. Là où un homme se trouve pris dans la dimension éthique de l'existence, il sent le sol de ses valeurs, de ce qu'il tenait pour solidement établi, se dérober sous lui. Le questionnement éthique authentique n'est sûr de rien. Il secoue les certitudes apparentes, il les met à l'épreuve afin de les faire se dévoiler en tant que mensonges ou en tant que vérités. C'est à cette condition qu'il est susceptible de devenir créateur de valeurs nouvelles.

- Philippe Lakeuche, 1998

La crise s'articule sur une ambivalence. Elle repose sur une dialectique de coexistence entre le positif et le négatif. L'un est caché dans l'autre et vice versa. L'idéogramme chinois désignant *crise* se compose d'ailleurs du signe de *désastre* et de celui de *chance* et d'*occasion*. En grec, le mot *Krisis* signifie *jugement*. Il

correspond dans les écrits hippocratiques à l'acmé d'une maladie, là où la situation peut basculer d'un côté ou de l'autre. (Lakeuche, 1998). Le mot hébreu *mish'pat*, se traduit par *décision*. La crise est un moment où une décision doit être prise et cette décision peut mener au désastre ou à la chance. Je l'ai déjà dit, j'ai pris ma décision: dire, plutôt que taire.

Sur le plan du développement psycho-physiologique, la crise désigne l'état d'un malaise profond, à la fois corporel et psychique, lié au passage d'un âge de la vie à l'autre. Au lieu que la transformation se produise de façon continue, elle marque une discontinuité entre un équilibre antérieur qui se défait et l'équilibre qui émerge. (Ricoeur, 1986). Pour Erik Erikson (1972, p. 97), le mot *crise*: «n'est employé que dans un contexte évolutif, non point pour désigner une menace de catastrophe mais un tournant, une période cruciale de vulnérabilité accrue et de potentialité accentuée et, partant, la source ontogénétique de force créatrice mais aussi de déséquilibre». Prise en ce sens, toute crise est *crise d'identité*, sur le chemin des stades de la vie qui tous ensemble constituent le *cycle de vie*. (Ricoeur, 1986).

Cette maîtrise se veut le reflet d'un passage brutal entre une période d'équilibre et un état en devenir. Et comme l'exigence «d'en sortir» fait partie de l'essence même de la crise, l'orientation de mes recherches pointent naturellement vers la sortie.

1.6.1. Internet et conséquences

Il faut souligner que ce projet n'aurait pas été réalisable, ou sinon à grands frais, si ce n'était de l'Internet.

Il est d'ailleurs intéressant de noter que le blogue extime constitue un « outil » innovant dans le champ des études sur la mémoire de soi et le potentiel passage du statut d'amateur à celui de professionnel et le possible basculement de la sphère privée à la sphère publique. (Hénaff, 2011).

Faute d'identité sociale propre, une chose est sûre : «Le journal intime est un formidable inventeur de la personne littéraire». (Westerhoff, 2005).

Passer d'un statut à un autre, *s'inventer*, évoque ce que je recherchais. En m'exprimant dans un journal personnel, je passais à l'action dans le but de faire arriver la «suite des choses». Et qui évoque la suite des choses, fait obligatoirement intervenir la notion de désir.

1.7. Désir et illusion

Quand l'homme percevra le mouvement de sa propre conscience il verra la division entre le penseur et la pensée, l'observateur et l'observé, l'expérimentateur et l'expérience. Il découvrira que cette division est une illusion.
- Krishnamurti, 1980.

Observer la naissance du désir en soi serait une façon de résumer le chemin que j'ai emprunté. Que j'ai parcouru pour me sortir de crise. M'en tenir à cela serait toutefois un triste raccourci.

Je ne peux évoquer la notion de désir sans référer à un penseur qui a profondément marqué cette période turbulente de ma vie: Jiddu Krishnamurti. À l'instar de Socrate, son invitation à nous observer et nous connaître nous-mêmes, sans l'aide d'aucun gourou, ni d'aucun regroupement, sans être assujetti à aucun dogme, a été

significative pour moi. Pressenti comme *l'instructeur du monde* par la Société Théosophique et pris en charge dès l'âge de treize ans, par cette vaste organisation Indienne nantie, Krishnamurti a répudié avec fermeté cette image messianique en dissolvant la Société lors d'une fracassante déclaration, dont voici l'entrée en matière :

La vérité est un pays sans chemin. Aucune organisation, aucune foi, nul dogme, prêtre ou rituel, nulle connaissance philosophique ou technique de psychologie ne peuvent y conduire l'homme. Il lui faut la trouver dans le miroir de la relation, par la compréhension du contenu de son propre esprit, par l'observation et non par l'analyse intellectuelle ou la dissection introspective. (Krishnamurti, 1984).

L'influence considérable qu'a eu la position de Krishnamurti sur ma vie a fait que l'observation de ma relation à l'autre, serait une autre façon de décrire l'état dans lequel je suis aujourd'hui. Qui est *Je*, écrivais-je en commençant ce mémoire. J'aurais aussi pu écrire, qu'est-ce que *être*? Est-ce que je suis, parce que je pense? Est-ce bien la pensée qui fait que l'on est? Cette prémisse est, en effet, ce sur quoi tout ce que l'on fait s'édifie de nos jours. Cette entité autonome et détachée, *Je*, est devenue le fondement de la vie moderne. Le centre à partir duquel tout se voit, tout se décide. Le cœur de la vie. C'est là que tout se joue. C'est aussi là où se situe la crise. Pour moi, aujourd'hui, le monde tel qu'il est, violent, insensible, indifférent, est le résultat de l'instauration de cette entité *Je* détachée du reste. *Je*, c'est la division. L'illusion. *Je*, c'est l'origine du clivage.

L'entité *Je*, fait que l'individu devient, de facto, quelqu'un qui observe. Tout le reste, ce qui est hors de lui, devient ce qui est observé. Cette distance entre le reste et soi, c'est la fracture. La rupture entre *ce qui est* et ce que la pensée désire, c'est-à-dire *ce qui devrait être*, selon la perspective de ce *Je*. Le concept de *Je*, c'est l'éviction de ce

dans quoi ce *Je* est. Ce dans quoi il est inclus. Ce de quoi il fait partie. En décrétant *Je*, c'est l'éviction de la réalité. C'est s'extirper de l'instant, qui est le siège de la vie. C'est se couper de là où il n'y a pas le temps, mais l'être. *Je*, en tant qu'entité *détachée*, telle que proposée par la modernité, c'est précisément ne plus être. Être, ce n'est pas *Je* qui pense. La pensée, issue de ce *Je*, qui se croit détaché et autonome, évacue le réel, l'instant présent. Ce *Je* qui pense, c'est l'éviction de ce qui est hors du temps. Ce *Je*, et la pensée au cœur de son comportement, détache l'individu du tout, dans lequel il est contenu. Le distingue. Fait de lui quelque chose à part. Et avec cette distinction naît le conflit, le désordre. La pensée tue la communion avec *ce qui est*:

Il n'est possible d'en transcender les limites que lorsque l'esprit ne se scinde pas sous la double forme de penseur et de pensée. Ce n'est que lorsque le penseur et la pensée ne font qu'un, que vient le silence, ce silence dans lequel plus aucune image ne se forme, et où toute expectation de nouvelles expériences a disparu. Dans ce silence, le sujet et l'objet de l'expérience se confondent ; et alors il est enfin une révolution psychologique - qui est créatrice.
(Krishnamurti, 2000, p. 329).

Être entièrement et totalement attentif à ce qui se passe en nous et à l'extérieur de nous, exige le silence de la pensée. Le silence de cette pensée qui convoite, manigance, planifie, calcule, désire, convainc, prouve, démontre, justifie. Le silence de cette pensée de *surface* alimentée par l'intérêt personnel. Observer en silence, c'est en essence, ce qu'est la méditation. Être totalement attentif. Sans être mû par le désir. Hautement vigilant à ce qui se passe, à ce que l'on pense, à ce que l'on désire. À ce qui provoque le désir, à ce qui active nos pensées. Cette attention pure ne peut être, si la pensée est active. L'observation pure de *ce qui est*, la méditation, exige le silence de la pensée. L'absence de *Je*. Une attention totale de l'instant détachée de l'ego.

La pensée qui n'est pas consciente d'elle-même, c'est la fragmentation de l'individu et avec cela débute le combat de l'identité. L'enfant-roi est en perpétuel combat précisément parce qu'il se détache de ce tout, parce qu'il fait de lui-même le centre de cette fracture. L'énergie requise pour s'y maintenir est immense, démesurée. L'érosion fait que tôt ou tard, tout cède. C'est l'enfer du narcissique. Tout ce pour quoi il luttait, son image, disparaît. Et avec cette disparition, se désintègre son monde. Son mirage. Il se retrouve en plein désert. Seul. Sans rien. Sans rien d'autre que le souvenir de ce mirage. Pour moi, seul face à l'évaporation de mon mirage, avec une maîtrise à compléter, une conscience est née. D'une observation silencieuse, calme et sereine de soi. Observation sans mot, mais qu'ici, je dois pourtant mettre en mots:

Voir les choses lucidement, si l'on reste au stade des mots, ne suffit pas, et cela n'entraîne pas le moindre changement psychologique créateur. Nous devons aller au-delà des mots, au-delà de tous les symboles et des sensations qui s'y associent. Ces choses-là, nous devons les écarter et en venir au problème essentiel : comment dissoudre le « moi », qui nous lie au temps, et dans lequel il n'est ni amour ni compassion ?
(Krishnamurti, 2000, p. 328).

Seul, face à un mirage soudainement évaporé, je me suis retrouvé devant ce moi-même, que je ne reconnaissais plus, à me demander le plus honnêtement qui se puisse: qui suis-je? Qui est ce *Je*, que je croyais être *moi*?

1.8. «Moi»

Tout au long de cette période de bouleversements, de cet état transitoire, de cette brèche dans ce que je croyais être mon identité, la résistance, le sentiment d'échec, la honte, l'isolement, n'ont été que des manifestations, des conséquences d'un

comportement confronté à l'adversité. D'une vision qui, cantonnée dans ses derniers retranchements, a livré sa nature véritable: l'égoïsme. Projeter à l'autre, sans relâche, une image avantageuse de soi. Un égoïsme dont les manifestations sont mues par une farouche compétitivité et font preuve d'une éloquence assassine. Dans mon cas, tout au moins. Cette vision, ce comportement carburant au culte de l'image recèle une face cachée, un prix à payer: une profonde anxiété. Qui se manifeste, se révèle et s'exprime à chaque instant de la journée, mais qui trouble le sommeil, précisément parce qu'il n'y a pas l'autre avec qui être en compétition, avec qui faire débat ou à qui faire miroiter son image. La nuit, l'esprit aux prises avec ses pensées, ses attentes, ses combats, s'expose nu: seul, vulnérable, inadéquat. L'esprit de celui qui cherche à contrôler l'image qu'il projette n'est pas calme. Cette activité effrénée de l'esprit, issue d'un comportement exacerbé par la modernité se trouve au cœur de la construction identitaire. Parce que l'esprit de l'individu moderne est assujéti à cette réalité, ce comportement est devenu une norme. Ainsi le premier volet du chapitre qui suit est-il consacré à la question de l'*identité*.

Le fait d'avoir été forcé de m'exprimer, de diffuser et, par conséquent, de dialoguer a été l'étincelle qui a tout allumé. Sans cette maîtrise, ce ne serait peut-être pas arrivé. Ma résistance à l'expression de ce qui vivait en moi, aux mots, caractérise mon cheminement personnel. Mon rapport au *langage*, constitue-t-il donc le second volet du prochain chapitre.

Et l'expérience furtive, sporadique d'avoir senti la nature erronée de *ma* vision de la réalité, de mon comportement, la résultante de mon voyage au pays des morts. Le dernier volet de ce second chapitre sera ainsi dévolu à la perception, à la conscience.

CHAPITRE II - ANCRAGES CONCEPTUELS

L'identité est un processus, historiquement nouveau, lié à l'émergence du sujet, et dont l'essentiel tourne autour de la fabrication du sens.

La reconnaissance et l'estime de soi régissent l'ensemble du processus identitaire.

- Jean-Claude Kaufmann, 2005

2.1. Nature de l'identité

Sur le plan philosophique, entre substance et perception, la nature profonde de l'identité demeure entière. Ce qu'on nomme aujourd'hui l'*identité* et qu'on associe aux informations répertoriées sur soi, dans toutes les bases de données du monde, constitue une réduction du réel à des fins administratives. Dans les faits, ces informations tronquées, sélectives, relèvent de l'*identification* et non de l'*identité*.

L'identité consiste plutôt en une articulation énigmatique entre subjectivité et objectivité. Une construction subjective puisant dans la complexité du réel et qui résulte en un travail de malaxage par le sujet, sous le regard d'autrui, qui infirme ou confirme les identités proposées. (Kaufmann, 2005).

Dans cet inlassable mouvement visant à donner un sens à sa vie, deux forces s'opposent:

la réflexivité, s'inscrit dans une logique d'ouverture; elle brise les certitudes et remet en cause ce qui est tenu pour acquis. L'identité, au contraire, ne cesse de recoller les morceaux. Elle est un système permanent de clôture et d'intégration du sens, dont le modèle est la totalité. (Kaufman, 2005).

Son objet n'est pas le vrai, mais le sens. (Gauchet, 1998, p. 108). Ou comme le dit Francisco Varela (1996), il y a liage de résonance : l'idée qu'il existe une continuité est plus importante que la véracité des contenus.

C'est parce que j'ai perdu le sens, le fil, que je me suis égaré dans le labyrinthe de l'âge mûr. Plutôt que le minotaure, c'est la maîtrise qui s'est trouvée sur mon chemin. Je m'en suis servi pour retrouver la sortie. Pour retrouver l'équilibre.

2.1.1. Vertige identitaire et rupture historique

L'étymologie du mot vertige provient du verbe latin *vertere*, qui signifie tourner. Au sens figuré, cet état désigne «un égarement des sens, de l'esprit». (Quillet, 1984). Au cours de cette période, je n'ai connu aucune difficulté avec mes sens. Ni avant, d'ailleurs. Je n'ai jamais eu le vertige au sens propre. C'est au niveau de l'esprit, que j'ai été dés-orient-é. Dés-occident-é, serait plus juste. En effet, c'est le concept occidental de l'entité *Je*, que mon cheminement identitaire personnel m'a fait questionner. Déconstruit de toutes les couches qui faisaient ce que je croyais être, vigilant et attentif à ce qui m'arrivait, je me suis vu dénudé. Sans attribut social valorisant, sans statut familial gratifiant, sans reflet paternel. J'ai senti ce rien identitaire. J'ai subi ce *non-être* social. Et j'ai compris la modernité. Vécu, serait plus exact. J'ai senti ce qui s'exerce sur soi. La pression qui s'applique sur chaque individu. N'être rien et devoir se construire une image. Devoir la projeter, l'entretenir, la défendre. Un lourd tribut, hérité du «Je pense, donc je suis.». En effet, devoir se construire une image de soi, seul, découle bien de l'émergence du sujet, de la naissance de *Je* comme entité névralgique de la modernité et en cela Descartes, aura joué un rôle central.

Le succès ou l'échec à se constituer en *individu distinct* repose désormais entièrement sur l'individu lui-même. Le prix d'avoir placé *Je* au centre de l'univers, est lourd. Très lourd. Ce n'est pas un hasard si:

la dépression, qui croise panne de sens et panne d'action, est (plus qu'une maladie touchant une catégorie limitée de personnes) le véritable contre-modèle de l'individu apte à se développer son action à l'âge des identités. Car la clé de tout est bien dans l'action (Kaufmann, 2005).

La dépression est la conséquence naturelle du *premier rôle* que joue désormais l'individu dans la création du sens de sa vie, quand il peine à y parvenir.

Cette vision théorique de l'entité *je*, crée *l'autre*. Celui avec lequel l'ego se compare sans cesse. Ce postulat⁵ moderne induit *une* réalité: que l'individu constitue un tout détaché, indépendant, autonome et que quelque chose, extérieur à *soi*, existe de manière indépendante aussi. Dans une perspective moderne, ce soi détaché, en constante comparaison avec l'autre, constitue LA réalité, LA vérité. Et tout, dans nos vies modernes, concourt à corroborer cette vision dualiste de la réalité: les médailles, les trophées, les classements, les bourses, etc. Se distinguer, se singulariser, se démarquer est devenu l'objectif ultime de l'individu dans notre société moderne. C'est précisément là que se joue toute la crise existentielle. Entre le *concept* d'individu qui constitue la fondation de la société moderne et la réalité que *sent* l'individu en crise. Entre les deux, il y a décalage, rupture.

⁵ Proposition que l'on demande d'admettre comme principe d'une démonstration, bien qu'elle ne soit ni évidente ni démontrée. Principe non démontré que l'on accepte et que l'on formule à la base d'une recherche ou d'une théorie. (CNRTL, 2005)

Dans mon cas, il aura fallu que cette image avantageuse de moi que j'ai entretenue, ciselée, présentée à l'autre durant toute ma vie, s'effrite, s'altère et même se désagrège, malgré tous mes efforts pour la maintenir, la reconstruire, pour que je m'ouvre et sente le décalage. La crise ne fait pas naître une réalité différente, elle accentue simplement le contraste entre la *réalité dualiste*, *Je et l'autre*, proposée par la modernité et la *réalité sentie*, celle qui n'est pas un concept, celle que l'on capte par nos sens. Lorsqu'il y a ouverture, précisons-le. Sans cette ouverture sensible, il n'y a pas de questionnement structurel, parce que l'individu n'est pas, ou peu, enclin à questionner son mode de fonctionnement. Sans ouverture sensible, il n'y a que la course à la construction identitaire. Il n'y a que l'EPO pour le cycliste, les stéroïdes pour le culturiste ou le frappeur de circuits, la chirurgie plastique pour la vedette, la voiture montée pour le quidam sans éducation, le titre prestigieux pour le professionnel, les marques de reconnaissance et les bourses pour le chercheur, le compte en banque pour l'entrepreneur. Je caricature bien sûr, mais rien, ni personne n'est épargné. Se démarquer demeure l'enjeu vital de l'*individu moderne*.

L'insécurité, propre à la modernité, constitue la base commune de tous les individus. C'est ma conviction. Si nous courons tous aujourd'hui, c'est que nous sommes précisément à lutter pour construire et maintenir notre identité. À lutter pour nous faire reconnaître.

2.1.2. Reconnaissance et holisme

La *reconnaissance*, selon Maslow, serait un besoin. Il le situe à l'avant-dernier échelon de sa fameuse pyramide⁶ que l'on enseigne dans toutes les écoles de

⁶Il est possible d'en consulter une illustration ici: http://semioscope.free.fr/article.php3?id_article=8

marketing en occident. Il s'agit pourtant d'une théorie contestée. Le modèle, en plus de ne fonctionner que pour des populations occidentales, surtout éduquées - c'est le seul groupe-échantillon étudié par Maslow -, est aujourd'hui remis en question. Un fort contingent de la communauté scientifique se demande si son hypothèse s'articule vraiment autour de la notion de *besoin*. On tend plutôt à penser que ce que cerne Maslow serait de l'ordre du *désir*. Cela change tout. Le *désir peut* naître d'un besoin, mais comme on peut l'identifier, le nommer, toute la question de la conscience entre en jeu. Et avec cette question de conscience, on voit poindre les notions d'individu, d'intérêt personnel, de convoitise. Le *désir* est d'un tout autre ordre que le *besoin*. La course à l'identité peut peut-être aussi relever d'un besoin, mais c'est le *désir*, qu'exacerbe ce *Je* désormais à l'avant-plan de la société moderne. Et le *désir*, c'est le «Mouvement instinctif qui traduit chez l'homme la prise de conscience d'un manque, d'une frustration». (CNRTL, 2005). Ou encore, un «Mouvement de l'âme vers un objet dont elle éprouve le besoin ou qui a de l'attrait pour elle». (Quillet, 1984). L'entité *Je*, cette réalité moderne, est intimement liée à la notion de *désir* qui est au cœur de l'insécurité de l'individu:

De par sa nature même, le *désir* suscite la contradiction et le conflit. (...) Toute tentative pour discipliner ou réprimer le *désir* débouche sur le conflit, qui entraîne l'insensibilité. (Krishnamurti, 2007).

Dans la course identitaire frénétique caractéristique de l'époque moderne, le *désir* occupe une place centrale, incontournable, comme mécanisme auquel recourt l'individu pour stabiliser sa vie. S'ensuivent obligatoirement la contradiction, le conflit et la souffrance. Être dans l'action, et se laisser entraîner par ses *désirs* - l'entière de notre société de consommation opère à partir de la stimulation du *désir*! - c'est la preuve que nous acceptons, consciemment ou non, les fondements de la modernité. Que nous croyons en nos chances de nous distinguer. Nous sommes tous

pris dans cette course sans fin. Sauf, parfois et bien furtivement, pour celui qui est en crise et qui, par la force des choses, s'ouvre. Le fait que tombent ses repères, pratique une brèche qui avive ses sens. Cela *libère du connu* (Krishnamurti, 1969). Temporairement et partiellement. Moins biaisé, en raison de son doute et de son acuité accrue, ce *Je* capte la réalité telle que détachée du *concept* d'individu. Il s'expose à cette réalité non plus nommée, étiquetée ou classée comme dualiste, mais comme quelque chose à saisir sans idée préconçue ou, du moins, sans cette idée préconçue. Plus libre, plus ouvert. C'est là que se situe l'*ouverture existentielle*, dans la remise en question de l'identité, dans le fondement même de la modernité. À se demander le plus entièrement, le plus authentiquement: Qui suis-je? Qui est *Je*? Quel est mon lien à la vie?

L'homme s'est construit des images religieuses, politiques ou personnelles, lui procurant un sentiment de sécurité. Celles-ci se manifestent en symboles, idées et croyances. Le fardeau qu'elles constituent domine la pensée de l'homme, ses relations et sa vie quotidienne. Ce sont là les causes de nos difficultés, car, dans chaque relation, elles séparent l'homme de l'homme. (Krishnamurti, 1984)

C'est précisément cela. Ce rien identitaire que j'ai senti au cours de cette crise, m'a révélé tel que *séparé de moi-même*. Détaché de mon être propre. Comme si tout ce que je vivais, ce dont je faisais l'expérience était le fruit de l'acceptation d'une réalité qu'on m'imposait. Une réalité proposée, en fait, qui s'exerce sur soi, dans le social, et qu'on accepte. Avec laquelle on vit. Une vie par procuration. C'est ce sentiment de n'être pas en harmonie avec *ce qui est*, qui a soulevé mes interrogations les plus déstabilisantes. Et si l'entité *Je* n'était qu'une théorie, au même titre qu'on croyait la Terre «plate»? Et si, de la même manière que Copernic a tout changé dans notre conception du monde, toute vie sur terre était liée? Que l'individu n'était pas une entité indépendante, autonome et détachée de l'autre? Que l'autre faisait partie intégrante de *Je*, que ce *Je* faisait partie de l'*autre*? Et si le lien qui nous unit tous, là

où le temps n'est qu'un concept, dans l'instant, était l'essence de la vie? Si l'intelligence véritable était de sentir cette réalité qui nous englobe tous sans exception, là où le concept d'individu n'existe pas, là où il n'y a aucune distinction entre soi et l'autre? Cela changerait tout. Tout comportement individualiste, à commencer par l'égoïsme, n'aurait plus aucun sens. Le fait de cultiver son image et de savamment la saupoudrer à l'autre pour se constituer une identité, forgée de toute pièce, serait un mirage, un piège, une mise à mort. Ce serait s'extraire de la réalité sentie pour vivre dans un concept. C'est la révolution que j'ai subie. Pour moi, *Je* est devenu un *concept*⁷, une *façon moderne* d'aborder la vie. Une proposition factice. Une vision erronée.

2.1.3. Révolution

Mon *Je* est en révolution, c'est-à-dire en «mouvement circulaire autour d'un axe» et victime d'un «changement radical dans ses opinions». (Quillet, 1984). Je tourne en rond autour de quelque chose depuis le début de cette maîtrise. Depuis toujours peut-être? Je gravite autour de moi, autour de mon *Je*. J'ai toujours gravité autour de ce *Je*, et je gravite encore autour de lui, mais après avoir poursuivi mon orbite, frappé des obstacles, subi des impacts, quelque chose en moi s'est cassé. J'ai été ouvert. De force. Troué. Percé. Cet orifice menait à ma conscience. Je n'ai plus la même vision, les mêmes repères. Ma perception a changé. Ma perspective aussi. Un vertige est né. Je ne suis un spécialiste ni en religion, ni en spiritualité, ni en philosophie, ni en physique quantique, mais c'est là où je puiserai pour illustrer ce vertige. Parce que c'est là où j'y trouve ce qui m'apparaît le plus juste pour l'illustrer. Commençons par le mystère de la *direction* du temps.

⁷ Idée générale que nous avons d'un objet, d'une essence. (Quillet, 1984).

2.1.4. Le temps

Le temps n'est pas quelque chose qui existe en soi, ou qui soit inhérent aux choses comme une détermination objective, et qui, par conséquent, subsiste, si l'on fait abstraction de toutes les conditions subjectives de leur intuition ; dans le premier cas, en effet, il faudrait qu'il fût quelque chose qui existât réellement sans objet réel. Mais dans le second cas, en qualité de détermination ou d'ordre inhérent aux choses elles-mêmes, il ne pourrait être donné avant leur objet comme leur condition, ni être connu a priori par des propositions synthétiques.

- Kant, Critique de la raison pure.

D'un point de vue strictement scientifique, les lois fondamentales de la physique classique ne font aucune distinction entre le passé et l'avenir. Il est incompréhensible, selon ces lois, que nous ayons accès au passé, que nous puissions nous en souvenir, alors que nous n'avons pas le même accès épistémique au futur. Quelque chose dans ces lois, que nous considérons comme l'explication scientifique de LA réalité, n'explique pas une portion de l'expérience que nous vivons. Au mieux, elles sont incomplètes, imparfaites. Au pire, erronées:

These things that we have a different kind of epistemic access to the past and future that we have a different type of control by acting now over the future than we do over the past, these things are so fundamental to the way we experience the world, that it seems to me, not to be curious about them is to be, three-quarters of the way to being dead.

(David Albert, 2004)

Le temps est une énigme. Sa nature intime nous est inconnue. Il s'agit d'un problème insoluble, d'une impasse dans un raisonnement. Est-ce une propriété fondamentale de notre univers, ou plus simplement le produit de notre observation intellectuelle, de notre perception?

Pour Aristote, le temps est un produit de notre conscience, bien que nous devions reconnaître ses effets sur les choses qui nous sont extérieures. Il est aussi indissociable de la notion de mouvement :

«de la nature du temps; nous ne percevons réellement la durée que par les modifications successives de notre âme; il n'y a de temps pour nous qu'à la condition du mouvement; le temps ne se confond pas avec le mouvement; mais il est un des éléments du mouvement; antériorité et postériorité dans le mouvement et dans le temps. Le temps se définit comme une sorte de nombre». (Aristote, 1862)

Il y a conséquemment, selon Aristote, un passé, un présent et un avenir.

Pour Saint-Augustin, il n'existe qu'un seul temps: le présent, ce qui *est*, et c'est par le biais de notre *perception* que nous y avons accès. Le passé selon lui, n'est qu'un présent relatif à la *mémoire*, alors que l'avenir n'est que la projection du présent, dans l'*attente*, le *désir* que se produise quelque chose plus tard.

Pour Krishnamurti aussi, il n'y a que le présent qui soit. L'entièreté de la vie se passe dans l'instant présent. La vie c'est l'instant. La mémoire, selon lui, est toujours vieille, puisqu'elle s'appuie sur ce qui est arrivé, mais qui n'est plus. La mémoire est toujours hors du moment présent. Elle n'est que cristallisation de moments présents qui sont passés. Comme pour Saint-Augustin, l'avenir n'est que projection de désirs basés sur des expériences de moments présents passés agréables que l'on cherche à reproduire ou à l'inverse d'expériences désagréables qu'on cherche à éviter. Pour Krishnamurti, l'éveil au moment présent par tous ses sens, détachés de l'ego, est l'unique façon d'*être*.

Le Dasein de Heidegger, qui fait de l'existence, l'essence de l'homme, de la temporalité une dimension essentielle, inhérente de l'existence rend inséparables, les notions d'être et de temps. Pour lui, la nature de l'existence est temporelle. L'un ne s'inscrit pas dans l'autre, le Dasein *est* le temps. Sa théorie rend le temps intrinsèquement lié à l'existence, mais aussi à la conscience:

«Seul le présent est, l'avant et l'après ne sont pas ; mais le présent concret est le résultat du passé et il est plein de l'avenir. Le Présent véritable est, par conséquent, l'éternité.» (Heidegger, 1986, p. 321).

La seule façon d'appréhender le temps hors de ces conceptions empiriques, c'est d'en faire un concept abstrait, un absolu de nature mathématique, indépendant de tout ce qui prend place en lui, comme l'a fait Newton. Mais Newton, c'est le père de la physique dite *classique*. Celle qui a décrit les mouvements de l'univers, mais qui se bute à ce qui se passe dans l'infiniment petit. Sa théorie, parce qu'il s'agit bien d'une *compréhension* du monde⁸ révèle ses limites dans ce qu'il y a de plus essentiel: au niveau de la conscience elle-même. Dans ce que notre raison peut percevoir. Le temps est intrinsèquement lié à la notion de conscience et c'est précisément pourquoi Newton a éludé la question du temps dans sa théorie. Elle n'arrive pas à l'expliquer. Le concept de temps et la notion de conscience sont indissociables.

⁸ Comme tous les autres philosophes, scientifiques et mathématiciens, Newton ne peut qu'offrir sa vision du monde. C'est notre limite à tous, l'humain, de par la nature même de la raison, ne peut donner naissance qu'à des théories, des concepts. Qu'à du figé, du mort que la théorie suivante bouscule et ainsi se crée un mouvement, une vie par secousses.

2.1.5. Communion

La conscience, c'est d'abord être vivant, complètement et totalement vivant. S'ouvrir de tous nos sens à la complexité, mais aussi à la finesse, à la délicatesse, à la richesse de la réalité. C'est ce qui fait que nous sommes en vie, que nous vibrons avec l'incommensurabilité des liens et des interactions de la vie. Accepter des préceptes, sans même savoir que c'en sont, vivre en fonction de ces préceptes, c'est vivre partiellement mort. Ce n'est pas *être*: «L'homme plein d'assurance est un être humain mort». (Krishnamurti, 2007, p. 23).

Être ne signifie pas s'affranchir de tous les concepts qui guident nos gestes, nos réactions, mais simplement être éveillé à ce qui nous entoure et à ce qui vit en nous. C'est ainsi qu'on s'engage sur l'un des sentiers de la conscience: « Si l'on ne se compare à personne, on devient ce que l'on est». (Krishnamurti, 2007, p. 64).

Au CHSLD où vivait mon père à la fin de sa vie, j'ai été témoin de préposées aux bénéficiaires qui vivaient dans un respect total, absolu des individus dans le besoin, dont elles devaient s'occuper. Tout en elles s'offrait pour leur bien-être. J'ai observé un lien de confiance et de respect authentique entre certains résidents et certaines préposées. Tout ce qu'elles faisaient pour eux était empreint de douceur, de générosité, d'empathie, d'amour même. Il y avait - et il y a encore - quelque chose dans le comportement de ces préposées de l'ordre du respect de la vie. Au-delà des tâches, des urgences, il y avait un lien véritable à ces humains dans le besoin, une présence *dans* l'instant, une compréhension profonde de la nature de la vie. Un contact authentique, entier, en dehors du temps. Au moment où elles s'occupaient de

ces résidants, elles vivaient. Elles *étaient*. Les résidants aussi. Être, c'est communier avec ce que l'on fait. Peu importe la nature de ce que l'on fait. Et qui qu'on soit.

Pour communier avec son œuvre, il faut cultiver une profonde tranquillité d'esprit, une sérénité qui permette l'illumination. (...) lorsqu'on se consacre à n'importe quelle tâche, il convient de cultiver la sérénité; elle permet de demeurer en union avec le monde extérieur. Quand on y parvient, tout le reste s'ensuit naturellement. La sérénité permet de découvrir les vraies valeurs, et les vraies valeurs permettent les pensées justes, qui entraînent les gestes exacts. L'œuvre qui en résulte est alors le reflet matériel et visible de la sérénité de celui qui l'accomplit.» (Pirsig, 1974).

La modernité, en se fondant sur le précepte du «Je pense, donc je suis» avancé par René Descartes, consacre ses lettres de noblesse à l'individu, qui devient de facto, l'autorité suprême. L'ultime décideur. Cela positionne *l'autre* comme étranger à *soi*, comme source de compétition, comme adversaire. Comme *externe*. Tout cela évacue la nature intime du lien que nous avons à l'autre. À ce qui nous unit. Si le précepte de Descartes avait été «Je communie, donc je suis», notre façon d'aborder la vie aurait été complètement différente:

La perception de la vie qu'a l'individu, est façonnée par les concepts préétablis dans son esprit. L'individualité est le nom, la forme et la culture superficielle que l'homme acquiert au contact de son environnement. La nature unique de l'individu ne réside pas dans cet aspect superficiel, mais dans une liberté totale à l'égard du contenu de la conscience». (Krishnamurti, 1980).

Ne nous leurrions pas sur l'impact de la philosophie. Elle change tout. Il s'agit d'une façon d'aborder la vie qui induit le comportement de générations, sans, bien souvent, que ces générations ne sachent qu'elles sont mues par une idée, un précepte, une théorie. C'est le cas de notre époque, des époques qui nous ont précédés et qui nous suivront.

Depuis le début de mon vertige identitaire, une chose me frappe. Tout sonne faux. Rien, dans l'idéologie dominante, n'incite à la communion dans l'instant, là où se situe le siège de la vie. La relation à l'autre, au niveau médiatique, sur le plan professionnel, sur la scène politique, opère sur de fausses bases. Les résultats sont voués à l'échec. Le point de départ est erroné. L'individu n'est pas une entité détachée, indépendante, la consommation n'est pas un modèle basé sur la communion, le profit n'est pas fondé sur le bien-être de ce qui ne fait qu'un. Le tout. En cela aussi, consiste mon vertige. Vouloir changer le monde, sans d'abord être conscient que l'origine des conflits se trouve en nous, dans notre comportement *individuel*, c'est faire fausse route. C'est un cul-de-sac:

Une société juste ne peut exister que si l'homme lui-même est juste et bon, car c'est cette qualité même qui fait que ses relations, ses actes et tout son mode de vie sont empreints de générosité et de justesse». (Krishnamurti, 1999).

Et vivre en fonction de préceptes erronés, c'est précisément une impasse ontologique⁹, une éviction du réel. Et avec cette éviction, un sentiment de n'être pas vivant ou d'être à demi mort.

2.1.6. Zombie, pornographie et fraude

Je trouve symbolique l'effervescence actuelle du phénomène des *zombies*. Bien que de nombreux films et de nombreuses séries basés sur cette «personne vidée de sa substance, sans volonté» (CNRTL, 2005) ne puissent se réclamer de l'art, la montée fulgurante du mort-vivant nous parle, nous renvoie une image de nous. Le zombie

⁹ Partie de la philosophie qui a pour objet l'élucidation du sens de l'être considéré simultanément en tant qu'être général, abstrait, essentiel et en tant qu'être singulier, concret, existentiel. (CNRTL., 2005)

caractérise notre époque. L'engouement occidental pour cette nouvelle entité, ne trompe pas. Bien que ce concept soit issu des croyances créoles antillaises et date du milieu du XIXe siècle, le phénomène du zombie est réapparu à la fin du XXe siècle sous cette forme moderne, incarnée pour ainsi dire. Un corps humain vivant, qui doit se nourrir de chair humaine, mais qui n'a aucune conscience de ce qu'il fait. Un corps sans âme, sans esprit, sans conscience qui erre et va où se trouve la *nourriture*. Ce n'est pas sans rappeler l'éternel discours du politicien néo-libéral qui caractérise aussi notre époque, quand il dit, par exemple: «L'exploitation de nos ressources naturelles par le privé, ce sont des emplois ¹⁰». Une affirmation véridique, mais qui cache une partie de la réalité, une invitation «à se déplacer pour se nourrir», sans réfléchir aux conséquences de l'exploitation des ressources par le privé qui empêche la majorité des retombées et laisse les conséquences au public. Il y a dans ce mode de gestion quelque chose du registre de l'inconscience, de ce qui caractérise le zombie. La popularité du zombie m'apparaît comme une manifestation, une réaction sociale, face au mode de gestion en vogue. Une prise de conscience que quelque chose dans la façon qu'a la société d'aborder la réalité, ne correspond pas à la véritable réalité. Cette tendance pointe à l'échelle de la société, le décalage, la rupture identitaire que je vis, sur le plan individuel. Quelque chose au niveau de la conscience. Être vivant physiquement, devoir se nourrir, mais être mort de sens. Le zombie incarne la crise de sens.

¹⁰ Je souligne que Dambisa Moyo, considérée comme l'une des cent personnes les plus influentes au monde par Time Magazine, est cinglante quant à la position du Québec dans l'exploitation de ses ressources naturelles:

D.B. - Le Québec est riche en ressources naturelles. Comment tirer profit de cette guerre mondiale pour les ressources ?

D.M. - Cette course comptera des gagnants et des perdants. Aussi bien chez les États vendeurs de ressources naturelles que chez les acheteurs. Mais parlons du Québec, chez les vendeurs. Une partie de votre prospérité repose sur l'exploitation de ressources non renouvelables. Que faites-vous de ces revenus ? Avez-vous un plan ? Le gouvernement du Québec est-il conscient que le flot de capital se tarira ? Que l'exploitation des ressources naturelles est un jeu risqué ? Je vous conseille de vous inspirer de la Norvège qui a vu loin et investi judicieusement ses revenus du pétrole pour les générations futures.

Cette crise de sens au niveau individuel, se manifeste tous azimuts dans la société. Ce n'est pas l'objectif ici d'en répertorier les exemples, mais j'attire tout de même l'attention sur deux industries où les cas d'espèce sont révélateurs de l'ampleur de la crise de sens qui sévit dans la société moderne.

L'individu, en extrême panne de sens, pour s'en forger un, doit maintenant recourir à des moyens extrêmes. La sexualité constitue un des derniers exutoires où il peut encore s'exprimer librement. Où les tendances sexuelles d'une société se laissent-elles entrevoir? Où trouvent-elles à s'exprimer? Dans la pornographie. Le fait que cette industrie toute entière soit devenue *hard*, par rapport à ce qu'elle était il y a vingt ans seulement, nous indique à quel point la quête de sens est exacerbée par la réalité moderne. Orgies collectives, violence physique, torture, pénétrations multiples, simultanément par plusieurs partenaires, sodomie immédiatement enchaînée d'une fellation ont remplacé les scènes d'ébats sexuels qui caractérisaient la pornographie, il y a à peine deux décennies. Chris Hedges désigne cette nouvelle tendance de ATM:«Ass to mouth». (Hedges, 2009).

La pornographie est une industrie. Aux États-Unis, les deux plus grands distributeurs de matériel pornographique sont AT&T et GM. Ils totalisent environ 80% de tous les dollars dépensés par les consommateurs en matière de pornographie. (Hedges, 2009). Pour qu'émerge un sens, l'individu doit recourir à des actions toujours plus extrêmes. La société moderne dont le paradigme fondamental est la croissance, fournit ce dont l'individu a besoin pour qu'il nourrisse le sens de sa vie, tout en poursuivant la croissance. L'individu, privé de la conscience qu'il n'est plus qu'une composante symbolique de la réalité sociale dont il fait partie, se comporte ainsi en mort-vivant, à la recherche de nourriture significative, pendant que la société croît. Les fondements

du système actuel n'ont pas de sens. L'individu le sent. Toutes les actions visant à donner un sens à la vision du monde qui véhicule notre *modus operandi* social mènent à la mort. La mort du sens d'abord, puis de l'individu, et finalement de la société:

A culture that does not grasp the vital interplay between morality and power, which mistakes management techniques for wisdom, and fails to understand that the measure of a civilization is its compassion, not its speed or ability to consume, condemns itself to death. (Hedges, 2009)

Pour donner un sens à leur vie, s'enrichir en l'occurrence, même les financiers et les banquiers de Wall Street n'ont pas hésité à se *distinguer*, en fabricant de toutes pièces une bulle immobilière aux États-Unis. L'éclatement de cette bulle, en 2008-2009, était non seulement prévisible, mais prévue. Les financiers de Wall Street ont créé le piège en sachant sciemment que des millions de personnes sombreraient dans une misère et une souffrance indicibles. L'acte était prémédité. Ils en ont personnellement retiré des bénéfices financiers odieux, sans aucun regret. Ce qu'ils ont fait subir à l'autre ne compte pas. (Éric Laurent, 2009). L'individualisme extrême qui caractérise la vie moderne, évince l'autre, le rend accessoire de son destin. Aujourd'hui, l'autre n'existe que dans la perspective de cette entité *Je*. Extrême endoctrinement de l'individu, extrême clivage entre *Je* et *l'autre*, extrême solitude et extrême isolement de l'ego. Extrême pression et extrême souffrance à se trouver un sens. L'individu laissé seul à lui-même dans un monde où tout éloigne de la méditation véritable, de la communion avec la réalité, créé le monde tel qu'il est. Et ce *Je* moderne est au cœur de cette crise¹¹.

¹¹ De nombreuses interventions de cette nature ont jalonné la seconde phase de mon blogue *extime*: le printemps érable.

2.1.7. Réalité et unité

L'économie de marché, C'EST *Je* au pouvoir. Un *Je* cautionné par les institutions dominantes. Le monde tel qu'il est, c'est *Je* au centre de l'univers. Vivre en se fondant sur le fait que *Je* est une entité détachée de l'autre, constitue le point de départ de la *réalité moderne* et correspond à l'éclatement de ce qui est naturellement entier. L'éclatement du tout dans lequel l'individu n'est qu'un simple fragment, constitutif et émergent:

The deepest level of truth uncovered by science and by philosophy is the fundamental truth of unity. At that deepest subnuclear level of our reality you and I are literally one. (Hagelin, 2004)

Aujourd'hui, la recherche scientifique corrobore le fait que nous ne comprenons pas ce qui se passe dans l'infiniment petit. Entre ce que nous percevons par nos sens, ce que nous prenons pour la réalité et ce qui se déroule dans ce que nous avons de plus intime, nos propres réactions chimiques, notre propre conscience, dans ce qui a lieu en nous et qui nous donne accès à la réalité, il y a une énigme. La matière et l'énergie se confondent. Les particules se comportent comme des ondes et les ondes comme des particules. On ne comprend pas ce qu'est la matière. Ce qui nous constitue. Ce de quoi nous sommes faits. Le matériau à la base de notre existence est une énigme.

De plus, le simple fait d'observer, peu importe les précautions que prend l'observateur, affecte les résultats. La simple présence de l'observateur, qui se croit extérieur à ce qu'il observe, suffit pour altérer les résultats de toute observation. L'observateur et la chose observée, sont liés. Ils font partie d'un même tout. Ils s'influencent mutuellement. Ces découvertes de la physique quantique remettent les fondements mêmes de la science en question. S'il n'est pas possible d'effectuer des

expériences scientifiques sans en affecter, à notre insu, le résultat, c'est-à-dire la reproductibilité, ce sont la causalité et le déterminisme, fondements mêmes de la science moderne, qui sont remis en question. L'impact de ces découvertes est si bouleversant dans notre propre façon d'appréhender la réalité, face à notre propre expérience, que l'ensemble de la communauté scientifique élude complètement les postulats de la mécanique quantique. L'ensemble de la communauté scientifique poursuit ses recherches, comme si cette nouvelle réalité n'avait pas été découverte. On agit comme si ce qui est pointé par la physique quantique n'existait pas. La science moderne est en crise. La science nous a sorti du joug de la religion, mais elle est impuissante à nous révéler ce qui se passe en nous, au niveau de notre perception de la réalité:

Grâce à la recherche scientifique, nous savons aujourd'hui que le monde que nous percevons à l'œil nu est en quelque sorte une illusion d'optique. Sous son apparence solide se déroule quelque chose d'entièrement différent. Si vous essayez de trouver le tissu réel de la matière, tout ce que vous allez découvrir ce sont des particules agissant comme des ondes et des ondes se comportant comme des particules; et le lieu où les unes ou les autres se situent à n'importe quel moment particulier est purement hypothétique. (Ponlop, 2012).

Là où matière et énergie se confondent, on ne sait pas ce qu'est *Je*. On ne comprend pas, scientifiquement, ce qui se déroule au cœur même de notre conscience. Comment s'opère notre *lien* à la vie qui nous entoure. Pourquoi nous percevons une réalité plutôt qu'une autre, alors que toutes les possibilités sont là. Mais on prend pour acquis que ce *Je* soit placé au centre de l'univers. Entier, autonome et détaché. On se comporte comme si cela était *la* réalité. On vit en fonction d'une présomption, d'une hypothèse. On aborde la réalité avec des œillères, avec une vision *suggérée*, mais on agit en faisant abstraction de cela. Fermés à une partie de la réalité, celle qui est sous-jacente à l'apparence. Vivre ainsi, ce n'est pas vivre libre.

2.1.8. Liberté

La liberté est un état d'esprit, non le fait d'être affranchi de "quelque chose" ; c'est un sens de liberté ; c'est la liberté de douter, de remettre tout en question ; c'est une liberté si intense, active, vigoureuse, qu'elle rejette toute forme de sujétion, d'esclavage, de conformisme, d'acceptation.

- Krishnamurti,

Décréter *Je* comme centre névralgique de la réalité est erroné et poursuivre la course effrénée de la construction identitaire, de vivre en fonction de donner un sens à sa vie, ne peut se faire qu'en mode *clôture*. En mode *écoute, éveil, vigilance*, en mode *être*, il n'y a ni course, ni identité, ni soi, ni ego. Il n'y a que *ce qui est*, ce dans quoi nous sommes inclus et avec lequel nous sommes en harmonie, en résonance. Je ne suis ni zen, ni transcendantal, ni scientifique. Simplement ouvert, attentif et minuscule. Le contraire d'un enfant-roi. C'est le fruit de ma révolution. Pourtant, l'enfant-roi est toujours là. Il se manifeste encore et se manifestera probablement toujours. Seulement, j'en ai conscience et cela change tout. Je ne suis plus jamais *ego*, sans m'en rendre compte. L'entité indépendante, autonome et égocentrique, en raison de cette simple conscience d'être lié à la vie, n'est plus jamais sans cette conscience. *Je* a été marqué au fer rouge, stigmatisé par *la* - ou au moins par une *autre* - réalité qui a trouvé son chemin vers ma conscience. Par un passage que je n'ai pas choisi, mais que j'ai fini par emprunter. Peut-être est-ce justement parce que je l'ai emprunté, que persiste l'impression de ne pas le *posséder*. Posséder, n'est-ce pas précisément l'objectif fondamental de notre époque, pour se sécuriser? L'illusion de notre époque?

2.1.9. Image, «branding» et société

À l'ère de la modernité, la construction identitaire est devenue la première responsabilité de l'individu, je l'ai évoqué à maintes reprises. J'ajoute de la personne morale aussi. L'investissement massif des entreprises dans leur logo et leur «branding» constitue un écho qui ne trompe pas. (Kaufmann, 2005). En s'appropriant la qualité de *personne*, les entreprises et leurs sous-produits se sont, de facto, assujettis à la même réalité que l'humain. Individus et sociétés, de tout acabit, sont appelés à se constituer une image, au prix d'incroyables efforts, que la réalité sociale érode sans cesse. Les entreprises et leurs produits sont devenus des succédanés de l'individu. En 1987, Margaret Thatcher disait: «Il n'existe pas de société, il n'y a que des individus». Citation symbolique qui circonscrit l'ampleur de la révolution que la modernité a opérée. Elle y croyait et a agi en conséquence. Elle a privatisé tout ce qu'elle a pu. Et dans sa foulée, Reagan, Mulroney et tous les autres dirigeants en occident ont fait de même. C'est cette perspective du *Je* qui a opéré un changement de paradigme et donné lieu à l'éclosion de la société moderne néo-libérale que l'on connaît aujourd'hui.

À l'inverse, en observant la société, c'est-à-dire par l'autre bout de la lorgnette, on découvre une infinie complexité de laquelle l'individu semble exclu, ou n'être devenu qu'une composante, qu'un élément, voire un accessoire. Comment le prétendu centre de l'univers, *Je*, peut-il se sentir si insignifiant dans une société qu'il a lui-même créée? Pourquoi se sent-il aussi seul? Pourquoi est-il appelé à se constituer sans relâche une image de lui, à donner un sens à sa vie, s'il est ce autour de quoi tout gravite? Niklas Luhmann nous procure une réponse fascinante. Le système social, serait un organisme vivant, c'est-à-dire «un ensemble de relations (et non d'éléments) capable, de façon autonome, de maintenir sa différence avec son environnement».

(Nestor, 2008). Tout comme l'humain, le système social est vivant et s'adapte à son environnement, développe des solutions de survie face à la complexité du réel induite par la modernité. Le social, en organisme vivant, donne aussi naissance à des sous-systèmes autonomes qui s'organisent à leur tour: le système politique, le système économique, etc., et qui s'expriment par le biais de médias de plus en plus spécialisés, le pouvoir pour le politique, l'argent pour l'économique, etc. Des sous-systèmes appelés à se distinguer les uns des autres. Tout comme les humains, en devenant un organisme vivant, le système social hérite des responsabilités qui viennent avec: donner un sens à sa vie. Et dans cette perspective, l'humain n'est plus qu'une cellule, qu'une particule, qu'une énergie, constitutive, et parfois émergente, d'un organisme vivant, immensément plus vaste, qui l'englobe. D'où le vertige, le sentiment d'insignifiance, l'insécurité:

Cette description a ceci de fascinant qu'elle donne corps au fantasme d'une société dont le fonctionnement échapperait désormais à toute intervention humaine. Elle serait devenue un organisme vivant qui maintient les humains à son extérieur et n'accueille en son intérieur que leurs symboles schématisés par des média réducteurs. Cette théorie rend compte du sentiment de dérégulation qui nous saisit face à une société sans laquelle nous ne pouvons vivre mais qui ne nous accepte plus que comme réduction et éclatement de nous-mêmes». (Nestor, 2008)

Les deux réalités s'alimentent. L'individu, simple composante de la société devenue autonome, vivante, est condamné à se définir, à se construire une identité, à donner un sens à sa vie puisque la vie ne lui confère plus de sens inhérent, intrinsèque. L'individu, forcé à être égocentrique, sa survie identitaire en dépend, est créé par la société vivante et la société vivante a été créée par l'individu devenu l'entité suprême depuis Descartes. Une conception du monde, une théorie, *Je*, a donné lieu à un système social, duquel l'humain se trouve exclu, sinon englobé en tant que symbole.

L'équation est circulaire. Il n'y a plus qu'un pas à franchir pour déclarer le cercle *vicieux*. C'est là où j'en suis.

Les fondements de la modernité sont erronés. Cette société moderne induit l'isolement de l'individu. Je ne suis pas un spécialiste, je l'ai déjà dit. Isolé, immobilisé, j'ai simplement cherché à comprendre ce qui m'arrivait. C'est ce que j'en ai compris. C'est le premier fruit de mon questionnement identitaire. Comment se fait-il que ce fruit ait demandé une interruption brutale dans ma trajectoire et autant de temps et d'énergie dans ma vie avant de mûrir? C'est précisément cette question qui m'a incité à observer le fonctionnement de mon esprit.

2.1.10. L'esprit

Tous les enseignements du Bouddha ont un message clair: rien n'est plus important que d'entreprendre de connaître son propre esprit. La raison en est simple: la source de chacune de nos souffrances se trouve à l'intérieur de celui-ci. Connaître notre esprit ne mène pas seulement à une vie heureuse, mais transforme chaque germe de confusion et nous éveille totalement.

- Dzogchen Ponlop, 2012

Il n'y a presque rien d'aussi nécessaire, pour le progrès des connaissances, pour la commodité de la vie et l'expédition des affaires, que de pouvoir disposer de ses propres idées; et il n'y a peut-être rien de plus difficile dans toute la conduite de l'intelligence, que de pouvoir s'en rendre tout-à-fait le maître.

- John Locke, 1714

Tout comme *Je*, l'*esprit* aussi est un concept. Le mot provient du latin *spiritus* et signifie: *souffle*, *vent*, *inspiration*, et est intimement lié au mot latin *animus*: *âme*, *conscience*. (Quillet, 1984). L'esprit c'est tout ce qui est immatériel et qui est relatif à

la perception. Là où temps et existence s'*enchâssent*, là où *énergie* et *matière* sont interchangeable. Là où la physique classique n'explique plus rien: l'infinitésimal, le siège de la conscience. Le temps, la perception, la conscience, c'est précisément là où se situe *être*. La réalité, la vie.

C'est dans cela qu'est logé le concept moderne d'*individu*. Ce qu'est devenue la société, à la remorque de ce concept de Je, aussi. Cette réalité *proposée*, induit notre comportement. Et l'esprit est une *chose* complexe qui ne se questionne pas sur les fondements à partir desquels il opère. Sauf quand il y est forcé. C'est l'obstacle qui force la réflexivité. J'ai longtemps résisté à un obstacle quotidien: l'insomnie. Il a fini par me faire abdiquer. Durant ces périodes de *non-sommeil* - j'évite volontairement d'utiliser le terme *éveil* - où s'agite l'esprit, j'ai eu bien des comportements. Le seul dont il sera question ici est l'observation sereine, détachée, des thèmes et des sujets de l'activité mentale qui me gardait éveillé. Une forme de guet, destiné à la compréhension de ce qui se passait durant ces moments. Pas une compréhension destinée à l'intervention. Un pur et simple exercice d'*attention*. Un mot me vient à l'esprit pour décrire ce qui se passe durant ces moments d'insomnie: *agitation*. Ce qui réveille l'esprit qui dort, c'est ce qui n'est pas sous *contrôle*. Le mot est important, parce qu'il met en lumière toute la dynamique qui engendre l'insomnie. C'est une question d'image, d'altérité et d'adéquation entre ce qu'on veut projeter et ce que l'autre reçoit ou que l'on croit qu'il reçoit. L'agitation qui provoque l'insomnie, c'est l'inadéquation entre les deux et le désir de corriger la perception de l'autre. Une pulsion de contrôle. Une énergie déployée en fonction d'une interprétation.

L'insomnie est un échantillon de l'activité cérébrale intense requise pour rendre l'image projetée conforme à l'identité désirée. Plus l'image projetée est de nature narcissique, et elle l'est toujours, plus il y a intransigeance envers la réception et plus

l'énergie consacrée à corriger le tir est élevée. Tout cela en fonction du sens que tente de donner l'individu à sa vie. Notons d'ailleurs que l'obtention du sens, ou d'un sens, ne s'accomplit pas à grands coups de procédures ou de démarches complexes. Pour l'individu, il suffit d'une idée, d'une image ou d'une sensation de soi pour qu'il y ait fixation identitaire (Kaufmann, 2005, p. 113). Et parce que l'individu moderne n'a plus que les sensations pour se détacher de sa réflexivité, face à la complexité du réel, on comprend mieux pourquoi les sports extrêmes et les drogues dures bénéficient d'un si grand intérêt. (Kaufmann, 2005).

Extrême, je l'ai déjà dit, est un autre mot significatif. Cela aussi, caractérise notre époque. Le modèle occidental, tel qu'on le connaît, se trouve au bout de quelque chose. Il arrive à terme. Qu'est-ce qu'un individu poussé à l'extrême? Une *personne morale*! C'est-à-dire une entreprise, non-humaine, avec un comportement tout sauf *moral*¹². Il s'agit d'un subterfuge extrême. L'entreprise n'est pas une personne. En lui accolant l'attribut de morale, on ne la rend pas plus humaine. On complexifie volontairement la réalité, pour égarer, pour abrutir. Absorbé à se fabriquer un sens, l'individu, désormais seul, est englobé par un système social vivant qui se protège, qui se dote d'outils pour poursuivre son emprise. Le système social devient ainsi de plus en plus vivant, immense, et l'humain, de plus en plus minuscule. Une simple composante du système social, dont la fonction principale consiste à alimenter le système. Cela est un extrême non-sens. Et ce non-sens, ce sentiment de *n'être rien* ou presque, qui habite tous les humains sans exception, mais que ne perçoivent que ceux qui peinent, ceux qui souffrent, ceux qui n'arrivent plus à donner un sens personnel à leur vie. Ceux dont le *Je égaré*, dont tous les efforts pour se construire une identité ne suffisent plus pour taire ce non-sens global, réalisent leur exclusion du système. Cette

¹² Je renvoie au livre *Mon enfant n'est pas à vendre* de Joël Bakan, au chapitre 5 notamment où les contraventions émises aux compagnies pharmaceutiques sont répertoriées, pour avoir un aperçu, microscopique, de ce qui se déroule dans le marché.

exclusion est si extrême de nos jours, que chaque individu, chaque personne morale, chaque sous-système réagit de façon extrême pour se constituer, pour se préserver. Et cette conscience d'*exclusion extrême* du système social, chez l'individu, donne lieu à des mouvements sociaux sans précédent: le printemps arabe, «Occupy Wall street», «Idle no more» et plus localement, le printemps érable. Cela aussi, est l'aboutissement d'avoir placé ce *Je-détaché* comme entité centrale de notre époque.

La société moderne, si vivante soit-elle, opère en fonction d'un paradigme différent de celui de l'humain. Ce n'est pas l'objet de ce mémoire que de circonscrire ce qui distingue l'un de l'autre. Simplement, disons que la société moderne occidentale repose sur un modèle de *croissance*. Cela induit une réalité et de nombreux comportements qui détonnent avec la nature profonde de l'humanité: la *conscience*, là où se situe l'essence de la vie. Les deux entités ne vont pas au même endroit, n'ont pas le même objectif, ne partagent pas la même réalité. La société est modelée sur une vision du monde proposée par l'humanité, *Je* comme centre de l'univers, mais cette vision moderne de l'humanité, ne s'arrime pas à ce qu'est l'humain.

Cette analyse n'explique toutefois que partiellement pourquoi j'ai mis autant de temps à questionner les fondements de mon comportement. Pour cela, c'est du côté de mon outil de prédilection, pour ciseler une image, qu'il m'a fallu investiguer: le langage.

2.2. Nature du langage

Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement -
Et les mots pour le dire viennent aisément.
- Nicolas Boileau, 1674

Mon père disait de moi que j'avais le *don de la parole*. Grâce à cette aisance à me servir des mots, mon *Je* entretenait son image, son identité. Cela faisait que ma vie, ma perception de moi, avait un sens. Les mots se sont mis à ne plus opérer. Ils n'ont plus suffi pour corroborer l'identité que j'avais construite. Une fois les mots devenus insuffisants, je me suis mis à être moins éloquent, à moins parler aussi. Comme si les mots avaient perdu *leur* sujet. Ils étaient toujours là, faciles d'accès, mais la motivation pour les inciter à sortir, elle, n'était plus là. Ce silence a offert un espace pour l'observation que je qualifierais d'éveillée. Alors que je ne souffrais pas d'insomnie. Dans le feu de l'action. Ce silence aura été un catalyseur de l'ouverture qui s'est pratiquée jusqu'à ma conscience.

C'est toujours lorsque l'essentiel est menacé que s'activent toutes nos ressources pour résister. Le principe s'applique aux pays, aux entreprises, aux individus. À tout. Je le réalise aujourd'hui, l'essentiel, pour moi, c'était l'apparence. Bien paraître, projeter une image supérieure, en constituait l'essentiel. Inconsciemment, tout en moi s'employait à réaliser cela. Les mots ont été centraux dans ma construction identitaire.

Ironiquement, j'ai pris conscience de mon comportement de charmeur, lorsque le charme s'est mis à ne plus opérer. Le fait que mon apparence se soit mise à se détériorer, que les mêmes mots, le même comportement n'avaient plus l'effet escompté, m'a déstabilisé. Je l'ai déjà dit, j'ai tout fait pour retrouver ce que je

croyais être l'essentiel. Ça n'a pas fonctionné. Je l'ai déjà dit aussi. Tous mes excès ont empiré mon apparence et précipité le déclin d'attributs que je croyais être constitutifs de mon identité. C'est en cela, que ce que j'ai vécu a constitué une fin du monde. La fin d'une plastique correspondant à mes attentes. Une image que je savais utiliser pour atteindre mes objectifs. Lorsqu'elle a changé, je n'ai plus su. Avec cette fin, une crise, un chemin de croix, puis une lente renaissance de mes cendres. Un corps flétri duquel est né un esprit plus sensible. Un esprit qui a senti ce que je révèle ici. Et de cette prise de conscience, s'est naturellement faite toute ma réflexion. Le langage, fer de lance, outil principal, de mon processus identitaire, a donné lieu à un intense questionnement. Parmi de nombreuses lectures, la *Théorie des Signaux Coûteux* (Schaeffer, 2010), m'a bouleversé. Éclairé aussi.

2.2.1. Coûteux

D'un point de vue scientifique, la capacité spécifique à parler de l'humain et sa *disposition* à le faire demeurent, encore aujourd'hui, une énigme. Pourquoi l'humain, est-il la seule espèce animale, où la curiosité se transforme systématiquement en acte de communication? Pourquoi n'y a-t-il que l'humain qui pratique la discussion argumentative? (Dessalles, 2000). Au-delà du fait de considérer le langage comme un bienfait évident, rien n'avantage celui qui divulgue un savoir. Ni sur le plan personnel, ni sur celui de la coopération. D'un point de vue darwinien, ce serait même absurde. L'humain a une propension à dire ce qu'il pense, sans attendre une information équivalente en retour. L'échange de savoir ou d'information n'est pas le but de ce comportement. À première vue, la survie ne semble pas l'enjeu de la propension humaine à la conversation spontanée. Pourtant, il s'agirait d'un comportement *naturel* qui débute dès l'âge d'un an chez l'humain.

La théorie des signaux coûteux, nous procure un indice. Par exemple, une gazelle¹³ (Horton, 2006) qui détecte un prédateur, effectue des sauts verticaux répétés, ce qui semble, à première vue, un comportement inapproprié. Elle dépense une énergie précieuse, inutilement, alors qu'elle pourrait avoir besoin de toute cette énergie pour fuir le prédateur. Or le fait de se comporter ainsi, envoie un signal coûteux, de la part de la proie potentielle au prédateur repéré, quant à sa forme physique exemplaire. Cela, dans le but d'inciter le prédateur à opter pour une autre proie, moins en forme, qui ne saute pas, pour masquer sa faiblesse ou qui saute moins vigoureusement. Ainsi, il y a dans la nature, des signaux destinés à vanter une qualité de leur émetteur. (Dessalles, 2000).

Pour solutionner l'énigme du langage, à savoir comment il s'inscrit dans la théorie darwinienne, il faut jumeler tout cela à un autre phénomène qui distingue les êtres humains: la capacité à former des coalitions de grande taille.

En affichant avant les autres, une compétence à distinguer ce qui est pertinent à une situation donnée, l'individu augmente ses chances de se faire sélectionner dans le jeu des alliances et, ce qui n'est pas négligeable, de se reproduire. L'instinct de survie! Ce comportement provient probablement de notre mémoire génétique, les humains devant s'allier, idéalement avec les meilleurs, pour pouvoir survivre dans un monde où tous les autres animaux lui sont supérieurs ou presque:

La parole humaine serait née de la nécessité d'afficher ses compétences informationnelles pour se faire apprécier dans le jeu de la formation des solidarités politiques. (Dessalles, 2000).

¹³ La gazelle Thompson, telle qu'observée par Amotz Zahavi, dans ses travaux d'éthologie effectués des sauts verticaux lorsqu'elle détecte la présence d'un prédateur. Voir article de Jennifer Horton à ce sujet.

Pour moi cette découverte a été un choc. Cette aisance à parler me servait à forger une image avantageuse et à la projeter à l'autre dans le but d'être sélectionné dans sa coalition. Paraître *bon*, sinon *meilleur*, aura été ma stratégie pour faire face à la *sélection naturelle*. Lorsque mon apparence s'est détériorée, que les mots n'ont plus suffi pour compenser cela, dans mon esprit du moins, ma stratégie s'effondrait et je me suis isolé. J'ai ainsi évité le *risque* de n'être pas sélectionné. J'écris *risque*, mais je pourrais aussi utiliser *insulte*. Aborder la vie avec une attitude d'enfant-roi, c'est en effet s'attendre à des égards. Quelque chose nous est dû. Le fait de projeter une image que l'on considère avantageuse, tient dans un nombre incalculable d'efforts, de mots, de stratégies et toute cette énergie déployée, nous semble-t-il brillamment, justifie, selon nous, une reconnaissance, voire une déférence de la part de l'autre. C'est, en quelques mots, toute la dynamique qui anime le comportement de l'enfant-roi:

En effet, la personne qui développe un trouble de personnalité narcissique a généralement un ou plusieurs talents qui la distinguent des gens qui l'entourent. Elle a un fort rationnel, une capacité d'analyse qui l'amène à maintenir une longueur d'avance sur ceux qui l'entourent. Elle a peut-être des dons en art, en musique, en affaires ou bien elle arrive simplement à lire les gens qui l'entourent si efficacement et facilement qu'elle sait qu'elle arrive à influencer les situations dans la direction qu'elle désire. Cette forme de surdouance travaille à la fois pour et contre elle. (American Psychiatric Association, 1996).

Lorsqu'on prend conscience de cela, cette attitude ne peut plus être, sans la conviction de faire fausse route. Une conscience de fonctionner à partir de repères erronés confrontée à une image détériorée. Sur une base quotidienne. À chaque instant de la journée. Devoir réintégrer la vie sociale, alors que toute la dynamique qui animait notre façon d'aborder la vie ne tient plus et que l'image que nous projetons désormais, nous rappelle l'échec d'une vision, d'une vie. C'est la fin d'un

monde. Une fin qui pratique une brèche jusqu'à la conscience. Brèche que je nommerais vulnérabilité.

2.3 Vulnérabilité et conscience

La vulnérabilité est au cœur de la honte et de la peur et de notre problème d'estime de soi, mais il semble que ce soit aussi la source de la joie, de la créativité, du sentiment d'appartenance, de l'amour.

- Brene Brown, 2010

À partir du moment où l'image que je désirais projeter s'est dé faite, que j'ai cessé de combattre pour la reconstituer, je me suis vu vulnérable. Et avec cette vulnérabilité *acceptée*, une sérénité s'est installée. Puis avec elle, une conscience de quelque chose de nouveau. Mon mental s'est tu et j'ai senti *le lien*. J'ai perçu *le tout*, là où il n'y a ni le temps dans la durée, ni l'ego, ni l'esprit et ses pensées superficielles, là où il n'y a que la conscience pure d'*être*. J'ai compris que ce que nous faisons à l'autre, nous le faisons à nous-même. Nous sommes tous liés. *La* réalité repose essentiellement dans notre rapport à l'autre. Dans la relation humaine. Dans l'instant présent. Cette illumination ne relève pas du religieux, mais d'une simple expérience empirique. Le siège de la vie se situe dans la communion avec l'autre, avec la vie, et il est **impossible** d'entrer en relation avec l'autre si l'on n'a pas le courage d'être imparfait. Il s'agit d'un *impératif absolu*. (Brene Brown, 2010). Pour entrer en relation avec l'autre, il faut être authentique. Pour *être*, il faut abandonner l'idée de projeter ce que l'on désire être. *Être*, passe par l'acceptation de notre imperfection. De notre vulnérabilité. S'accepter tel que l'on est, c'est l'unique façon d'être authentique. Et l'unique façon d'entrer en relation avec l'autre. L'unique façon d'aborder la réalité. D'être en vie. Refuser cela, ce que j'ai beaucoup fait, m'a mené à me détruire. Le

simple fait d'avoir senti cela, d'en avoir conscience, m'a métamorphosé. Toujours le même, mais avec une conscience plus fine.

La relation à l'autre, c'est la vie. Il n'y a d'interaction possible que s'il y a authenticité. Et il n'y a authenticité que si l'on a le courage d'être imparfait. Je n'avais pas ce courage. Il aura fallu que je me rende malade, à force de résister, à force de vouloir être parfait, pour que je vois l'évidence.

Ce courage d'être imparfait, d'être authentique, mène à l'expression de soi, à la créativité. C'est de ce sentier que s'écrit ce mémoire.

Ce serait trop simple d'être ainsi rescapé de la tempête identitaire qui me secoue, en ne faisant que m'accrocher à la bouée de la *conscience*. La réalité ne se laisse pas embrasser par la raison et la thèse de *La fin de l'exception humaine*¹⁴, qui remet la faculté même de la conscience en question, en témoigne.

¹⁴ Jean-Marie Schaeffer, *La fin de l'exception humaine*, Collection NRF Essais, Gallimard, 2007.

2.3.1. La thèse et la conscience

La thèse de l'exception humaine est une vision du monde parmi d'autres. Elle s'immunise contre l'aspect changeant du réel et se livre, de génération en génération, sous la forme d'un système clos encadrant les interactions entre l'individu et le réel. Nous avons besoin de visions du monde, d'une justification du réel. Il nous faut donner une signification à la vie, nous n'y échappons pas, pas même celui qui dit que la vie n'a pas de sens (c'est une signification comme une autre).

La vision du monde remplit une fonction pragmatique endotélique¹⁵, elle stabilise notre univers mental. Le savoir empirique est constamment en conflit avec la vision du monde. Il ne justifie pas le monde, mais tente de le représenter tel qu'il est, il est mouvant, car il se frappe à la réalité. À tout moment, il nous rappelle que le monde n'est pas régi par l'activité finalisée (celle-là même que requiert notre univers mental pour être stable.

- Dany-Roy Robert, 2009

Je l'ai mentionné, cette crise, pour moi, a engendré un profond vertige. De ce centre de l'univers, que je m'employais tant à être, cette interruption dans ma trajectoire, cette ouverture auront fait surgir ce que je craignais le plus: un sentiment d'insignifiance. Cette impression de n'être rien. Précisément le sentiment secret au cœur de mon comportement. Cela même, que tous mes efforts cherchaient à étouffer. Cette maîtrise, en travers de ma route, aura forcé la mise en mots d'une réalité, depuis toujours sentie, mais tue. C'est probablement l'objectif principal de la maîtrise en recherche-crédation. Découvrir, par le biais de la création et de la recherche, quelque chose de senti, en soi, puis l'exprimer et finalement l'expliquer. Voilà où toute cette démarche m'a mené.

Parce que la raison, qui constitue l'humain comme entité ultime, a ABSOLUMENT besoin d'un sens pour opérer, et que la réalité, complexe, impossible à circonscrire,

¹⁵ Du grec, *endon*, dedans et *telos*, but.

ne se laisse pas comprendre dans sa totalité, l'humain se crée un sens. Pour pouvoir fonctionner. Chaque individu est confronté à cette réalité. C'est la nature de notre rapport à la réalité. La modernité n'a qu'exacerbé le phénomène. Pour fonctionner, l'humain est condamné à donner un sens à sa vie, mais la vie n'a pas de sens que la raison puisse embrasser dans sa totalité. Le comportement narcissique ne fait que se prémunir contre cette réalité qu'il sent profondément. Il se cabre en se plaçant lui-même au centre de cette énigme structurelle, qu'il sent trop bien, et tente désespérément de produire du sens. De se conforter.

Pour Schaeffer, dans sa théorie de *La fin de l'exception humaine, le savoir empirique*, qui assure notre survie et la *vision du monde*, qui garantit notre équilibre mental, sont deux activités qui «investissent le même domaine, celui de la représentation». (Schaeffer, 2007, p. 368). C'est là tout le problème, l'humain est inclus dans ce qu'il tente de comprendre. Il ne peut penser un sens et s'y inclure totalement. Il doit se le représenter et, de facto, il s'en extirpe. C'est la limite de la raison et là où commence la foi. La fin de la physique et le début de la métaphysique. Du grec, *meta*, au-delà et *phusis*, nature. (Quillet, 1984). Ce qui est au-delà de la physique, de la science.

L'humain n'a pas la capacité de cerner la totalité de la réalité. Pourtant il a besoin d'un sens. L'enfant-roi devenu adulte conscient que *Je* n'est en rien le centre de l'univers, n'a plus de sens. Ni dans le sens de *direction*, ni dans le sens de *signification*. Pour moi, c'est dans la conscience de cela et dans le fait de l'exprimer qu'un sens est apparu. *Je communie, donc je vis*. Mes entrailles ont toujours été de meilleures conseillères que ma raison. Toujours! Quelque chose de viscéral m'a incité à partager cela. Ce n'est qu'un sens parmi d'autres, mais c'est le mien. Aujourd'hui.

Pour Jean-Marie Schaeffer, ce sens demeure bien fragile, puisqu'il évacue l'importance de la conscience comme caractère distinctif de l'humain dans le règne animal:

les facultés mentales de l'espèce humaine ne sont pas plus extraordinaires que les ailes de l'oiseau le sont. La conscience est un résultat, parmi tant d'autres, de l'évolution biologique. Après tout, les états de conscience ne sont qu'une caractéristique intermittente de quelques rares espèces vivantes: il en existe infiniment plus qui apparemment s'en passent fort bien. (Schaeffer, 2007, p. 346).

Profondément, j'adhère au fait que l'humain ne fasse pas exception dans le règne animal. C'est une théorie de «terre plate» qui caractérise notre époque. C'est mon opinion. C'est au niveau de la conscience où ma position diverge de celle de Jean-Marie Schaeffer. Comme il le souligne lui-même, c'est cette *conscience* qui distingue l'humain de la très grande majorité des autres animaux. L'évolution de la vie sur terre, selon Darwin, s'effectue en fonction de la capacité de l'espèce à s'adapter à son environnement. La conscience s'avère un outil fascinant quant à l'adaptation. La conscience, c'est aussi là où matière et énergie se confondent. Là où ce que nous ne comprenons pas, *arrive*. Peut-être l'espèce humaine n'est-elle qu'un chaînon de l'évolution de la vie, mais faire de la conscience une faculté accessoire dont la majorité des espèces se passent, c'est occulter que l'humain a réalisé en très peu de temps, ce qu'aucun autre animal n'a jamais réalisé dans l'histoire de la vie sur terre. Et la conscience a quelque chose à voir avec cela.

2.3.2. Conscience et spiritualité

Un chemin spirituel est un voyage intérieur qui commence par des questions sur qui nous sommes et sur la nature et le sens de notre existence. C'est naturellement un processus d'introspection et de contemplation.

- Dzogchen Ponlop, 2012

C'est en côtoyant la mort que j'ai découvert l'humain qui n'a rien à prouver. L'humain serein devant cette mort qui approche. L'humain tourné vers la vie, comme la fleur vers le soleil. Sans rien prendre à personne. Sans autre intention que d'être à l'état pur. C'est devant la fin d'un monde que l'humain est le plus beau. Peu importe son apparence. Pourvu qu'il soit en communion avec ce qui arrive, avec *ce qui est*.

Christiane Singer, sur son lit de mort, m'a beaucoup touché. Dans *Derniers fragments d'un long voyage*, elle a écrit: «Dans l'espace où j'évolue, les catégories n'existent plus.» Elle a aussi écrit: «L'amour n'est pas un sentiment. C'est la substance même de la création.» (Singer, 2007)

Une conscience tournée vers la substance de la vie, voilà l'essentiel du blogue extime que j'ai tenu. L'essence de mon passage d'un état à un autre. Une conscience qui me fait réaliser que : « Ce n'est pas un signe de bonne santé mentale d'être bien adapté à une société malade». (Krishnamurti, 1980).

Une conscience de laquelle naît une conviction. Changer le monde, tel qu'il est aujourd'hui, passe irréversiblement par une révolution de l'individu. La conscience de l'individu, c'est le monde: « There is only one revolution, the inward revolution». (Krishnamurti, 1980).

Et cette révolution intérieure, au cœur de l'individu, repose sur une intelligence infiniment attentive à *ce qui est*, en soi et à l'extérieur de soi. Dans l'instant présent. Une façon d'*être*, qui pourrait se désigner comme une compassion à l'état pur. On pourrait aussi dire *amour*, si le mot n'était pas si galvaudé:

L'amour n'est pas dans le champ de l'ego. Là où est l'amour, le moi n'est pas. Il est question de l'amour qui fait naître la compassion partout où il se trouve. Et cette compassion se double d'une intelligence qui n'est ni l'intelligence qui accompagne l'égoïsme, ni l'intelligence propre à la pensée, ni l'intelligence issue d'un vaste savoir. La compassion n'a rien à voir avec le savoir. C'est grâce à la compassion et à elle seule qu'existe cette intelligence qui donne à l'humanité la sécurité, la stabilité, et qui lui insuffle une immense force. (Krishnamurti, 1995).

Je l'ai dit déjà, cet état de conscience est au-delà des mots, ou ailleurs qu'ou se trouvent les mots. Cette expérience de vertige existentiel se situe là où il n'y a ni le *temps*, tel que nous le concevons dans la durée pour *opérer*, ni l'*individu*, tel que nous l'avons institué en cette entité *Je*, détachée de ce qui l'englobe, ni la *pensée*, ancrée dans les concepts de l'époque, telle que nous l'utilisons pour aborder ce réel et y fonctionner sans le remettre en question. Ce vertige se situe là où la réalité prend forme. Là où il n'y a qu'*être*. Là où il n'y a ni *avoir*, ni *paraître*, ni *faire*. Pourtant, je n'ai que les mots, *mes* mots, ceux de *mon Je*, empêtré dans ses pensées, ses désirs, dans son propre temps, pour décrire mon vertige identitaire. En vérité, je n'ai pas que les mots, j'ai aussi le courage. Le courage de dire. Le mot courage vient du latin *cor* qui signifie cœur. J'ai le courage de révéler cette expérience de flou existentiel de tout mon cœur. Au figuré, le mot cœur désigne le siège des sentiments nobles et forts: la force d'âme, la hardiesse, la générosité et bien sûr, le courage. (Quillet, 1984). Le courage d'être ce que l'on est, c'est précisément l'essence de la vie:

Avant de mourir, le Bouddha rappelait à ses disciples: «Le pessimisme est un laisser-aller, il faut vouloir être heureux", conscient que le bonheur ne tombe pas du ciel, qu'il faut le créer tous les jours, en nourrissant son esprit de pensées et d'images apaisantes et réjouissantes. "Tu ne vois pas le monde tel qu'il est, dit le Talmud, mais tel que tu es. (Calliau, 2003)

Et ne pas accepter notre imperfection, notre vulnérabilité, c'est s'engager dans un cul-de-sac:

Le ressentiment et la reconnaissance ne peuvent co-exister, puisque le ressentiment bloque la perception et l'expérience de la vie en tant que don. Mon ressentiment me fait dire que je ne reçois pas ce que je mérite. Cela se manifeste toujours par de l'envie. Choisir la reconnaissance ne se fait pas sans un effort véritable. (Nouwen, 1995)

J'ai choisi la reconnaissance. Cela aura effectivement requis un effort considérable pour mettre tout ça en mots.

CHAPITRE III - CADRAGE DE L'ŒUVRE

En amont des œuvres qui circonscrivent ma démarche créative, il y a trois façons de m'exprimer, trois voies, qui ont constitué la dynamique de mon projet: l'auto-ethnographie, la vulgarisation scientifique et l'essai. Trois œuvres y correspondent respectivement: le *Blog d'un condamné*, le blogue de l'*IRIS* et le blogue de *The Corporation*.

Avant de procéder au cadrage de mon projet par ces œuvres, je propose de survoler les trois assises qui ont, dans les faits, véritablement jalonné mon cheminement.

3.1. Les assises

3.1.1. Auto-ethnographie

L'auto-ethnographie est un processus de réflexivité ayant pour objet d'étude son propre vécu, ses propres réflexions et le contexte socio-culturel dans lequel il a lieu. «Une méthode de recherche et d'écriture, un genre autobiographique, qui met en lumière diverses couches de la conscience de l'expérience, ralliant le personnel au culturel» (Denzin, 2006). Aussi, afin de favoriser efficacement l'interactivité avec mes amis *Facebook*, mais aussi les *amis de mes amis* ainsi que les inconnus, puisque mes écrits étaient publics, je me suis imposé deux paramètres:

- a) une écriture soigneusement travaillée, afin qu'elle puisse «être respectée autant par les critiques littéraires que par les chercheurs en sciences sociales» (Denzin, 1997).
- b) et un propos affectivement engageant (Anderson 2006), proposant un état d'intimité, permettant une identification personnelle favorisant ainsi un dialogue entre les amis et l'auteur (Goodall, 1998).

3.1.2. Vulgarisation scientifique

Parce que je suis un verbo-moteur dont la réflexion s'abreuve, progresse et se bonifie lorsqu'il y a partage et échange de connaissances, de découvertes et d'interrogations, il n'est pas étonnant que de nombreuses publications aient comporté des apports théoriques vulgarisés. La vulgarisation est d'ailleurs considérée comme une forme de diffusion pédagogique des connaissances¹⁶. Cette étape de ma vie a été pour le moins pédagogique et le fait de communiquer ce que je découvrais aura été significatif dans l'interaction avec mes *amis*. Significatif aussi dans l'interruption de l'interaction. Avec ceux qui se sont soustraits de ma liste d'amis notamment.

3.1.3. Essai

«L'essai est un ouvrage littéraire explorant un domaine donné selon le point de vue de l'auteur. Il est intitulé ainsi, soit par modestie, soit parce que l'auteur ne se propose pas d'approfondir la matière de son traité. Contrairement à l'étude, l'essai peut être

¹⁶ <http://fr.wikipedia.org/wiki/Vulgarisation>

polémique ou partisan»¹⁷. L'étymologie du mot date du XIII^e siècle. Il est issu du bas latin *exagium*, de *exigere* et signifie: *juger, examiner, peser*¹⁸. Si le fruit de mes publications n'est pas un essai au sens propre du terme, puisqu'il n'est pas structuré avec un début, un milieu et une fin, il reflète sans contredit un désir véritable de *juger, d'examiner* et de *peser*. Un désir de comprendre aussi. Toutes mes publications, sans exception, vont dans cette direction. La nature du présent document, ce mémoire, constitue aussi une manifestation de l'intention qui m'habitait au début de la maîtrise et qui ne m'a jamais quitté depuis. L'idée de m'affranchir de ce que je vivais, et vis toujours, passait par les mots. Toute l'expérience de la maîtrise aura été un essai pour sortir de crise et un essai sur la sortie de crise.

Dans les faits, cet épisode d'expression *en ligne* a constitué un inlassable mouvement entre mon vécu, le fruit de mes réflexions et la dimension socio-culturelle dans laquelle tout cela s'est inscrit. Au fil des mots, cela aura favorisé l'éveil d'une conscience plus profonde, plus aiguisée, qui a elle-même été mue et alimentée par les commentaires, les questions et les interventions de ceux qui ont interagi avec moi. Un cheminement qui s'apparente à celui d'un condamné à mort, qui tantôt s'insurge, tantôt abdique. Une démarche de *deuil de soi*. Au sens figuré, deuil signifie: *renoncer à soi, admettre la perte de soi*. (CNRTL, 2005). C'est ce que j'ai vécu. Une mise à mort intérieure. Intime. Vécue secrètement et révélée publiquement. Par bribes. Ce mémoire étant la pièce de résistance. Une pièce de résistance qui a trouvé à s'exprimer justement au moment où il n'y a plus eu de résistance de ma part.

Il ne sera donc pas étonnant que la première œuvre interactive avec laquelle je cadre mon projet créatif de maîtrise soit un blogue qui s'intitule: *Blog d'un condamné*.

¹⁷ <http://fr.wiktionary.org/wiki/essai>

¹⁸ <http://fr.wiktionary.org/wiki/essai>

3.2. Blog d'un condamné¹⁹

Il s'agit de la tribune d'un homme de cinquante-huit ans qui apprend qu'il ne lui reste que trente jours à vivre. Il ne savait pas qu'il était atteint d'une maladie en phase terminale. Il l'apprend de son médecin: «5% des chances de vivre au-delà d'un mois». Le jour même, l'un de ses fils lui concocte un blogue et il y produit son premier billet. Il l'intitulera: Jour 1. Il publiera un billet quotidiennement. Arrivé au *Jour 5*, il change sa façon d'intituler ses billets. Il passe d'une numérotation croissante, du *Jour 1* au *Jour 4*, à une numérotation décroissante, de type compte à rebours. Le cinquième billet s'intitule *Jour 26*. C'est à ce moment que j'ai découvert le blogue. J'ai lu les cinq billets publiés, consulté tous les commentaires et suis arrivé à la conclusion que la nature du propos qui y est tenu, le deuil de sa propre vie, l'ouverture que cela pratique sur lui, les textes réflexifs, cadraient avec ce que je vivais et correspondaient à l'essence de mon questionnement et de mes interventions.

Au moment d'écrire ces lignes, l'individu tenant le *Blog d'un condamné*, en était à son billet intitulé *Jour 19*. Depuis le *Jour 26*, je n'avais lu aucun autre billet. Nous sommes le 14 juin 2013. Affairé à rédiger ce mémoire, je ne consulte que sporadiquement le *Blog d'un condamné*. Le fait de sélectionner une œuvre active, en pleine évolution, pour cadrer mon projet toujours en cours, ajoute à l'expérience. Cela confère un dynamisme à la réalisation de ce mémoire. Aujourd'hui, j'ai pris le temps de lire les billets de 25 à 19, inclusivement. Ce qui me frappe, c'est la similitude des réflexions non seulement avec mes publications Facebook, mais aussi avec ce mémoire. Avec ce que j'ai écrit au même moment.

¹⁹ <http://uncondamne.tumblr.com/>

Au *Jour 23*, il évoque: «Je n'avais jamais réalisé à quel point les moments pénibles sont le ferment de nos bons souvenirs.». Au *Jour 21*, il parle de Galilée, de son impact sur la perception des gens de l'époque et s'interroge sur son «incommensurable petitesse au sein d'une perpétuelle et inénarrable cosmogonie». Au *Jour 20*, il se questionne à propos de la gauche et de la droite. Au *Jour 19*, il a écrit: «Après tout, ne sommes-nous pas tous philosophes lorsque nous avons le courage d'ouvrir les yeux ?». Chacun de ses propos a fait l'objet d'au moins une publication de ma part. Si je ne réfère pas à Galilée, c'est simplement que Copernic aura pris sa place dans mon texte. Le propos que nous avons tenu est sensiblement le même.

Il y a proximité de nos deux blogues, quant au fond. Lui, confronté à une mort imminente et moi vivant le deuil de mon identité, avons écrit des textes de nature réflexive plutôt que de raconter nos sentiments. Au *Jour 19*, sa femme, sans vraiment lui reprocher, le questionne à ce propos:

«Et pourquoi perdre ton temps à philosopher plutôt que de raconter tes sentiments afin que tes enfants gardent un souvenir personnel ? ».

Un peu de la même manière, au cours de mes publications en ligne, mon directeur m'a questionné à savoir si j'avais bifurqué dans mes intentions depuis le début de mon projet, puisque mes interventions étaient moins personnelles qu'il ne s'y attendait. Voici la réponse du *condamné* à sa femme:

«À la vérité, je ne pensais pas exhumer de telles réflexions. Je n'imaginai pas me trouver une quelconque aptitude à la philosophie. Ou plutôt, je le subodorais sans jamais avoir osé y mettre des mots.»

Pour moi aussi, ce sont ces mots qui sont apparus, alors que j'étais confronté à une perte. Comme le condamné, j'ai osé les laisser s'exprimer. Des mots *cérébraux* tournés vers le personnel. Peut-être y a-t-il dans cette façon de dire, quelque chose de plus pudique que de *raconter ses sentiments*, comme le fait Christiane Singer, dans *Derniers fragments d'un long voyage*. Elle aussi sur son lit de mort. Il y a effectivement une différence, dans le ton, entre ce *Blog d'un condamné*, mes interventions d'homme d'âge mûr endeuillé de la fin d'un monde et le texte de Christiane Singer, pratiquement morte, qui de jour en jour survit, repousse les limites annoncées par ses médecins. L'écriture de ses sentiments les plus dénudés, au moment où elle mourait, pour elle, a insufflé la vie. Dans son corps et autour d'elle. Il n'y a pas ce souffle porteur dans le *Blog d'un condamné*, ni dans mes interventions. Cela me porte à croire que ce *Blog d'un condamné* est probablement un canular, comme le suspecte d'ailleurs l'un de ses lecteurs: «J'espère que c'est vrai, cette histoire. Il y a tellement de gens qui trichent».

Dans mon cas, je trouve sévère de qualifier mon exercice d'ouverture en ligne de canular. Je dirais plutôt que confronté à un deuil psychologique, et non à une mort véritable, imminente, l'ouverture n'est pas la même. Le fait que toute mon aventure soit dans le cadre d'une maîtrise aussi, n'est pas étranger à cette pudeur. Le fait que je suis ce que je suis, aussi. Il y a quelque chose de l'ordre du cérébral qui reste présent. Il y a des attentes. On sent la présence d'une volonté. Dans le *Blog d'un condamné*, comme pour moi, le Je est présent. Il y a celui qui écrit et celui qui observe ce qui est écrit. Il y a détachement. Par conséquent, il y a conflit. Cela se sent. Pour Christiane Singer, à plusieurs moments dans son livre, j'ai la conviction qu'il n'y a aucune distance entre elle et son œuvre. Elle est ce qu'elle écrit. Ses mots *sont* ce qu'elle vit. Condamnée par ses médecins, pour ainsi dire *presque* morte, elle a su faire corps avec

la mort et ses mots traduisent cette relation, cette *existence*, cet *état*. En parlant de ses visiteurs, elle écrit:

au moment où viennent suppurer les conseils, le savoir théorique fraîchement acquis ou même ancien et qui doit à tout prix être communiqué, se produit une dégradation des composantes chimiques dans la relation: le visiteur a succombé à la tentation d'«aider»! L'unicité, la singularité totale de la rencontre, est perdue - car dans la rencontre de l'autre, n'est respectueux que le non-savoir radical. (Singer, 2007, p. 130)

Dans ce court texte, alors qu'elle est virtuellement morte, Christiane Singer a décrit tout ce que la physique quantique nous apprend. Tout ce qui remet les fondements de la science en question: la rencontre de l'autre exige le *non-savoir* radical. La rencontre de l'autre n'est possible que dans la communion. Sans jugement, sans mot, sans connaissance, sans *Je*. Pour le *Blog d'un condamné*, comme pour moi, nous souhaitions cela, mais nous sommes devant un concept de la mort. Nos mots traduisent cela. On sent la présence de la raison. On sent donc la présence de ce *Je détaché de ce qu'il vit*, aussi. En cela également, nos blogues s'apparentent.

Par ailleurs, plusieurs éléments nous distinguent. Le compte à rebours et la potentielle date de tombée - sa mort imminente - confèrent un élément de suspense au *Blog d'un condamné* que mes interventions n'ont pas. Le fait que chacune de ses interventions ne réfère à aucun auteur, ne fasse de lien avec aucune théorie vraiment, qu'il ne cite personne, ni n'utilise aucune pensée, confère un aspect personnel plus marqué qu'aux miennes. Bien qu'ils soient plus près du journal intime typique, ses billets n'ont donné lieu à aucun échange ou presque. Cent cinquante personnes environ «aiment» ses cinq premières publications, puis, à l'exception de la septième publication, toutes sont sous la barre du cent. Les dernières sont en deçà de cinquante. Pas une seule conversation n'est engagée. On ne fait qu'«aimer» ou que re-publier son billet. Ceux

qui font cela sont d'ailleurs souvent des blogueurs anonymes. Des avatars, sans photo, ni aucun texte publié. Des blogues datant de 2013. Cela ajoute à l'hypothèse du canular. Ce ne pourrait être que des sites fictifs créés spécifiquement, par le *condamné*, pour afficher une certaine activité autour du *Blog d'un condamné*. Sa dernière publication, J+1, précisément là où il souhaitait se rendre, c'est-à-dire à un mois plus un jour, pour faire mentir le médecin, constituera justement la confirmation du canular. Il révélera qu'il a utilisé la fonction «Programmer un billet» pour publier son dernier mot. Est-il véritablement mort ou n'est-il qu'un poète qui a concocté tout cela? Il pousse le canular jusqu'à prétendre que *son fils* répondra, via courriel, aux questions que les lecteurs pourraient avoir, à l'exception des questions quant à son identité... Ça se termine de façon un peu grossière, voire un peu ridicule.

Il n'y a rien de cela dans mon cas. Ma page Facebook est une véritable ouverture, au moment d'une véritable crise. Si mes textes intimes ne sont pas légion, c'est simplement que je n'en suis encore qu'au stade cérébral de ma crise, je crois. En fait, les textes personnels issus de mon vécu, qui ne réfèrent ni à des lectures, ni à des analyses, ni à des réflexions pourraient être regroupés sous un seul et même thème: mon père. Un seul thème décliné à plusieurs sauces: sa maladie, son décès, le deuil, le vide, la compassion. Ces publications relatives à mon père, sont ce que j'aurai produit de plus personnel dans le partage de cette crise. Une manifestation intime de mon questionnement identitaire.

Cette question fondamentale dans ma crise, a beaucoup trouvé à s'exprimer par le biais de textes plus intellectuels. Un second blogue aura joué un rôle important dans cet aspect de ma démarche.

3.3. Blogue de l'IRIS²⁰

L'institut de recherche et d'informations Socio-économiques est un organisme à but non lucratif, indépendant et progressiste qui bénéficie d'une remarquable crédibilité. Il n'est affilié à aucune entreprise à but lucratif, à aucune université et son conseil d'administration n'est composé que de chercheurs de l'Institut et, à l'occasion, de chercheurs associés. En aucun cas, le financement de l'institut n'affecte la rigueur de ses recherches. Le point de jonction de ce blogue avec mon questionnement personnel se trouve dans la mission même de l'Institut: *la promotion d'un équilibre entre l'intérêt collectif et la liberté individuelle*²¹. L'angle qui remet en question les libertés individuelles à outrance, telles que véhiculées par le néo-libéralisme actuel, constitue le point de départ de leurs recherches et m'interpelle viscéralement. Je l'ai répété, ad nauseam, l'individu, proclamé comme fin en soi, de notre réalité moderne, est un concept erroné qui ne résiste ni aux découvertes de la science, ni au fruit de ma crise personnelle. Cette conviction, a trouvé un écho intellectuel, ancré dans notre réalité sociale locale, en ce blogue produit par l'IRIS.

Dans cette période de turbulences, où je n'étais sûr de rien, mon esprit, malgré moi, a expérimenté une véritable *tabula rasa* identitaire. L'IRIS a été l'une des sources qui a laissé une empreinte indélébile dans ma conscience. En guise d'exemple, au plus fort de la crise étudiante, les neuf capsules vidéo couvrant la hausse des frais de scolarité²², ont eu un impact considérable sur mes choix de lecture, sur ce que je vivais et sur ce que j'ai publié sur ma page Facebook. Deux chercheurs de l'Iris, Éric Martin et Simon Tremblay-Pépin, font la démonstration que l'université au Québec,

²⁰ <http://www.iris-recherche.qc.ca/>

²¹ <http://www.iris-recherche.qc.ca/mission>

²² (<http://www.iris-recherche.qc.ca/blogue/category/education/page/5>)

n'est pas sous-financée, mais plutôt mal financée. Il n'y a pas une université, mais bien deux. L'une qui s'appauvrit sans cesse, celle de l'éducation, du corps professoral, des cours offerts aux étudiants et l'autre qui n'a jamais été aussi riche, celle de la recherche appliquée, celle dont les retombées vont au secteur privé. Cette seconde université, préciseront-ils, subventionne les recherches appliquées, issues des départements et facultés de sciences à plus de 75% de leur budget total. Les résultats de ces recherches bénéficient directement au secteur commercial. Privé, il va sans dire.

À l'inverse, les sciences humaines, dont la nature de la recherche est nettement moins appliquée, ne bénéficient que d'un maigre 7% de ce budget. La démonstration qu'ils font est que l'emprise du milieu commercial sur le domaine de l'enseignement supérieur, dénature la fonction première de l'institution. Alors que l'université relevait du domaine public et qu'elle visait à former des humains capables de faire preuve de réflexivité dans le but ultime d'assurer le bien-être de l'humanité, le secteur commercial envahissant toutes les sphères d'activités, bouleverse la nature profonde, la vocation de l'institution, en lui inculquant une nouvelle vision: rentabiliser ce qu'elle investit (le jeu de mot est probant). Ces capsules vidéos, mais les études que l'IRIS a produites aussi, je pense entre autres à *Financement des universités: Vers une américanisation du modèle québécois* (Hurteau et Martin, 2008), m'ont littéralement lancé dans une période de lecture intense, voire frénétique. Le blogue de l'IRIS accompagne ma phase révoltée. L'alimente. À son paroxysme, je lis un livre par jour, ou presque: *La fabrique de l'homme endetté, Université Inc., Je ne suis pas une PME, Mon enfant n'est pas à vendre, Empire of Illusion, Right Relationship - Building a whole earth economy, La grande désillusion, Imperial ambitions, Hegemony or survival, Le dérèglement du monde, Les identités meurtrières, La juste part, Comment mettre la droite K.-O., Les nouveaux visages du nationalisme conservateur du*

Québec, Desmarais - La dépossession tranquille, Comment les riches détruisent la planète, L'oligarchie ça suffit, vive la démocratie, La face cachée des banques, Corrupt to the core, pour n'en énumérer que quelques-uns, et je publie beaucoup. Des liens vers les études de l'Iris, des citations, des prises de position radicales.

Égaré sur le plan identitaire, sur le plan social aussi, mon réflexe aura été de lire, de m'informer, d'assister à des conférences. L'angle de l'IRIS, a rejoint mon questionnement de l'entité *Je* telle que constitutive et bénéficiaire de la société. Le fruit des recherches de l'Institut a alimenté ma réflexion, a contribué à mon éveil social, alors que je n'étais plus cette chose fière d'elle-même, campée au centre de son univers. J'étais plutôt prostré au milieu de nulle part. L'IRIS a contribué à me *découvrir*. Dans les deux sens du terme. D'une part, en me laissant psychologiquement nu dans le social, en raison des questionnements personnels que soulevaient leurs analyses. Et, d'autre part, en fournissant des pistes de réponses quant aux conséquences de laisser l'individu avoir outrageusement préséance sur le groupe. L'IRIS a été l'un des affluents importants dans mon processus de remise en question quant à mon rapport à l'autre. Quant à ce qui nous unit à l'autre. Tout cela, dans une crise sociale sans précédent au Québec, alors que sévissait une crise identitaire sans précédent pour moi. Je le répète, l'empreinte est profonde. D'une vision égocentrique, inconsciente, je ressens aujourd'hui un lien holistique à l'autre. Et cette réalisation personnelle n'est pas étrangère au fruit des recherches de l'IRIS sur le plan social. Au cours de la seconde phase de mes interventions sur Facebook, l'influence des recherches de l'IRIS a été significative pour moi.

Toute cette crise identitaire résulte en une nouvelle vision du monde. Et avec cette nouvelle vision holistique, la crise s'estompe, la clôture se referme. Moins ouvert, mais aussi plus fonctionnel, je retrouve mon équilibre et avec ces nouvelles

certitudes, s'érige un nouvel ordre, une nouvelle théorie personnelle de la vie, un nouveau sens. Bien sûr, il est erroné, puisque je retourne vers la représentation d'un monde, si holistique soit-il, duquel, en tentant de l'expliquer, je m'extirpe irréversiblement. C'est la nature de notre lien à la vie. N'empêche, le vertige identitaire duquel je sors à peine, m'incite à chaque instant de ce nouvel équilibre, à inscrire des repères pour ne pas m'égarer à nouveau. Et ces repères ne peuvent épouser la mouvance de la réalité. Ils ne le pourront jamais. C'est pourtant ainsi que je retourne dans l'action. En érigeant ces repères. En les rendant théoriques. C'est le volet essai de cette maîtrise. À cet égard, un troisième blogue a eu et a toujours une influence considérable sur ma démarche.

3.4. Blogue The Corporation²³

The Corporation, c'est d'abord un documentaire percutant paru en 2003. On y fait la démonstration que les institutions, les entreprises sont devenues des personnes morales, avec les mêmes droits que les humains, mais qu'elles se comportent comme des psychopathes, alors qu'elles n'opèrent qu'en fonction des profits. Sans tenir compte des individus, de la société, de l'environnement, etc. Cet essai, remarquablement documenté, parce qu'il illustre le *modus operandi* de la société moderne, m'a profondément marqué. Avant même le début de la maîtrise, alors que j'évoquais ce subterfuge incongru dans ma lettre d'intention, je croyais que mon projet de maîtrise serait un documentaire partant de cette réalité moderne - les entreprises, instituées en *personne*, qui mènent le monde - et qu'il aurait des visées sociétales. Chemin faisant, crise identitaire oblige, c'est la notion de *personne* elle-même qui s'est retrouvée dans mon collimateur existentiel. Le concept de *Je*. Égaré

²³ http://www.thecorporation.com/blog.cfm?view=BLOG&category_id=0&website_id=2&&page=1

personnellement, individuellement, le social s'est trouvé relégué sur le feu arrière. Pourtant, le documentaire réalisé par Mark Achbar et Jennifer Abbott, basé sur des textes de Joel Bakan, qui a d'ailleurs écrit un livre, ayant le même titre au cours du tournage, a continué d'exercer une fascination chez moi. Puis, à la suite de l'impact considérable de ce documentaire, un site Web-blogue est né. Même au plus fort de ma crise, j'ai toujours été interpellé par ce qui s'y publiait.

Aujourd'hui toutefois, ce site n'a plus la même résonance pour moi. Ma perspective a changé. Il est toujours aussi inspirant, mais il n'est plus une fin en soi. Retirer le statut de personne morale aux entreprises demeure un premier pas essentiel, incontournable pour rétablir l'*ordre des choses* sur le plan social. L'*ordre des choses* étant que la nature profonde du vivant se situe dans la conscience même d'être inclus dans le vivant, d'y être inextricablement lié et que tout se joue dans l'interaction avec le vivant. De laisser l'humain entrer en relation avec l'humain, en tant qu'entité incluse dans le tout complexe, incompréhensible et mouvant, qu'est la réalité, alors qu'il y a conscience de cette réalité qui défie notre entendement. L'entreprise à but lucratif, pour dynamique qu'elle soit, n'a de vie que dans une perspective mercantile. Ce n'est pas une personne. Ce ne le sera jamais. Ce n'est pas *vivant* au même titre qu'un humain. Cette entité sociale, qu'on la nomme institution, entreprise ou société, n'est pas issue de la vie comme l'humain l'est. Elle est une construction de l'humain. Cette *vie institutionnelle*, n'a aucun rapport, aucune interaction possible avec le siège de la vie de tout organisme vivant. Elle *n'est pas* au sens propre. Elle n'existe ni dans l'instant, ni dans l'éternité. Elle n'existe pas, là où il n'y a ni le temps, ni l'individu. Là où se trouve la substance de la vie. Là où se trouve la conscience d'être. L'institution est une construction, au même titre que la pensée, et se situe hors de l'*être*. Hors de la vie. C'est le décalage social entre la réalité scindée en entités,

qu'impose la modernité à l'humain et la réalité holistique telle que dévoilée par les découvertes de la physique quantique.

Rétablir cet ordre sur le plan social, j'en ai longuement fait état déjà, exige une révolution intérieure de l'individu. Mais l'un ne se fait pas sans l'autre ou avant l'autre. La révolution intérieure induit des changements dans le social. Et ces changements dans le social contribuent à l'éveil d'une conscience chez l'individu. Conscience de son rôle dans le social. Conscience de son lien à la vie. Conscience de ce qu'est *être*. Conscience que ce qui n'est pas vivant, ne peut pas être. Conscience que la vie se situe précisément dans la *conscience d'être*, là où l'instant et l'éternité ne font qu'un. Là où le temps n'existe pas dans la durée, mais seulement dans la plénitude. La *personne morale* ne peut pas être dans cet état. C'est une impossibilité. Physique, scientifique, spirituelle, philosophique. Une impossibilité, point. Pourtant cette personne morale mène le monde. Monde que l'humain moderne a créé, que ce Je a littéralement conçu. Je l'ai mentionné déjà, l'équation est circulaire. Pour s'en sortir, pour rétablir l'ordre des choses, il faut prendre conscience du cercle vicieux. De tous les angles possibles. Sur le plan social, *The Corporation*, le blogue, a été pour moi une source d'inspiration intarissable dans ce souci de conscience.

Ce blogue, qui est une suite du documentaire fondateur, fait état d'actions concrètes posées partout sur la planète pour instaurer l'ordre des choses. Pour remettre les entreprises à la place où elles devraient être. Des entités non-humaines. Des entités n'ayant pas les mêmes droits que les humains. Des entreprises au service de l'humain, de la société. Au plus fort de cette *non-identité* que j'ai vécue, de ce *rien identitaire* que j'ai subi, j'ai senti, encore plus intensément, la véracité de ce mouvement initié par *The Corporation*. J'ai vécu l'objectif fondamental de ce mouvement: se réapproprier nos droits en tant qu'êtres vivants et réorganiser la vie sociale en

fonction de paramètres plus équitables, plus justes, plus adéquats. Plus inspirés par la nature véritable de la vie. Fonder une nouvelle société - et d'abord un nouvel *individu* - sur le concept d'*être* comme entité autonome incluse dans un tout duquel il ne peut se détacher, duquel il fait partie intégrante et avec lequel il doit faire corps. Même s'il lui est impossible de comprendre ce tout dans sa totalité. L'inverse étant un piège menant à ce que l'on vit présentement. Un nouveau paradigme, reposant sur une conscience plus profonde de notre lien à la vie. C'est de cette conscience, au niveau social, dont il est question dans ce blogue et c'est en cela qu'il m'a inspiré.

La société aussi est en crise. Ce que vit l'individu, la société en fait aussi l'expérience. Elle subit les mêmes pressions. Parce qu'il y a crise, il y a obligatoirement ouverture. Au niveau social comme individuel. Et c'est pendant que s'entrouvre la clôture, que devient possible un nouvel ordre. Toutes mes publications pointent vers l'éclosion de ce nouvel ordre. Je le sais aujourd'hui.

Il est maintenant temps de décrire ce projet, je crois.

CHAPITRE IV - L'OEUVRE

Mon projet créatif n'est ni technique, ni artistique. Il n'est pas non plus une installation, un événement, un spectacle ou une présentation. Il s'agit d'un simple journal personnel en ligne, destiné au public. Un projet intimiste. Sans aucune visée spectaculaire. Une histoire de vécu, de réflexion, d'écriture et d'interaction. Une ouverture personnelle, sentie, qui a donné lieu à seize mois de publications et de dialogues.

De ce projet créatif, je distingue aujourd'hui trois phases: l'exploration, la révolte et le deuil. C'est de ce parcours dont il sera question dans le présent chapitre. Parce que mes publications et l'interaction qu'elles ont suscitée révèlent l'évolution de mon état, le changement de perspective, elles feront également l'objet d'une analyse dans ce chapitre²⁴. Au préalable toutefois, il m'apparaît important de consacrer quelques lignes sur la dimension création de ce projet de maîtrise. Si l'aspect recherche ne fait aucun doute, il faut préciser en quoi la nature de ce projet atypique, sur le plan créatif, se qualifie en tant que conduite esthétique.

4.1. Conduite esthétique

Dans quelle mesure, un projet introspectif, n'ayant pas donné lieu à une création visuelle, sonore, gustative, olfactive ou tactile peut-elle être considérée comme une œuvre? Comme un projet créatif? C'est encore Jean-Marie Schaeffer qui nous

²⁴ L'entièreté des publications et l'interaction qui s'y rattache pourront être consultées ici: <https://www.facebook.com/denis.piotte>. Il est également possible d'y accéder par le CD fourni en annexe I.

procure la réponse. Pour qu'une activité relève de la conduite esthétique, il faut deux conditions. La première, incontournable, est l'activité cognitive, c'est-à-dire notre présence psychique, dans l'activité que nous effectuons. Nul doute, j'ai été très cognitivement présent au cours de cet exercice. Cela ne suffit pourtant pas pour qualifier ce que j'ai fait de conduite esthétique. Pour cela, selon Schaeffer, il faut une seconde condition. La satisfaction. Pas du travail accompli en tant que tel, mais plutôt le sentiment de satisfaction quant à notre simple présence à réaliser ce travail. C'est-à-dire, non seulement l'attention cognitive consacrée à l'activité elle-même, à son accomplissement, mais aussi l'attention cognitive consacrée à observer et vivre cette activité et à en tirer plaisir. Un investissement cognitif de l'instant et une satisfaction de cet investissement. Selon lui, ce sont les deux conditions pour qualifier un travail de conduite esthétique:

pour qu'une attention cognitive relève d'une conduite esthétique, il faut qu'elle soit finalisée par la satisfaction prise à l'activité attentionnelle elle-même. Autrement dit, c'est l'activité d'attention elle-même qui doit être satisfaisante, quels que soient par ailleurs les sentiments éventuellement induits par l'objet sur lequel elle porte. (Jean-Marie Schaeffer, 2000).

J'ai assurément éprouvé ce sentiment de satisfaction, alors que je consacrais du temps à ciseler des textes. Le temps que j'ai consacré à faire ce projet créatif, à me révéler, quoi que fut le résultat, a été source d'une grande satisfaction, pour moi. Je l'ai dit déjà, faire cela m'a permis d'être. J'ajoute que ces mêmes textes auront également su faire image pour certains lecteurs²⁵, ce qui me fait dire que ma création aura également procuré satisfaction à l'autre. En définitive, l'expression de mes observations, de mes réflexions, par le souci cognitif que j'y ai consacré et aussi par la satisfaction que j'ai trouvée à m'y investir, me semble qualifier mon activité

²⁵ J'en ferai état un peu plus loin dans ce chapitre.

créative comme conduite esthétique. Une conduite esthétique de nature expressive, comme l'évoquait mon directeur.

4.2. Nature de mes interventions sur ma page Facebook

Je l'ai déjà souligné, ce projet créatif tire son origine d'une crise. Conséquemment, il donne lieu à une chance ou à un danger. Tout au long du processus, j'ai été attentif à ce que cette crise a donné à voir, j'y ai mis le temps et parce que ce Je en crise constituait mon sujet de maîtrise, j'ai été forcé de l'exprimer. Tout cela a fait que cette création a pris forme. La forme d'une observation au quotidien, alimentée par mes lectures, mes recherches, mon désir de comprendre, mais aussi par ce que je vivais, ce que je sentais. Chaque jour au lever, je ne savais pas ce qui sortirait de cette observation. Au coucher, quelque chose avait été publié. Des échanges avaient eu lieu.

4.2.1. Espérance de vie

Bien qu'elle se soit étalée sur une période de seize mois, toute mon aventure créative aura été une expérience interactive éphémère. Immatérielle presque. Une expérience fondée sur une conscience de soi à un moment charnière de ma vie. Publiées sur Facebook, mes interventions n'avaient que quelques heures, voire quelques journées, comme espérance de vie. Elles ne sont désormais accessibles qu'à ceux qui se donneront la peine de remonter le temps de leurs interactions avec moi. Autrement, mes interventions sont disparues. Enfouies dans Facebook, sous une couche de

nouveau. Facebook, c'est l'effervescence de la surface. De la nouveauté qui arrive sans cesse, de ce qui attire l'attention et ensevelit tout ce qui est plus vieux.

4.2.2. Facebook

Facebook est une réplique virtuelle du système social moderne dans lequel nous vivons. Un système social individualisant, où se succèdent des événements. Des événements sous forme de publications, où chaque individu cherche à s'illustrer, à se distinguer, d'une part pour se forger une identité et, d'autre part, pour être sélectionné dans la coalition. En l'occurrence son groupe d'amis. Des événements, des nouvelles, des activités, qui défilent et qui rarement incitent à réfléchir au sens de la vie, aux concepts à partir desquels nous opérons. Comme la vraie vie. On soutient des causes, on dénonce des situations, on interagit, on génère de l'activité, de l'action, on participe, on «aime», mais Facebook n'est pas un lieu de réflexion sur les fondements de quoi que ce soit. La très grande majorité des publications seraient, à l'inverse, la manifestation qui rend l'existence momentanément intéressante, hors de l'ordinaire, de l'ami en question. Une photo de voyage, une réalisation, un succès, un événement positif, etc. Facebook, c'est l'outil moderne de prédilection, à la portée de tous, pour donner un peu de sens à sa vie. Je dirais une sensation de vie. En cela, je n'échappe pas au phénomène. Alors que je vivais une transition importante, menant vers l'inconnu, mes publications et l'interaction qu'elles auront suscitée ont eu un effet indéniable sur ma re-construction identitaire.

Là où mes interventions détonnent, c'est par leur nature existentielle. Mon vertige, donnant à réfléchir sur le sens de la vie, sur les concepts qui nous animent, sur les mécanismes sociaux à partir desquels nous vivons, n'est pas un type de publication

dans les normes. Faire cela aussi à mon âge, alors que le média est principalement utilisé par des gens d'une autre génération, de l'âge de mes enfants, est atypique. Pour un introverti comme moi, de s'ouvrir ainsi en ligne fait aussi du terme expérimental un euphémisme. Pour toutes ces raisons, ce projet créatif lié à l'expression de quelque chose de senti, mais de tu, serait, pour moi, plutôt de l'ordre de la découverte d'un monde nouveau, de la genèse de quelque chose.

4.2.3. Faits et paramètres

Notons, à propos de Facebook, que les études, forcément très récentes, aussi nombreuses que variées, tendent à démontrer tout et son contraire. Facebook aiderait à se sentir moins seul (Chantrel, 2013), mais ferait baisser l'estime de soi (Chantrel, 2013). Jeter un œil sur son profil Facebook serait une excellente façon de gonfler son estime de soi (Hill, 2013), alors que consulter Facebook fréquemment contribuerait à générer de l'envie et causerait l'isolement et la dépression (Jimenez, 2013). Beaucoup d'amis Facebook serait un signe de narcissisme (Chantrel, 2013), mais le fait d'avoir beaucoup d'amis rendrait triste (Chantrel, 2013). L'objet de ce mémoire n'est certainement pas de faire l'analyse exhaustive des effets de Facebook, en tant que véhicule ou en tant que plate-forme, sur l'utilisateur que j'ai été, mais plutôt de mettre en lumière les moments significatifs de mon parcours par le biais de cet outil. Commençons par le début: les paramètres sélectionnés au moment de construire ma page Facebook.

Comme je l'ai déjà évoqué, mon compte Facebook a été ouvert à mon nom. Sans pseudonyme, ni avatar. J'y ai également placé une photo de mon visage, de face, que j'ai laissée tout au long de l'expérience. La photo de fond, quant à elle, a été

remplacée une fois. Au moment où mon père est décédé. Quelques dates significatives (diplômes, emplois, etc.) et liens de parenté (marié, frère, sœur, etc.) y sont aussi mentionnés. J'ai sélectionné public dans mes préférences de publication. Le fait d'avoir été retracé par des connaissances de longue date, m'indique qu'il n'y avait aucune équivoque, quant à mon identité²⁶.

Tout au long de ces seize mois d'interventions de ma part, le compte de mes amis, s'élevait à près de deux cents. Cent quatre-vingt-dix-sept constitue le nombre exact au moment d'écrire ces lignes. Cela me place virtuellement sur la moyenne mondiale, qui serait de 190 usagers, selon une étude qui a fait l'analyse des 721 millions d'usagers actifs à la fin novembre 2011 (Backstrom, 2011). Aussi, notons que l'hypothèse qu'évoquait l'auteur Hongrois Frigyes Karinthy en 1929, à savoir que deux individus n'étaient jamais séparés par plus de six degrés ou six connexions intermédiaires, a fait l'objet d'études très poussées depuis et que grâce aux médias sociaux, ce degré de séparation ne serait plus aujourd'hui que de 4,74. (Backstrom, 2011). Aux États-Unis, où plus de 50% des personnes âgées de 13 ans et plus est un usager de Facebook, ce chiffre serait de 4,37. (Markoff and Sengupta, 2011). Cela signifie, que si un individu, ailleurs qu'aux États-Unis, devait se mettre en contact avec un parfait inconnu, qu'on lui désigne, sans révéler ni ses coordonnées, ni aucune information spécifique autre que son nom, son champ professionnel et son pays de résidence, il suffirait, en moyenne, de 4,74 intermédiaires pour se rendre à lui. On le sait, publier dans les médias sociaux peut rapidement faire le tour de la terre. On sait maintenant que publier une lettre ouverte sur Facebook, en mode public, peut se rendre jusqu'au Premier ministre, si c'est à lui que cette lettre s'adresse. En revanche, on ne sait pas qui a lu ce qu'on publie, s'il ne se manifeste pas. Tout cela donne lieu à

²⁶ Pour l'autre, j'entends.

des surprises, mais aussi à des zones aveugles²⁷. À la lumière de ces informations, je propose une analyse en deux temps. L'une, générale, de type macro, qui procurera une vision d'ensemble de mon état et de ma trajectoire, puis une seconde, plus fine, de type micro, qui permettra de procéder à l'interprétation de publications, d'interactions, de dialogues et de l'effet qu'ils ont eu sur moi. Sur mon parcours. Cela m'apparaît la méthode la plus efficace pour saisir la nature de mon projet créatif. Commençons par le début: la première phase de mes interventions.

4.3. La phase exploratoire: de janvier à mars 2012

4.3.1. Macro analyse

En fin novembre 2011, j'ai terminé un mandat professionnel qui m'accaparait à temps plein depuis novembre 2009. Sans être un échec complet, nous n'avons pas atteint les résultats que nous escomptions. Cela a donné lieu au démantèlement d'une partie de l'entreprise qui a opté de recentrer ses opérations sur sa mission principale. Ce premier mandat d'envergure, accepté depuis la vente de mon entreprise, donc depuis que je n'étais plus moi-même le grand patron, s'est terminé sur une note triste. L'un des actionnaires de cette firme a quitté l'organisation. Le spécialiste-logiciel et moi, aussi. Démembrement d'une équipe, départs, bris dans la routine quotidienne, je me retrouvais seul à la maison, devant rien. Mon père venait d'être admis au CHSLD en mai de la même année, aussi. C'est à cette période que commence mon projet créatif en ligne.

²⁷ Voir annexe II.

Cet épisode n'est pas exploratoire parce que le style d'intervention est hésitant, comme on pourrait s'y attendre lorsqu'on investit un nouveau territoire. Ce serait plutôt l'inverse, en fait. Ce que j'écris au cours de cette phase de profonde instabilité personnelle, au moment où je n'ai aucun statut social précis, au moment aussi où mes blessures physiques me handicapent sérieusement, je dois le souligner²⁸, révèle quelqu'un qui s'insurge, qui refuse ce qui lui arrive. Mes positions sont campées. Je prends parti. J'affiche mes convictions. Je veux sortir de crise, je m'en crois capable et je m'y investis.

Je suis très présent sur Facebook et je suis en mode «donner mon opinion». Avec beaucoup de sérieux. Au tout début de cette phase, j'ai d'ailleurs changé ma photo de couverture²⁹. On me

voit de dos, assis au sol, sur le bord d'un précipice, devant le Grand Canyon. Une minuscule poussée et c'est une chute de plusieurs centaines de mètres. C'est là où j'en suis. Au bord du gouffre. Au bord d'un



1.1 Grand Canyon

²⁸ Muscles des deux talons déchirés, je peine à marcher. Muscles des côtes blessés, en réaction à l'air insufflé mécaniquement, la nuit, par un dispositif visant à contrôler un problème d'apnée du sommeil découvert dans les douze mois précédents. Je suffoque littéralement et la solution technologique proposée me handicape... Je ne peux plus rien soulever, rien déplacer. Fermer et surtout ouvrir une fenêtre guillotine devient une source de blessure grave. À cette époque, mon corps semble si brisé que l'ostéopathe que je consulte dira: «tout ce que je décoince semble se nouer ailleurs, comme si la source des blessures était en vous»... Je l'ai déjà dit, le refus mène à tous les excès.

²⁹ Le 15 janvier 2012.

gouffre initiatique. Qui donne à réfléchir. Et c'est ce que je fais, je réfléchis. Mais ce qui se réfléchit, mon image, ne me plaît pas. Ne me convient pas. Alors, je lis beaucoup, je fais des liens, je propose des synthèses, je signe des pétitions en ligne. Je publie et commente tout ça. Je veux changer ce qui m'arrive. Ce que je projette. Mes interventions témoignent de ce blocage, de ce désir de changement.

L'homme d'âge mûr, assis devant le Grand Canyon, est sérieux. Il est en crise. La crise la plus grave de son existence et il se braque pour changer cela. Il s'y dédie. En s'asseyant devant l'une des merveilles du monde, il veut s'en inspirer. Il se veut zen. C'est l'image qu'il veut projeter. À l'intérieur, c'est l'inverse. C'est la tempête. Le tumulte. Le désordre. Le désarroi. Il n'est devant rien, en vérité. Il déteste cela. Il est frustré. Et, au cours de cette période, les mots pour le dire, illustrent cette frustration. Les liens pointent vers des documentaires qui critiquent les décisions de notre société occidentale moderne (Silence, on vaccine, Homo Toxicus, The Corporation, Le monde selon Monsanto, etc.), vers des pétitions en ligne. J'y publie aussi des citations provenant d'essais que j'ai lus durant cette période ainsi qu'un texte très personnel.

Toute cette première phase exploratoire, constitue une dynamique entrée en matière dans un nouvel environnement. Une phase moins personnelle que cérébrale. Une phase où j'exprime ce que je pense avec, me semble-t-il aujourd'hui, le désir profond que cela fasse que je sois quelque chose. Sans le savoir, mais de toute évidence, à cette époque, je suis un pur cartésien puisque je suis en mode «Je pense, donc je suis». Alors je pense beaucoup et publie beaucoup ce que je pense, parce que j'ai tant besoin d'être. Moi qui ne suis rien, dans ma perception.

Déjà, au cours de cette période, on retrouve des publications de nature personnelle, des textes de science vulgarisés et des positions de l'ordre de l'essai. Regardons cela d'un peu plus près.

4.3.2. Micro analyse

Au moment où je tiens ce journal dans ma page Facebook, tout ce que vous venez de lire dans ce mémoire vit en moi. Cet individu secret, soucieux de son image, stratège, qui refuse ce qui lui arrive, mais forcé à s'exprimer pour compléter sa maîtrise, publie à profusion au cours de cette période. Il publie ce qui origine de son intellect: quarante-neuf liens commentés vers des articles, des essais, des documentaires, des vidéos, neuf citations provenant de livres lus, douze pétitions sélectionnées parmi plusieurs dizaines signées au cours de cette période. Des publications qui donnent lieu à de l'interaction, à des dialogues, à de nombreux «j'aime» de la part d'amis Facebook. À de nombreux commentaires corroborant ses positions. C'est ce qu'il veut. Durant cette période de ma vie, je désire qu'on approuve mes positions. Je veux être quelqu'un, ou au moins quelque chose, et j'ai la conviction que c'est par ce que je réfléchis que cela arrivera. Au cours de cette première phase de mes interventions, un seul texte personnel sera publié. Le 26 février 2012. Le soir à 22h31. Un texte à propos de mon père. Sur ce que je sens par rapport à son état. Sur ce que je pense aussi, par rapport à ce qu'il vit. Le voici:

«En arrivant hier, pour lui tenir compagnie, il était là sur le seuil de la porte de la résidence familiale, alors que ma mère venait de quitter pour la soirée. Son regard n'est plus le même. Lorsqu'il est seul, ses repères sont limités à quelques minces souvenirs: le fait que ma mère soit sortie justement et qu'elle doive revenir. Stop! Entre les deux, il n'y a plus d'intérêts personnels. Il reste là et attend. Une forme de

déchéance, de vide. Un vide pourtant rempli d'angoisses: regarder l'heure, attendre et s'en faire. Mon père ne peut plus rester seul.

C'est ce que j'avais écrit le 5 juin 2009. C'était au début d'une terrible maladie qui allait tout effacer. Pour lui.

Son cerveau ne retient plus ce qui s'y imprègne: «Un spaghetti sauce à la viande s'il-vous-plaît!». Trente secondes plus tard: « Est-ce qu'on a déjà commandé?». Son cerveau ne retient plus spatialement non plus. Il est perdu dans le temps ET dans l'espace.

Ce même 5 juin 2009, j'avais aussi écrit ceci:

Hier, j'ai ri aux larmes. J'ai eu l'idée de lui lire sa bande dessinée fétiche: Astérix. Vignette après vignette, à haute voix. De le voir rire de bon cœur m'a fait craquer. Son bonheur m'a touché. Quand je suis parti, avant que ma mère ne revienne – vélo et noirceur obligent! -, je me suis dit qu'il ne devait plus JAMAIS rester seul. On ne laisse pas un enfant dépourvu, seul, à lui-même. Pour lui, une présence change tout. Il ne se souvenait plus s'il avait commandé son spaghetti, mais il s'est exclamé spontanément: «J'ai pris la même chose la dernière fois que j'ai soupé avec toi!». Il avait effectivement commandé la même chose, la semaine précédente! Le souvenir de cet événement datant d'à peine une semaine, m'a fait comprendre qu'il parvient à retracer des situations récentes quand il est avec des gens qu'il aime et avec qui il n'est pas en mode angoisse. Le calme d'une présence connue et appréciée active quelque chose en lui, que la solitude ne fait pas. Il s'use moins vite quand il se sent aimé.

C'est encore vrai aujourd'hui. Peut-être encore plus! C'est aussi là que se trouve le bonheur: en prenant soin de nos proches!»

L'interaction qu'a suscitée ce texte a été intense. C'est du moins ainsi que je l'ai reçue à ce moment là. Quinze personnes ont aimé mon «statut». Des amis proches, des cousines, mais aussi des collègues, des étudiants de la maîtrise, des amis perdus de vue depuis longtemps et tout récemment ajoutés à la liste de mes amis Facebook. Plusieurs ont commenté. Ma réaction face au dialogue qu'il a généré est symbolique et représentative de mon état. Voici quelques-uns de ces commentaires:

- C'est très beau ce que tu écris Denis... Il y a très longtemps que nous ne nous sommes plus revus, pourtant je compatis à ta souffrance et à celle de ta famille.
- Quelle place incroyable tu as en ce moment, Denis ! Tu dois apprendre, dans un même mouvement, à laisser partir tes jeunes et soutenir les plus vieux. Ces revirements de paradigmes doivent être particulièrement éprouvants, mais je pense qu'ils te permettent de profondément mettre en oeuvre ta philosophie de vie. Si t'as besoin, n'hésite pas à faire signe ...
- je pense souvent à toi Denis, et à ta maman... pas facile.
- Je retiens ta dernière phrase Denis... "C'est aussi là que se trouve le bonheur: en prenant soin de nos proches" J'ai encore en mémoire toutes les fois que je t'ai rencontré quand je m'occupais de mon père... Mes meilleures pensées vous accompagnent à toi et à ta famille. xx
- C'est une maladie horrible...
- Il faut profiter du moment présent et ne pas remettre à plus tard... Le temps passe tellement vite et on ne connaît pas l'avenir...

Il y a même une cousine qui a évité de répondre via Facebook et qui a plutôt opté pour m'envoyer un courriel:

- C'est une maladie qui est difficile pour la personne qui en est atteinte mais je crois que c'est encore plus difficile pour les personnes proches d'elle. Voir son parent se détériorer de cette façon et s'éteindre tout doucement dans ce monde d'oubli c'est absolument horrible. Ça nous crève le cœur d'autant plus que nous sommes impuissants face à cette maladie. Sois assuré que mes pensées sont avec toi et ta famille pendant que vous vivez à votre tour ces moments difficiles.

Cette réception et ce retour m'ont déstabilisé. Cela a eu comme effet de me fermer comme une huître. Je n'ai pas publié un seul autre texte provenant de mon vécu au cours de toute cette première phase. Quand je relis cela aujourd'hui, il n'y a rien qui

soit déstabilisant dans ces commentaires de soutien. Au contraire, j'aurais dû y trouver du réconfort. Ces amis témoignaient de la compassion envers ce qui m'arrivait. Mes mots ont remué des gens. M'ouvrir personnellement a fait que des gens m'ont manifesté leur soutien, m'ont offert leur présence. Cette communion m'a effrayé plutôt que conforté. Cette ouverture personnelle et l'ouverture réciproque des amis qui ont dialogué avec moi, ont généré un sentiment d'inconfort en moi. Une sensation de proximité induite. Une sensation d'avoir permis à des gens d'entrer dans ma bulle.

Pourquoi n'ai-je pas pu simplement remercier ceux qui m'avaient soutenu dans l'épreuve du déclin de mon père? Pourquoi ai-je fui cette chaleur humaine que tant de gens recherchent? Au moment où cela s'est passé, je n'avais pas d'autre explication que je n'étais pas prêt pour cela. Aujourd'hui, j'y vois autre chose. Je l'ai déjà dit, l'enfant-roi désire l'attention. L'attention de ses sujets. Pas de ses pairs. Ce principe de vie autorise de se faire acclamer, pas que l'autre soit à la même hauteur, voire dans une position d'offrir son aide, son support. Ne serait-ce que de recevoir cette offre d'aide, constitue un accroc dans la réalité de l'enfant-roi. Quelque chose à éviter. C'est ce que j'ai fait.

Devant cela, sans m'en rendre compte, j'ai quitté pour un temps, le sentier intimé vécu pour un sentier parallèle, plus éloigné de mon vécu. Un sentier dans ma zone de confort: le sentier intellectuel. En effet, les personnes qui «aiment» ce que je publie, les commentaires qu'ils font et les dialogues qui s'engagent sont beaucoup plus de l'ordre de ce que je recherche, qu'une offre d'aide ou du support... Ce que je recherche, c'est une reconnaissance. Toute cette première phase m'apparaît aujourd'hui comme une tentative pour obtenir de la reconnaissance. Ces quarante neuf liens commentés visent à me mettre en évidence. J'attire l'attention sur des

dérapages de notre société occidentale (la corruption, loi omnibus C-110, L'injuste part, etc.) et sur ce que tout bon citoyen devrait faire (Occupy Wall Street, encadrer les banques, fermer Monsanto, retirer le statut de personne morale aux entreprises, etc.). Vraiment, dans cette phase, je fais tout pour me distinguer et être sélectionné dans une coalition. N'importe laquelle. J'espère même, en secret, impressionner et qu'un emploi, voire une position, me soit proposé, sur un plateau d'argent pour la suite des choses sur le plan social. Voici quelques exemples de publications qui témoignent de ce désir de me distinguer et qui circonscrivent cette tentative intellectuelle, ma zone de confort, pour obtenir de la reconnaissance:

le propre de l'homme n'est ni l'émotion, ni la station debout, ni la fabrication d'outils. Le propre de l'homme, c'est le langage. Mais en même temps le langage a fait naître une névrose: celle de l'avenir. Après l'invention du langage symbolique, les primates qui marchaient debout se sont transformés en hommes angoissés.³⁰ (J.C. Barreau et G. Bigot, 2005).

il est clair que l'Orient arabe voit toujours dans l'Occident un ennemi naturel. Contre lui, tout acte hostile, qu'il soit politique, militaire ou pétrolier, n'est que revanche légitime. Et l'on ne peut douter que la cassure entre ces deux mondes date des croisades, ressenties par les Arabes, aujourd'hui encore, comme un viol.»³¹ (Amin Maalouf, 1983).

Voici le commentaire d'une amie du primaire, perdue de vue depuis trente ans et retracée récemment dans Facebook par l'entremise d'un autre ami d'enfance, à propos de cette dernière publication:

³⁰ Publié le 28 février 2012.

³¹ Publié le 13 mars 2012.

- Hé ben! tu t'entendras bien avec mon mari... vs avez les mêmes lectures!!!! vs pourriez en débattre longtemps!³²

Voilà avec quoi je suis plus à l'aise, qu'on me reconnaisse une compétence. Voici un autre exemple de ce type de publication dont je suis friand:

Capable de prévoir l'avenir, de l'organiser, le primate humain échappe à la loi génétique. (...) D'où l'absolue nécessité pour les groupes humains d'établir des lois morales ou religieuses afin de suppléer à la carence des lois génétiques. (...) Il n'y a plus de «nature» humaine; il y a, dès la préhistoire, une «culture» humaine toujours menacée d'oubli. Transmettre son savoir est, en définitive, la seule chose qui distingue l'homme de l'animal.³³ (J.C. Barreau et G. Bigot, 2005).

Je me positionne au-dessus de la mêlée. Je dicte ce qui devrait être fait. Je guide. Je me veux le guide. *Mein Führer*. D'enfant-roi, inconsciemment, je me positionne désormais comme l'enfant-roi. Celui qui se voit au-dessus de tout. Le fait de critiquer les Premiers ministres et nos décisions de société, témoigne de cela.

La seconde phase ajoute une couche à cet état de profonde instabilité. C'est la période carré rouge. Cette crise sociale sans précédent au Québec viendra alimenter ma crise personnelle. Ma rage. Tout ce que je fais pour replacer ma situation ne fonctionne pas. À l'intérieur, je dépéris. À l'extérieur, je m'insurge plus fort. Je m'engage dans un combat, dans une lutte à finir, pour replacer ma situation. Je pense, encore plus, donc je devrais finir par être... et être reconnu serait la teneur de cette seconde phase. Une phase encore plus engagée. Révoltée même.

³² Publié le 13 mars 2012.

³³ Publié le 5 mars 2012.

4.4. La révolte: de mars à décembre 2012

4.4.1. Macro analyse

Comme cela était prévisible, au cours de cette période, rien ne s'est replacé, ni dans mon comportement, ni dans ma situation. Je suis irritable et tout ce qui m'irrite exacerbe mon état. Dans cette phase de ma vie, le doute s'installe. Je sens que je ne parviendrai pas à régler ce qui m'arrive. Je me révolte. Je publie des citations, non pas simplement copiées-collées de l'Internet, mais que je saisis moi-même par le biais d'un traitement de texte. Des citations issues de mes innombrables lectures. De longues citations. Massives. Des extraits de textes, d'études, d'essais. Durant cette phase de révolte, ce que je publie sur Facebook détonne ne serait-ce que par la taille et la fréquence à laquelle je le fais. Un étudiant de la maîtrise rencontré un soir par hasard, me dira même spontanément: «Je te lis sur Facebook. Tes textes sont cinglants et parfois vraiment costauds - il indique avec les mains environ trente centimètres, tout en laissant s'échapper une onomatopée que j'interprète comme signifiant que c'est du solide». Ce sera une surprise pour moi, puisqu'il ne fait jamais de commentaire et qu'il ne se manifeste d'aucune façon sur ma page Facebook. Peut-être parce qu'il voit poindre en moi, un intérêt marqué pour ce qu'il dit, que je suis flatté, il ajoute qu'il ne lit que les textes qui touchent ses champs d'intérêt, sans préciser lesquels ils sont. Cette rencontre fortuite et ce commentaire spontané alimentent ma réflexion³⁴. D'autant plus que cela m'est arrivé à plusieurs reprises, avec d'autres personnes que j'estime. Ce que j'écris génère quelque chose. Me confère un sens. Même lorsque je ne sais pas qui me lit, ce que j'écris fait que je suis quelque chose pour l'autre. Je suis ce que je fais. C'est du moins, mon interprétation

³⁴ Afin d'éclairer cette zone aveugle, ces gens qui me lisent, mais qui ne se manifestent pas sur ma page Facebook, j'ai conçu un sondage que j'ai acheminé, via Facebook à une quinzaine d'amis, qui ne se manifestaient pas sur ma page afin d'obtenir un aperçu de la tendance de ces amis muets. Les résultats de ce sondage peuvent être consultés en annexe II.

du moment. Toute cette seconde phase est en continuité avec la première, sinon qu'elle gagne en intensité.

4.4.2. Micro analyse

Mes publications sur Facebook pullulent dans cette période: soixante-quinze liens commentés, cinq citations, deux pétitions et trois textes personnels, en avril seulement. Je fais même l'objet de blagues de la part d'amis véritables de mes enfants, qui sont de mes amis Facebook, tant j'occupe leur fil d'actualité. L'un d'entre eux dira même: «il n'y a que ton père sur ma page...». D'autres, inquiets, demanderont à mes proches: «Denis publie beaucoup sur Facebook, il y passe beaucoup de temps, comment va-t-il?» Je frappe partout, je tire tous azimuts. Je me

gave d'articles, d'essais et d'études qui dénoncent les décisions des gouvernements fédéral et provincial. Je les lis, j'en fais des synthèses, j'arrime des concepts, je les



1.2 Marche de la terre

publie. J'affiche mes couleurs, je serai de la Marche de la terre, le 22 avril. Au moment de la photo officielle de la main humaine formée par ces 250 000

manifestants³⁵, le hasard voudra que je sois dans le majeur. Cela me fait sourire et je le souligne à mes co-marcheurs.

Le 3 avril, j'invective Stephen Harper:

«Encore et toujours à droite... Dans dix ou quinze ans quand nous récolterons les résultats de toutes ces actions, il y a fort à parier que la désillusion sera grande et que la pente sera abrupte pour replacer tout ça.»

Le 17 avril, je publie une lettre ouverte virulente à Jean Charest:

«Monsieur Charest,

Le dégel des frais de scolarité est un débat de société. La décision unilatérale de votre gouvernement de procéder à ces hausses est antidémocratique. Elle va à l'encontre des principes du contrat social élaboré au Québec dans les années 1960. À l'époque, la gratuité scolaire était la base du pacte social. Cela, essentiellement afin de permettre l'accès aux études, même aux plus démunis, sachant que la transmission du savoir constitue la pierre angulaire de l'évolution d'une société.

M. Charest, un peu de sémantique. Votre gouvernement n'est pas au «pouvoir»! Il a plutôt été «mandaté» par la population, pour réaliser ce qui se trouve dans votre programme de parti. Or nulle part dans ce document, il n'est question de modifier l'esprit du contrat social. Pour être légitime, la décision de s'éloigner de la gratuité scolaire doit faire l'objet d'une consultation populaire. Votre gouvernement n'a ni le pouvoir, ni le mandat, de décider unilatéralement d'un changement aussi radical dans la vision d'une société.

Le désengagement du public que vous proposez, quant aux frais de scolarité au Québec, constitue une tendance lourde sur la planète. En vérité, il s'agit de l'américanisation de notre système (voir l'étude ci-jointe). Partout où un tel système a

³⁵ (+ ou - 50 000, selon les sources)

été mis en place, non seulement les frais de scolarité ont-ils augmenté substantiellement (bien au-delà de ce qui est annoncé au départ!), mais l'accès aux études post-secondaires pour les couches les plus démunies de la société a-t-il baissé de façon aussi radicale. Est-ce le contrat social que nous désirons pour la société québécoise? Si la réponse devait être oui, il faudrait qu'elle soit le fruit d'une discussion où TOUS les intervenants désireux d'émettre leur opinion soient entendus. Étudiants et radicaux inclus!

M. Charest, en tant que citoyen du Québec, payeur de taxes et d'impôts, père de trois enfants aux études, dont l'un d'entre eux ne peut compléter son baccalauréat en raison de votre entêtement, je vous somme d'entamer IMMÉDIATEMENT une discussion avec l'ensemble des québécois, quant au contrat social du Québec, à commencer par l'augmentation des frais de scolarité, comme sujet principal.

Le temps presse M. Charest et ma patience a des limites!»

L'étude que j'avais jointe à cette lettre ouverte provient de L'IRIS et traite de l'américanisation du modèle universitaire québécois en matière de financement³⁶.

Bien sûr, je sais pertinemment que les chances que cette lettre se rende sont minces, mais plusieurs amis me font savoir que Facebook peut être surveillé et de prendre garde. Je poursuis malgré tout. J'invective Stephen Harper et Jean Charest de plus belle, dénonce les décisions de leur gouvernement. Je suis furieux. À cette époque, il suffit d'évoquer le nom de l'un des deux premiers ministres pour me lancer. Ce JE qui s'insurge veut provoquer quelque chose. Et ça fonctionne. Mais pas comme prévu. Mon texte à Jean Charest est re-publié par des amis et il fait de la vague auprès de certains de leurs amis. Un échange d'opinion émotif s'ensuit avec une amie d'un ami. Nous ne sommes pas d'accord. Comme à mon habitude, je me positionne au-dessus de la mêlée:

³⁶ http://www.iris-recherche.qc.ca/publications/financement_des_universites_vers_une_americanisation_du

«Ne comprenez-vous pas que votre exaspération vous aveugle Francesca? Ne comprenez-vous pas que ces étudiants qui entravent votre quotidien, qui vous irritent aujourd'hui, le font PRÉCISÉMENT pour l'avenir des gens qui sont dans VOTRE condition?»

J'ai la conviction que je vais la ramener dans le droit chemin. Ça n'arrive pas. La conversation s'envenime:

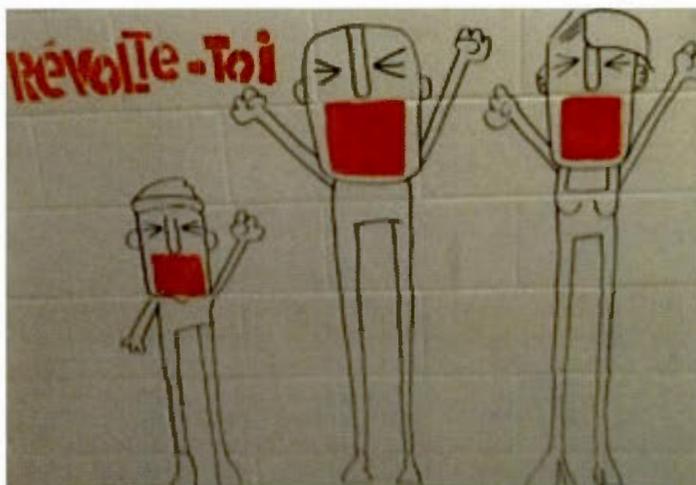
«Oui, moi aussi ma patience a des limites! J'en ai assez de voir des actes de violence, d'intimidation, de prise en otage de simples citoyens qui essaient d'aller travailler pour NOURRIR leurs 3 enfants au salaire minimum...»³⁷

J'interromps le dialogue et chacun reste campé sur ses positions. Bien sûr, je suis certain d'avoir raison. Elle aussi, probablement. Après cet épisode, où je ne suis pas parvenu à convaincre l'autre, je reste perplexe. Même quand je m'investis à être le plus clair possible pour expliquer une situation à des gens directement affectés par la question des frais de scolarité, je n'arrive pas à faire saisir l'enjeu, à convaincre.

Si c'est encore possible, je redouble d'ardeur dans ce souci d'éducation. Ce Je se considère encore bien au centre de quelque chose, investi d'une mission et il poursuit sa destinée. Au plus fort de la crise étudiante, une illustration a été réalisée à même un mur de l'UQAM. On y voit trois individus dessinés à la ligne avec un feutre noir. Ils

³⁷ Publié le 18 avril 2012.

sont visiblement en colère, poings fermés et bras vers le ciel. Ils crient. Leur bouche grande ouverte a la forme d'un carré. Rouge. Toute l'illustration est noire, sauf les bouches et les deux seuls mots de



1.3 Révolte-toi

l'illustration: Révolte-toi. Tout au long de cette seconde période, c'est ce que je fais. Je me révolte, mais aussi, et peut-être surtout, je dis «Révolte-toi!» Je me place hors de la situation. Je suis l'incarnation de ce Je qui se croit détaché de ce dans quoi il est inclus. Je m'extirpe de la réalité, de ce qui est, et je me positionne en-dehors de la situation, du réel et je pense que de là, je peux dire ce que je pense, de façon neutre, et croire que ce que je pense est objectif. À ce moment précis de ma vie, au moment où je m'insurge le plus, c'est là où je suis le plus fermé. Là où je suis le plus hermétique. Je suis ce Je d'où origine le conflit.

Je m'abonne au site *Démission de Jean Charest*, je lis toujours beaucoup et dénêche des articles sur la gestion citoyenne d'un état, dont celui sur l'Islande qui réécrit sa constitution et qui vote de ne pas rembourser sa dette. J'engage des dialogues avec un jeune étudiant, ami de mon fils aîné, à propos du dégel des frais de scolarité:

«Je comprends que cette grève est exaspérante David, mais l'offre gouvernementale n'en est pas une si tu prends le temps de lire l'article que je te joins. En fait, il s'agit d'un piège, le gouvernement n'offre rien, il ne bouge pas d'un centimètre, alors qu'il s'attaque au contrat social en décidant unilatéralement d'augmenter les frais de

scolarité. Ce gouvernement n'a pas le mandat de faire ce qu'il fait. Les plus courageux se tiennent debout, quitte à rater une session.»³⁸

Je joins à ce commentaire un article de l'IRIS sur la dernière offre du Gouvernement³⁹. La révolte gronde. L'atmosphère est chargée d'émotivité et mes interventions aussi.

Toute ma révolte origine d'un refus. Durant ces deux premières périodes actives sur ma page Facebook, il n'y a pas d'ouverture sensible de ma part, sauf en de rares occasions où je fais état de ce que je vis avec mon père. Tout le reste est issu d'un refus de ce qui m'arrive. Mon Je est psychologiquement fermé à ce qui m'arrive, et le social fournit amplement de matière pour me nourrir à ce chapitre. Le social occulte le personnel. Prend presque toute la place. Je m'investis à plein. Mes synthèses requièrent du temps, de l'énergie. Je reçois des compliments. Tout cela me nourrit. Intellectuellement. En mai, je bombarde littéralement ma page Facebook de citations recueillies tout au long de ma vie: soixante-douze pour être précis. Citations provenant de lectures diverses, de champs d'intérêts multiples. Je publie également quatre-vingts liens commentés, fais circuler six pétitions et produis sept textes personnels, dont un autre texte destiné à Jean Charest. Le 8 mai:

«Le peuple s'exprime M. Charest et vous tirez dessus, auriez-vous oublié ce qu'est la démocratie? Petit rappel étymologique, démocratie, du grec demos, peuple et de kratos, pouvoir, signifie: «Gouvernement où le peuple exerce la souveraineté.» selon le dictionnaire Quillet de la langue française. Le peuple vous parle M. Charest, mais vous n'écoutez pas! Après le poivre de Cayenne, les injonctions et les balles de

³⁸ Publié le 7 mai 2012.

³⁹ <http://www.iris-recherche.qc.ca/blogue/la-derniere-«offre»-du-gouvernement/>

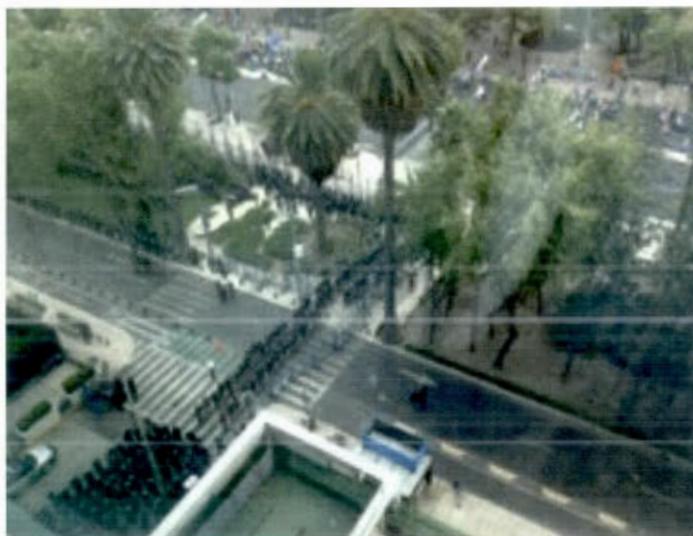
caoutchouc en guise de réponse, voilà que vous tentez la poudre aux yeux... C'est honteux!⁴⁰

Au début du mois de juin, je suis appelé à me rendre à Mexico pour une semaine.

Accaparé par cette activité impromptue, forcément, je publie moins: vingt-cinq liens commentés et trois citations. Pourtant, je logerai dans un hôtel situé sur la plus grande rue au monde: Paseo de la reforma. Au cours de cette semaine, où j'étais loin des turbulences sociales du Québec, une immense manifestation - plus de 200 000 personnes - a lieu précisément sur cette rue. Professeurs et étudiants manifestent contre la hausse des frais de scolarité, contre la brutalité policière, contre



1.4 Paseo de la reforma 1



1.5 Paseo de la reforma 2

⁴⁰ Publié le 8 mai 2012.

le traitement des enseignants. Du haut de ma chambre, je vois circuler tous ces gens et je prends connaissance physiquement qu'il s'agit d'un combat planétaire. Ici aussi, les policiers sont très présents, armés de matraques et de boucliers.

Tout le reste de l'automne, alors que la crise étudiante est momentanément dénouée, ici, que l'élection provinciale met un terme au règne des Libéraux et porte un gouvernement péquiste minoritaire au pouvoir, je poursuis sur ma lancée révolutionnaire. Mes publications sont désormais moins émotives, moins révoltées, plus intellectuelles. Le modèle d'intervention demeure toutefois le même: citations, synthèses, opinions, liens commentés. Entre juillet et octobre, je publierai soixante-dix-sept liens commentés, dix-sept citations et cinq textes personnels. Mais aucune pétition. En septembre, je prends du recul, je vais en retraite fermée, à St-Benoit-du-lac. J'en ressors gonflé à bloc de plusieurs lectures inspirantes.

Le changement de perspective s'amorce, mais les blessures que je me suis infligées durant cette retraite, déchirement ligamentaire aux deux genoux, à force de - trop - m'étirer après de longues marches réflexives, témoignent que le virage ne s'effectuera pas du jour au lendemain. Mon esprit demeure tendu et cela paraît physiquement.

Mon anniversaire est en octobre et le commentaire de deux personnes me surprend agréablement. Il y a là une marque qui comble mon besoin de reconnaissance:

«Bon anniversaire, jeune homme! Si les années enrichissent votre vie autant qu'elles enrichissent votre esprit, vous voilà un homme comblé à qui on ne peut plus rien souhaiter. Bonne fête quand-même!»

«J'aime beaucoup ce que tu as écrit, Yvan... Bonne fête, à notre cher philosophe! Grosses bises xxx»⁴¹

Deux personnes que j'estime, l'une qui commente abondamment et aime fréquemment mes publications et l'autre, à l'inverse, qui ne se manifeste d'aucune façon dans ma page Facebook, me témoignent une appréciation sentie. Cela me touche. Je réalise, à nouveau, que mes publications rejoignent des amis sans que je le sache.

En novembre, le changement de perspective se poursuit. Ma première citation du mois est: «Quand un homme est certain d'être dans le bien, il est déjà en train de perdre son éthique.»⁴²

L'ouverture est amorcée, mes textes s'allongent et mes positions incitent plus au dialogue. C'est ce qui arrive en novembre, de longs échanges intellectuels s'engagent. Avec trois collègues de la maîtrise, notamment. Sur la nature humaine, sur le principe de précaution, sur notre relation aux objets, sur le système panoptique à la base du marketing pour enfant, etc.

Au cours du même mois de novembre, mon fils aîné publie une photo où nous sommes assis tous les deux, de dos, sur le bord d'un catamaran qui vogue sur l'océan. Nous regardons l'horizon. Je ne suis plus devant un précipice, mais face à l'immensité de l'océan. L'horizon, c'est ce devant quoi je suis désormais. Cette fois-ci, si je glisse d'où je suis assis, je me retrouve dans l'océan. Mais je suis un excellent nageur et le secours est possible. De la même manière, seul dans mon bureau face à

⁴¹ Publié le 4 octobre 2012.

⁴² Publié le 6 novembre 2012.

mon écran, c'est désormais l'horizon que je perçois et non plus le vide. Quelques amis aiment la photo. Parmi eux, une coéquipière de la maîtrise. Stéphanie. Ce simple geste, qui m'est rapporté par mon fils, avant que je ne le



1.6 Voilier - avec mon fils aîné

constate moi-même, me touche au point de rendre mes yeux humides. Ce n'est qu'une photo, mais quelqu'un que j'estime signifie «j'aime» et désespéré de ce qui m'arrive, ou plutôt de ce qui n'arrive pas, j'interprète son geste comme une marque d'appréciation de ce que j'étais au moment où l'on se côtoyait. Quelque chose qu'elle appréciait. Je lui écris, nous échangeons, elle m'indique que je lui manque. Son commentaire me touche et m'éveille. Je suis, non pas parce que je pense. Je suis, simplement parce que je suis. Peu importe qui je suis. Peu importe quelle est l'apparence de ce Je. Refuser ce que je suis, c'est ne plus être, c'est lutter pour être autre chose que ce que ce Je est. Refuser, c'est la mort de ce qui est.

Je bascule sporadiquement en mode ce qui est, et j'y vais de publications moins réfléchies. Je publie du simple, qui n'est ni le fruit de lectures, de synthèses ou d'arrimages. Du spontané, que j'agrémente de commentaires. Je pense notamment à cette photo de mon fils aîné qui devient officiellement bachelier. De tout ce que j'aurai publié, c'est ce qui aura reçu le plus de réponses: soixante-huit personnes

«aiment» et sept font des commentaires. Par moments, en novembre, je deviens un usager Facebook typique.



1.7 Fils aîné - diplômé

Je publie un long texte sur les circonstances atténuantes qui me valent une contravention, alors que je cède ma place de stationnement à un handicapé. Je termine ce texte par une question: quel est le message? Quelques jours plus tard, une pure inconnue, la massothérapeute qui me traitera lors d'un court séjour dans un centre de villégiature, dans lequel ma conjointe et moi sommes allés souligner notre vingt-cinquième anniversaire de mariage, écrit à propos de moi, sur mon mur, alors qu'elle ne fait pas partie de mes amis et que je ne connais même pas son nom de famille...:

«Le message? Une personne dite "handicapée" a eu sur sa route une bonne personne qui lui a permis d'avoir un bon stationnement... Il y a de ces journées où l'on fait de belles rencontres...⁴³»

Mon cellulaire affichera ce commentaire, alors que je suis encore sur ce site, à souper, quelques heures à peine après mon traitement. Sa dernière phrase, qui visiblement fait allusion à sa rencontre avec moi, est un compliment très flatteur, mais ce n'est pourtant pas cela qui marquera ce séjour. Alors que je converse avec cette même thérapeute, durant ce même traitement, elle ne cesse de me comparer à l'un de ses

⁴³ Publié le 12 novembre 2012.

clients qui suit ses cours de yoga. Un client qu'elle apprécie beaucoup. Elle le décrit comme ayant mon profil: intellectuel, sérieux, minutieux, mais aussi attentif, généreux et sympathique. Intense et performant aussi. Elle spécifie: «Très performant». Je lui demande:

- Pourquoi parles-tu de lui au passé? A-t-il laissé le cours de yoga?
- Non, il est mort! ... me répond-t-elle. J'en reste bouche bée. Elle me compare à un mort. Je lui demande:
- De quoi est-il mort?
- D'une crise cardiaque. Un infarctus foudroyant, qui n'a laissé aucune chance de le réanimer.
- Quel âge avait-il?
- 53 ans.
- ...

Pour moi, c'est un choc. Bien sûr, je ferai rire aux larmes tous ceux à qui je raconterai la conversation, tant la chute de ce dialogue est invraisemblable. Je ris aussi, mais secrètement, par contre, je suis affecté. Très affecté. Quelqu'un, à peine plus vieux que moi, à qui on me compare, dans la façon d'être, est mort subitement. Il n'y a qu'un pas à faire pour établir une corrélation entre son comportement et sa fin. C'est ce qui m'arrive. Je fais le lien. Refuser ce qui m'arrive et m'entêter à changer le cours des choses avec toute l'énergie que je peux déployer pourrait me mener à une mort subite. Prématurée. J'interprète ce commentaire d'une inconnue comme un message qui m'est destiné. N'avais-je pas terminé mon texte par: quel est le message? Sans sombrer dans aucun type d'ésotérisme bon marché, tout au cours du mois de novembre, ce spectre m'habitera tout de même: est-ce que c'est ce qui me guette? Une mort foudroyante issue d'un comportement entêté?

En décembre, mon père périclite. Son état de santé se détériore. Confronté à sa mort qui approche, mais aussi à cette conscience de ma propre mort potentielle, l'objet principal de mes publications changera. Le ratio entre mes différents types de publication aussi. Les textes personnels sont maintenant plus nombreux et s'il y est encore question de saine gestion sociale, de critiques sévères contre nos gouvernements, mes textes ne réfèrent plus à aucun lien, sinon à l'étymologie des mots que j'utilise. Je suis désormais tourné vers la signification originelle de ces mots. De ce que je vis, aussi. Devant la mort, peu d'artifices résistent au regard lucide qu'elle fait naître. Le quatre décembre, alors que je lis un bouquin sur l'accompagnement dans la mort, de Marie de Hennezel, je publierai une citation qui reflète où j'en suis dans mon cheminement:

Face à l'angoisse des autres, j'ai appris à accueillir et à offrir. Je m'inspire d'une pratique tibétaine très ancienne de la compassion: «Tonglen» (en tibétain cela signifie donner et recevoir) consiste à accueillir la souffrance, l'angoisse d'autrui, puis à offrir à son tour toute la confiance et la sérénité que l'on peut puiser en soi. Il s'agit dans cette participation si simple à la souffrance de l'autre, d'être avec lui, de ne pas le laisser seul.⁴⁴ (de Hennezel, 1995, p. 177-178).

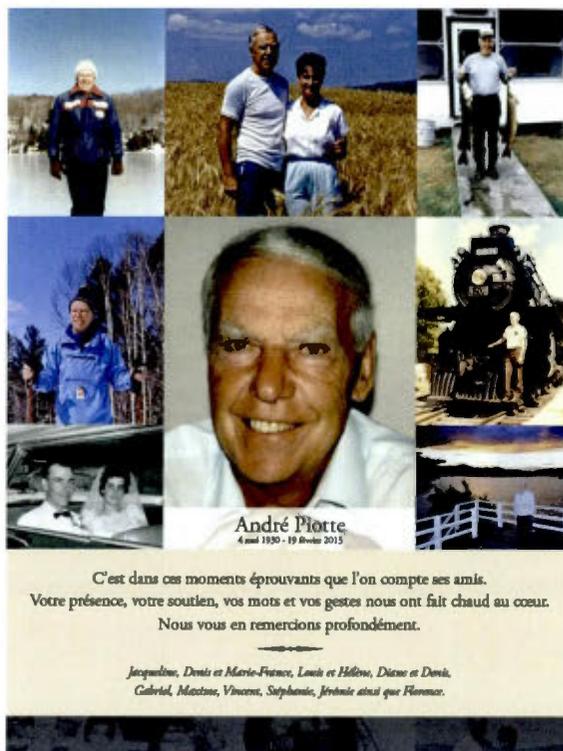
Je ne laisse pas mon père seul. Je l'accompagne dans la mort. Je suis là, avec lui, lorsqu'il meurt. Il rend son dernier souffle dans mes bras. Je fais l'expérience de la mort par personne interposée. Le 11 mars, je publierai un texte à l'hommage de mon père:

⁴⁴ Publié le 4 décembre 2012.

«Sans le moindre soubresaut, son souffle s'est espacé, atténué, puis interrompu et son cœur lentement immobilisé. Mon père aura été discret jusque dans la mort. J'en demeure profondément marqué.

De sa vie, reste la trajectoire, ce profond désir d'unir les gens et toutes les traces qu'il en a laissées. Hommage à lui et à ses valeurs: intégrité, présence et dévouement, dans un respect absolu de l'autre.»

Mon père a été seul devant la mort, même si j'étais là. Moi aussi, je me sens seul. Je suis seul, face à la mort de mon identité. Face à ce changement de perspective. C'est le début de la troisième phase: le deuil.



1.8 Carte hommage à mon père

4.5. Le deuil: De janvier à avril 2013

4.5.1. Macro analyse

Tout au long de l'année qui vient de s'écouler, j'ai beaucoup publié, mais, en moi, j'ai conscience que la presque totalité de ces publications tirent leur origine d'un individu en crise, qui n'accepte pas cette crise. Cela colore tout. Presque toutes mes publications ont la teinte du refus. Au cours de cette troisième phase, isolé, face à moi-même, incapable de renverser la vapeur de ce qui m'arrive, confronté au spectre de la mort que mon entêtement pourrait provoquer, je me sens triste. Profondément.

Seul le jour, au cours de cet hiver 2013 et immobilisé en raison de nombreuses blessures, j'ai l'impression que rien ne se replacera jamais. J'ai parfois le sentiment de ne pas exister. De n'être toujours rien. Mais ce n'est pas possible, on ne peut pas être rien. Cette femme au restaurant me l'a dit. Je garde courage et je poursuis donc mes publications. À chaque jour, je m'investis.

Je le réalise aujourd'hui, sans le savoir à ce moment, je vis plusieurs deuils. Sans que cela ne paraisse aux yeux des autres non plus, parce que je suis secret, même au cœur de mon intimité. Je vis le deuil de mon père qui agonise, bien sûr. Un deuil dans la normalité des choses. Les plus vieux décédant normalement avant les plus jeunes. Je vis aussi la mort de l'enfant en moi. L'enfant qui a perdu son père, une première fois, lorsque sa mémoire s'est effacée et qui s'apprête à le perdre une seconde fois, physiquement. Un passage éprouvant, mais toujours dans une relative normalité. On devient officiellement adulte quand nos parents trépassent. Ce qui me frappe maintenant, c'est que je vivrai aussi une troisième mort, celle du roi. Celle de celui qui se rebiffe lorsqu'il n'a pas ce qu'il veut. Au cours de cette phase, le roi est mort parce qu'il réalise que la vie n'est pas quelque chose dont il a le contrôle, fut-ce avec le pouvoir d'un roi. La perte de mon premier sujet, mon père, contribuera à fragiliser l'échafaudage du roi déjà fragile.

Au cours de cette troisième phase, devant moi, il y a la même vie mouvante, dense, complexe, mais à l'intérieur de moi quelque chose a changé. Ce n'est plus l'enfant, ni le roi qui font maintenant face à la vie. Cet enfant-roi, qui a tant souffert de la transition qu'il vit, meurt. C'est désormais un homme, debout, conscient, qui sait que ni le comportement de l'enfant, ni le comportement du roi, ne changeront quoi que ce soit à ce qui arrive. Qu'il doit désormais composer avec ce qui arrive. de son mieux avec les outils qu'il a à sa portée. Il vient d'intégrer, de faire l'expérience de vivre, la

pensée de Confucius: «On a deux vies, la seconde commence le jour où l'on réalise que l'on en a qu'une». Il n'a qu'une vie. Et il réalise que la façon dont il la vit est erronée. Une vie qui pourrait aussi se terminer abruptement en continuant à agir en enfant-roi.

Avec le recul, je vois dans cette troisième phase, quelque chose d'assumé dans mes publications. Quelque chose que je ne sens pas dans les deux phases précédentes. Si mes publications demeurent cinglantes, face à nos choix de société, et à ceux qui incarnent le pouvoir, il y a aussi plus de nuances dans mes textes. Ils ne cherchent plus une forme de reconnaissance, comme cela était caractéristique lors des deux premières phases, mais plutôt à exprimer ce que je sens, ce que je vis, sans l'attente d'un retour de l'autre. Je sens cette volonté d'être. Ce désir de laisser s'exprimer ce qui vit en moi. Être vrai, au risque de déplaire. Être honnête envers soi et se laisser être ce que l'on est. Une émancipation qui arrive habituellement à l'adolescence, alors qu'on cherche à s'affirmer, alors qu'on cherche à être ce que l'on sent vivre en soi. C'est ce que tout mon bouleversement personnel aura provoqué, je crois: ma crise d'adolescence. Celle que je n'avais jamais eue. Cette maîtrise m'aura forcé à l'exprimer, et, ce faisant, à la vivre. Ce mémoire aura aussi permis de cristalliser la conscience de ce passage. La mort d'un enfant-roi et la naissance d'un adulte qui s'assume.

Durant ces trois derniers mois d'intervention en ligne, je publierai cinquante-neuf textes personnels et/ou dialogues, soixante citations significatives et recommanderai quarante-six liens. Je ferai également des commentaires sur le mur d'amis et placerais des photos dans mon statut. Trois pétitions apparaîtront également sur ma page.

4.5.2. Micro analyse

Dès le 15 janvier, je publie une photo de Stephen Harper. Cette photo de lui, bouche ouverte, est installée sur un chevalet déposé sur la rue. Devant la photo, on y voit un véritable chien, une patte arrière levée, qui urine dans sa bouche. J'ajoute le commentaire: «C'est une façon de le faire taire comme une autre...» et publie le tout. Je l'ai dit, je demeure très critique, je m'exprime et j'assume ce que je publie. Et bien que je cherche toujours à éveiller, par de nombreuses publications engagées, quelque chose se passe au niveau de ma conscience.



1.9 Harper - chien

L'important n'est plus d'avoir raison, ni de me faire sélectionner dans la coalition de mes amis, mais simplement de dire ce qui vit en moi, peu importe la réaction de l'autre. Parce que je suis moins prudent de ce que projette ce que je publie, cela donne lieu à des demandes d'amitié suspectes. Quand je regarde mon profil personnel, je constate aujourd'hui que quinze personnes inconnues, avec des noms étrangers, suivent ma page...

Ce même 15 janvier je publiais aussi ce texte:

«INDUIRE: «Faire une induction, remonter du fait particulier à la loi générale.» (Quillet,1984).

INDUCTION: «Manière de raisonner qui consiste à inférer une chose d'une autre, à aller des effets à la cause, du particulier au général.» (Quillet, 1984).

INFÉRER: Tirer une conséquence d'une proposition, d'un principe, d'un fait. (Quillet, 1984).

Débuter par le quotidien et avancer vers l'universel, voilà une façon de procéder qui me convient.

Ainsi, moi un introverti, je me fais violence et prends la décision d'utiliser Facebook pour partager un vertige. Celui d'un homme d'âge mûr, dont les repères personnels ont été remis en question au fil de son itinéraire de vie et qui s'interroge. S'il devait y avoir des états d'âme, des critiques ou des opinions, au cours de ce trajet, c'est simplement qu'ils seraient constitutifs du vertige.

Le projet est vaste, mais comme c'est là où j'en suis, le plus simple c'est encore d'y faire face et d'avancer. Ne pas trop penser, simplement penser à avancer. Alors, comme début, je propose ce lien vers une conférence de Philippe Starck⁴⁵, très drôle, mais dont le propos, m'a fortement interpellé, spécialement à la septième minute de son allocution: nous, les humains, nous comportons comme si nous étions une fin en soi, alors que nous ne sommes qu'une infime partie, éphémère, d'un tout en mouvement. Un tout que nous ne comprenons pas, puisqu'il est impossible de le penser de l'extérieur, alors que nous en faisons partie. Au mieux, nous pouvons en avoir l'intuition. Ce serait, en trois mots, l'essentiel de mon projet: induction et intuition.

INTUITION: connaissance directe et immédiate sans recours au raisonnement. Intelligence rapide et comme prophétique des choses; pressentiment d'un événement. (Quillet, 1984)

C'est là tout ce que j'ai fait au cours de cette troisième phase. Suivre mon intuition.

⁴⁵ http://www.ted.com/talks/philippe_starck_thinks_deep_on_design.html

Au moment où mon père est mort, pas une seule ligne de ce mémoire n'est rédigée. Sans réfléchir, je change ma photo de couverture. Cette fois-ci, je suis avec mon père,

que j'enlace. Toujours de dos. Cette photo a été prise lors du mariage de mon cousin. Ironiquement, je serai appelé à célébrer ce mariage. Je serai officiellement le greffier d'un jour mandaté et autorisé par le gouvernement



1.10 Avec mon père

du Québec pour officier la cérémonie. Au cours de cette expérience, et durant toute la durée de l'événement, les faisceaux lumineux seront beaucoup sur moi. Pour mon père, c'est l'inverse, la lumière s'éteint. Pour ce même cousin, qui connaît la situation, il verra dans cette photo, qu'il considère symbolique, la prise en charge affective de mon père. C'est précisément ce que j'ai fait. Quand j'ai vu qu'il ne pouvait plus s'occuper de lui de façon autonome, je suis devenu pour lui ce qu'il avait été pour moi enfant: le père responsable. Il s'agira de la dernière sortie où mon père dormira une nuit hors de chez lui. La prochaine fois qu'il le fera, ce sera pour emménager dans un CHSLD.

Je l'ai dit, mon père est décédé le 19 février 2013. L'enfant, puis le roi en moi, aussi. Cela a donné naissance à un homme. À quelqu'un qui s'assume. À quelqu'un qui se sent partie intégrante du tout dans lequel il est à la fois constitutif et parfois émergent.

Quelqu'un qui, dans cette nouvelle façon d'aborder la vie, perd parfois l'équilibre, comme en témoigne cette publication du 19 mars: «Avec le décès de mon père, c'est aussi ce que j'étais pour lui, qui n'est plus, c'est-à-dire, un élément fondateur de ma propre identité qui devient souvenir.⁴⁶»

Mais comme me le rappelle un ami-Facebook assidu: «Plus qu'un souvenir. Une base? Un modèle? Un Repère? Oui, C'est ça, un re-père.⁴⁷»

Les valeurs qui ont guidé mon père tout au long de sa vie: intégrité, présence et dévouement, dans un respect absolu de l'autre, font en effet partie de mes repères dans cette vie d'homme que j'entreprends. Et le lien holistique qui nous unit tous, le fondement sur lequel s'édifie ce nouveau sens: «Abeilles et fleurs forment un tout. Si l'un disparaît, l'autre disparaît également.⁴⁸» (Varela, 2005).

Et ce nouvel homme, toujours aussi révolté de ce qu'il voit sur le plan social, publie du même coup, le 12 mars, un hommage aux préposées aux bénéficiaires et une critique de nos décisions de société:

«Quand la crème de la crème commence à surir.

Au CHSLD où mon père habite désormais, depuis que les petites sœurs des pauvres ont laissé le gouvernement s'y infiltrer, la dynamique change. Lentement, mais elle change. Il y a maintenant une couche additionnelle de patrons dans l'organigramme, les superviseurs, mais pas d'employés supplémentaires pour faire le travail...

⁴⁶ Publié le 19 mars 2013.

⁴⁷ Publié le 19 mars 2013.

⁴⁸ Publié le 22 mars 2013.

Le résultat le plus frappant, du point de vue d'un visiteur très régulier, c'est la tension entre les employés. La fatigue aussi! Pas physique, le travail est demeuré sensiblement le même, un travail éreintant, mais auquel les infirmières, mais surtout les préposées aux bénéficiaires sont habituées. Non, cette fatigue accrue n'est pas physique, ce n'est qu'au niveau psychologique que le changement s'est opéré.

Depuis que le centre est passé de «privé/privé» à «privé/conventionné», c'est-à-dire sous l'emprise du gouvernement quant aux normes de gestion, lentement, tout ce pourquoi les sœurs ont résisté pendant des années, les valeurs profondes pour lesquelles elles ont donné leur vie: l'amour du prochain, le pardon, la miséricorde, mais aussi la chaleur humaine, le renforcement positif, l'entraide, disparaissent. La nouvelle structure encourage la délation entre les employés. Ce n'est pas écrit, mais on invite les employés à dire ce qui ne va pas et avec qui ça ne va pas... Résultat, ces préposées qui font un travail extrêmement exigeant, un travail dont personne ne veut et qui le font avec compassion, accumulent maintenant des lettres de discipline parce qu'elles ont tantôt omis de fermer un rideau au complet, tantôt oublié d'allumer le témoin lumineux de la chambre où l'une d'elles s'évertuait à changer un patient deux fois plus lourd qu'elle. Seule! Même lorsque je les aide à tourner mon père, ça demande un effort! À deux! Pendant qu'elles travaillent fort, déjà on entend la cloche d'une autre patiente qui les interpelle. Au terme de leur journée, aucun compliment, aucun remerciement, aucun encouragement, mais peut-être une lettre de discipline.

S'il y a un poste dans le domaine de la santé pour lequel j'éprouve un profond respect, de la déférence même, c'est bien celui de préposée aux bénéficiaires. Sans exception ou presque, les personnes qui occupent un tel poste et que j'ai eu l'occasion de voir travailler, témoignent d'un profond respect pour l'être humain. La chaleur humaine, la compassion et même l'amour dont ils font preuve dans l'exercice de leurs fonctions n'a pas d'égal dans la société. Peut-être les employés dans les centres de la petite enfance et encore, ils conjuguent avec la jeunesse, la beauté, l'effervescence, alors que les préposées transigent avec l'antichambre de la mort, avec tout ce que cela comporte de démenche, d'ingratitude et d'odeurs. Non, je ne connais pas d'égal à la grandeur d'âme de ces préposées.

La transition entre les petites sœurs des pauvres et le gouvernement est frappante. Accablante. Ce sont les valeurs humaines qui disparaissent.

En évacuant les valeurs profondes qui unissent les humains, l'entraide en tête de liste, le mode de gestion entrepreneurial, qu'adopte le gouvernement, efface la seule dimension qui pourrait nous permettre de nous en sortir.

Le problème fondamental de notre société tient dans ce simple fait: disparition des valeurs humaines au profit d'un mode de gestion, froid, comptable, sans-cœur, et, plus tristement encore, à notre crédulité, dans ce système qu'on implante partout, et qu'on nous impose comme seul modèle possible pour améliorer la situation. C'est l'inverse qui se produit. Toujours!

Quand les préposées aux bénéficiaires, crème de la crème de la société, commencent à se dénoncer, c'est que nous sommes près de la fin d'un cycle.»

Pour moi aussi, c'est la fin d'un cycle. Le 20 avril marque la fin de mes publications sur Facebook. Ce jour là, j'apprendrai la mort d'un ami d'enfance, perdu de vue depuis vingt-cinq ans, qui m'avait retracé dans Facebook et que j'avais pourtant revu, à peine quelques mois plus tôt, lors d'un souper que j'avais organisé. Il semblait dans une forme remarquable. Nous étions cinq à nous retrouver. Nous avons parlé, nous avons ri. Nous nous sommes quittés en promettant de reprendre cela. Il était arrivé le dernier à cette soirée. Il sera parti le premier... Il est décédé suite à un cancer fulgurant: trois semaines! Je m'étonnais de ne pas avoir de nouvelles de lui au moment où mon père périssait. Il était lui-même en train de trépasser. Nous avions, à un jour près, précisément le même âge. Il était mon aîné d'une minuscule journée. Enfants, nous étions voisins. Tous les deux sportifs. C'est dire le temps que nous avons passé ensemble. Ce nouveau contact avec la mort a fait disparaître ce qui restait du mirage. Je me suis retrouvé devant moi, devant mon image détériorée. Mais vivant. J'ai cessé de publier dans Facebook. Du jour au lendemain. Voici la dernière image que j'ai publiée. Elle était accompagnée du texte qui suit:

«An anthropologist proposed a game to the kids in an African tribe. He put a basket full of fruit near a tree and told the kids that who ever got there first won the sweet fruits. When he told them to run they all took each others hand and ran together, then sat together enjoying their treats. When he asked them why they had run like that as one could have had all the fruits for himself they said: "UBUNTU, how can one of us be happy if all the other ones are sad?"



1.11 Ubuntu

'UBUNTU' in the Xhosa culture means: "I am because we are»

J'ai terminé mon projet créatif en disant: Il est faux de dire que je suis parce que je pense. Il s'agit d'un concept erroné.

À la fin avril, j'ai commencé ce mémoire. Mémoire qui s'avère ce que j'aurai publié de plus intime. De plus personnel. Une fresque de ce qui m'anime aujourd'hui. Comme je le vis, avec ses questionnements, ses redondances, ses accrocs. Avec ses énigmes, et ses angles morts aussi.

Au cours du mois de juillet, alors que je terminais ce mémoire, j'ai mis en ligne une ultime publication. Une publication hors maîtrise. Elle représente où j'en suis

aujourd'hui, avec tout ce que cela comporte d'apprentissage et de faux pas pour quelqu'un qui change de perspective:

«Qu'elle vienne de l'extérieur ou de l'intérieur, la souffrance est souvent aggravée par l'impression d'isolement et de solitude qui l'accompagne. La souffrance nous donne le sentiment de n'avoir pas d'amis. (...) Il est alors utile de se rappeler que parfois le remède le plus puissant que nous puissions offrir contre n'importe quelle souffrance est simplement la gentillesse. Celle-ci dit: «Tu n'es pas seul. Je te vois; je t'entends; je suis avec toi.» Même si ce n'est qu'un instant ou une journée, ce contact réel peut changer la trajectoire d'une vie.⁴⁹» (Ponlop, 2012, p.152).

En juillet 2011, le représentant d'une firme développant un logiciel comptable avait rendez-vous avec moi, à mon bureau. Quelques instants après s'être assis dans la salle de conférence, il s'est effondré. J'ai juste eu le temps de le retenir avant qu'il ne s'affaisse. Il a fait un arrêt cardiaque. Devant moi. Je lui ai posé une question et son cœur s'est arrêté. Il n'y a pas de lien de cause à effet, je crois. J'ai agi prestement et mis en application mes connaissances de sauveteur. Avec une collègue venue me rejoindre, nous avons effectué le massage cardiaque, insufflé l'air, suivi les signes vitaux, jusqu'à ce que les pompiers arrivent, puis les ambulanciers. Au moment de leur arrivée, nos soins avaient permis à son cœur de battre à nouveau par lui-même. Je n'avais eu aucune nouvelle de l'individu après l'appel d'une de ses collègues qui nous disait qu'il était maintenu en vie dans un état d'inconscience. J'ai appris la semaine dernière, par cette même collègue, qu'il réintérait ses fonctions dans l'entreprise. À son départ de mon bureau, sur la civière, l'un des pompiers m'avait dit: «vous lui avez sauvé la vie». Peut-être. Devant cet individu qui est mort devant

⁴⁹ Publié le 12 juillet 2013.

moi, je savais quoi faire pour le ramener à la vie et je l'ai fait. Devant la mort de quelque chose en moi, je ne savais pas quoi faire. J'ai complété cette maîtrise.

Quand je relis ce qu'est devenu ce mémoire, j'ai l'étrange impression que je serais rendu à une quatrième portion créative. Une phase plus calme, plus à l'écoute. La suite de la troisième phase. Une phase renaissance. Que je serais prêt à communier. Prêt à être courageux de n'être pas parfait. Prêt à être authentique. Prêt à être plus créatif. Forcément. Le temps me manque. Cette étape ne se fera pas dans le cadre de la maîtrise. Il est maintenant temps de conclure cette aventure de second cycle universitaire.

CONCLUSION

Tu dois devenir l'homme que tu es. Fais ce que toi seul peux faire. Deviens sans cesse celui que tu es, sois le maître et le sculpteur de toi-même.

- Nietzsche, Par delà bien et mal.

Tout au long de ce mémoire, j'ai référé à la vision dualiste dans laquelle nous a enfermé la modernité: la scission entre Je et l'autre. Vision que j'ai à maintes reprises qualifiée d'erronée. Vision que j'ai aussi arrimée à la révolution cartésienne, le «Je pense, donc je suis». De là, je me suis longuement affairé à documenter et illustrer que la notion d'être, ne peut se situer là où se trouve la pensée. Que être, ne peut se situer que dans l'instant ou dans l'éternité. Ces deux mots étant ici synonymes. J'ai donc consacré une grande énergie à cerner l'origine de cette crise existentielle. Ce comportement qui évince de l'état où se situe le siège de la vie. Cette présence que l'enfant-roi, ne serait-ce que par sa posture fermée à la réalité, ne peut plus atteindre. Ce refus de ce qui est, au profit de ce qu'il veut, qui l'évacue de là où se situe la vie, de là où être se peut. De cela, j'ai parlé abondamment. Ce dont je n'ai pas parlé, c'est là où se trouve l'enfant-roi. La dimension où il vit sa vie. S'il n'est pas et ne peut pas être en communion avec la vie, où se trouve-t-il donc? Où vit-il? Dans quel état se trouve-t-il, s'il est hors de la réalité?

La réponse est à la fois simple et complexe. Il vit dans son monde. Et ce monde personnel, celui dans lequel vit aussi presque chaque humain sur terre, enfant-roi ou non, c'est celui que l'on se crée. Celui que l'on construit par notre psychique. Par notre esprit. Par notre activité mentale. C'est là que tout se joue. Dans notre façon de nous créer une vie mentale. Une réalité dans la dimension mentale du Je. Tout tient dans ce simple comportement. Notons à cet effet, que l'étymologie du mot mental

provient du bas latin, mentalis et de mens, qui est également à l'origine du mot mensonge. (Éric Edelman, 2000). Le mental est à l'origine de toutes les incompréhensions et de tous les malentendus. C'est là où chaque humain fabrique sa réalité et c'est là d'où origine le conflit: «Le mental est, si l'on peut dire, «l'organe» même de la di-vision, de la vision double et correspond en vérité à un véritable trouble de la vision.» (Edelman, 2000, p. 40).

Le mental, c'est aussi ce qui est souvent désigné dans le Nouveau Testament, comme le «malin». Là où se trouvent les tentations, les pièges. Précisément là où se trouvent tous les chemins de travers qui éloignent du lien authentique que nous avons à la vie. Je ne suis religieux d'aucune manière. Je suis né catholique, comme la majorité des québécois de mon âge. J'ai été baptisé, puis confirmé, et finalement marié, mais je ne pratique pas, ni ne crois en aucune église. Pourtant l'essentiel du message de l'ensemble des traditions religieuses pointent dans la même direction: notre lien à la vie, n'est pas de l'ordre du cérébral.

Au cours de cette maîtrise, j'ai vécu un retournement. Un revirement. J'ai fait volte-face. Cette réflexion était amorcée bien avant la maîtrise, mais c'est durant cet épisode de ma vie que l'éclosion s'est produite. Sans que personne ne me force, j'ai cessé d'aller dans la direction où j'allais. J'ai réalisé que j'étais au fond d'un cul-de-sac. J'ai pris conscience de cela. Et j'ai rebroussé chemin. Ce mémoire constitue l'essentiel de ce dont j'ai pris conscience sur ce chemin de retour. J'ai parfois l'impression d'être rendu à la sortie du cul-de-sac. Là où je suis entré à l'adolescence. L'avenue du charmeur. Aujourd'hui, devant moi, c'est l'immensité, l'infini, l'inconnu. Dire que je vois clairement où je vais et que je sais précisément ce qui m'attend, serait un mensonge. Ce que je sais par contre, c'est que cette conscience d'avoir longtemps emprunté un chemin de travers menant à un cul-de-sac, m'incite à

être vigilant quant à mes désirs. Avec la conscience que de tirer les ficelles pour obtenir ce qu'on veut, évacue ce qui est. Ce comportement alimente ce qui se pense, le mental, en soi, mais tue la vie, la vérité, en soi. Cela mène à la maladie, à la morosité, à la rigidité, à la fermeture, au calcul. Et tout cela, c'est le contraire de la générosité, de ce qui mène à la communion avec l'autre. À la complicité.

Aujourd'hui, je repars ouvert de cette nouvelle conscience. C'est tout ce qui a changé, entre le début de cette descente aux enfers et aujourd'hui. L'éclosion d'une simple conscience. Ai-je vécu un éveil spirituel? N'ai-je été confronté qu'à un écueil ordinaire de la vie d'adulte? Quoi que ce fut, cela est documenté dans ce projet final de maîtrise et demeure gravé en moi. À jamais.

Toute cette maîtrise, mes travaux, mes expérimentations, mon projet créatif et ce mémoire en particulier, pointent vers l'origine du «malin», vers la vision erronée de la réalité. Vers ce que l'on construit mentalement et que l'on considère comme la réalité. Plus encore, il pointe vers la sortie de cela. Vers l'unique façon d'être, c'est-à-dire vivre en pleine conscience qu'être n'est possible que dans la mesure où l'on se sait lié à tout ce qui nous entoure. Non, n'en déplaise à Jean-Marie Schaeffer, tout se situe au niveau de la conscience. À cet égard, c'est plutôt avec Nietzsche que je suis d'accord: La conscience est la dernière et la plus tardive évolution de la vie organique, et par conséquent ce qu'il y a de moins accompli et de plus fragile en elle. (Nietzsche, 1882, p. 11).

Tout se situe au niveau de cette conscience fine du lien que nous avons à la vie, aux autres. Tout se passe dans notre présence, dans notre relation à l'autre, à la vie. La conscience de cela m'a guidé dans l'élaboration de ce mémoire, m'a ouvert la voie - la voix aussi! - pour offrir le fruit de cette prise de conscience. Bien sûr, cela aura

demandé à ce que je me dénude, à ce que je me dévoile vulnérable, mais l'acceptation de notre vulnérabilité, je l'ai dit déjà, c'est le point de départ. Être vrai exige de faire corps avec la vie, et dans cette perspective, les vêtements, les artifices, les secrets nuisent à la communion.

Que l'avenir me réserve-t-il? Rien n'est sûr, rien n'est clair. Je ne vois pas de quoi il sera composé, sinon que m'exprimer fait partie de ce que je suis, de ce qui vit en moi. Par écrit, bien sûr, mais oralement aussi. Peut-être encore plus, en fait. C'est pourquoi enseigner m'interpelle. Dans un monde idéal, mon avenir immédiat serait composé d'écriture et d'enseignement:

Dans une école l'enseignant est la personne la plus importante car c'est de lui ou d'elle que dépend le bien futur de l'humanité. Ce n'est pas là une affirmation purement verbale, c'est un fait absolu, irrévocable. C'est seulement quand l'éducateur sentira lui-même tout ce qu'il y a de dignité et de respect implicite dans son travail qu'il se rendra compte que l'enseignement est la plus belle des vocations et que l'état d'enseignant est supérieur à l'état de politicien et de prince de ce monde. (Krishnamurti, 1989).

N'est-ce pas précisément là où le révolutionnaire en moi trouverait à s'épanouir? Simplement être, enseigner à être, mais aussi et surtout apprendre à être, avec l'autre, puisqu'il n'y a de véritable révolution qu'au cœur de l'individu? C'est là, et là d'abord, où le revirement s'opère. Le reste, dans le social, se fait dans le sillon de cette révolution intérieure:

Je crois profondément que l'avenir de l'Homme et de sa fiancée ne se joue pas à la Bourse, à l'Université, dans un Parlement, dans un journal, dans un laboratoire de recherche. Je crois profondément que l'avenir de l'humanité se joue, chaque jour, dans la classe d'un prof de philo qui donne un cours sur le libre-arbitre à de futurs plombiers, de futurs flics, coiffeuses, infirmiers, informaticiennes et vendeurs de chars usagés. (Foglia, 1996).

Avec le recul, quand je regarde la trajectoire de ma vie, je réalise que ce que j'ai refusé à l'adolescence, c'est peut-être précisément ce sentiment profond de lien à l'autre. Cette conviction, indicible, inexplicable par le langage, que je n'ai pas eu le courage d'assumer. Peut-être suis-je profondément religieux après tout? Peut-être l'ai-je toujours été? Notons à cet effet, que l'étymologie latine du mot religion, religare, signifie justement relier. Tout au long de ce mémoire, j'ai parlé de communier avec l'autre, avec la vie. C'est l'essence même de la religion. Relier la vie là où elle a lieu. Là où matière et énergie se confondent. Là où nous ne formons qu'une seule et même chose: la vie. La réalité. Le tout qui nous englobe:

L'objectif d'une religion est de relier les hommes entre eux, à la nature et aussi à ce qui les transcende, quel que soit le nom donné à cette transcendance (Dieu, le Brâhman, Le Tao, le Ciel, le Vide, le Souffle...) Ainsi au lieu de voir le monde sous son angle utilitaire, matériel et compétitif, on le voit aussi sous son aspect mystérieux, sacré et réjouissant. Mais cela suppose de prendre le temps de se recueillir. (Calliau, 2003).

Prendre le temps. Cela aussi constitue un souhait profond. Sortir de ce temps chronologique. Être le plus présent possible dans l'instant. Chaque instant. Me consacrer à entrer en relation avec l'autre. Entièrement.

Si, comme le prétend Luhmann, le système social moderne, tourné vers la croissance, est une entité vivante, et qu'il cherche, pour croître, à se protéger comme tout organisme vivant, il doit absolument évacuer, sinon discréditer, ce qui par nature pourrait le remettre en question. En Occident, point de salut hors de la pensée rationnelle. La pensée symbolique, mythique est synonyme de mensonge, de fable, de chimère. (Calliau, 2003). Or Platon considérait les mythes comme: " la plus haute approximation de la vérité absolue qui puisse se traduire en paroles." (Calliau, 2003).

Prendre le temps, c'est aussi sortir de la pensée rationnelle. Laisser place au sacré, au mythe, au symbole et vivre dans cette réalité qui donne à s'investir en soi et dans la relation à l'autre:

La force des mythes est de nous faire sortir du temps profane, chronologique, mesurable, pour découvrir un autre monde, un autre temps. Ils nous projettent dans un éternel présent qui n'a rien à voir avec notre quotidien, pris en étau entre le passé et le futur. (Calliau, 2003).

«Le royaume des cieux est un état de cœur» (Nietzche, 1896) et le plus près que nous puissions jamais être de la vérité tient dans cette conscience totale d'aborder la réalité en tant qu'élément vivant faisant partie d'un tout vivant plus vaste qui nous contient. C'est ma conviction. Aujourd'hui. Et ce tout, la réalité, répond à un principe fondamental: l'alternance. TOUT dans cette réalité qui nous englobe, est combat entre deux pôles: la vie et la mort, le jour et la nuit, l'hiver et l'été, la femelle et le mâle, le Yin et le Yang, marée haute et marée basse, etc. Un mouvement entre deux forces qui s'affrontent sans cesse et qui, en définitive, forment un tout: la vie. Si je devais, un jour, m'aventurer du côté d'un doctorat, le phénomène de l'alternance comme principe fondateur, à l'origine de toute vie, serait la thèse que je soutiendrais. Je ne vois rien qui y fasse exception. Certainement pas l'humain. Quoi que l'on fasse, nous sommes voués à tantôt émerger et tantôt à être immergé. C'est la loi fondatrice de la réalité. Refuser cela, c'est refuser la vie elle-même. L'enfant-roi la refuse. La vision occidentale de l'humanité ne respecte pas ce principe fondateur non plus.

Comme le souligne Edgar Morin: « la prodigieuse croissance économique n'a pas seulement dégradé la biosphère mais aussi la psychosphère, c'est-à-dire nos vies mentales, affectives et morales.» (Calliau, 2003). Et le confort inégalé dont nous

bénéficiions aujourd'hui, nous plonge dans une profonde indifférence. Cette crise, ma crise identitaire, m'a brutalement fait sortir de ma zone de confort. Vous venez de lire le fruit de ma réflexion.

ANNEXE I - CD

CD contenant l'intégralité de ma page Facebook depuis son ouverture jusqu'au 20 avril 2013.

ANNEXE II - SONDAGE

Ce sondage vise à éclairer la zone aveugle des amis Facebook ne se manifestant pas sur ma page. Il a été soumis à quinze personnes parmi mes amis Facebook: six inconnus, m'ayant fait parvenir une demande d'amitié, cinq connaissances (avec qui j'ai, soit travaillé, étudié ou que je fréquente à l'occasion) et quatre étudiants de l'âge de mes enfants avec qui l'un ou l'autre de mes enfants est en relation d'amitié véritable.

Parmi les six inconnus, deux personnes, des femmes d'âge mûr, ont répondu avec beaucoup de rigueur et de sérieux au sondage. Une autre, d'âge mûr également, a dit qu'elle y répondrait plus tard, mais ne l'a pas fait. Les trois hommes, qui sont parmi ceux que j'ai identifié comme suspects, parce qu'ils m'ont fait parvenir une demande d'amitié lors de ma période de révolte, alors que j'invectivais Stephen Harper et Jean Charest, n'ont ni répondu au sondage, ni mentionné quoi que ce soit à son propos. Donc, deux sur six ont répondu.

En ce qui concerne mes cinq connaissances, deux personnes, une femme et un homme ont répondu à la totalité du questionnaire, un autre homme y a répondu à 50%, laissant les dernières questions sans appréciation et les deux derniers, deux hommes, n'y ont pas répondu, mais sont entrés en contact avec moi à son propos. Le premier a simplement répondu OK pour l'ensemble, mais m'avait mentionné de vive voix, le mois précédent, qu'il appréciait mes publications et qu'il aimait me lire. Il a même ajouté que je devrais écrire pour un journal. Son commentaire a initié une conversation, alors que j'étais avec une douzaine d'amis d'enfance, dans le cadre de notre fin de semaine annuelle entre gars, qui a donné lieu à un consensus: je devrais écrire de façon professionnelle. Le second m'a demandé s'il s'agissait d'un sondage

«scientifique» ou seulement «personnel»? Quand j'ai répondu «plutôt sérieux» et que je lui ai dit de n'y répondre que s'il le désirait, il n'a pas donné suite. Trois (ou véritablement quatre) sur cinq.

En ce qui concerne les quatre amis de mes enfants, trois ont répondu très sérieusement. Le quatrième n'a pas donné signe de vie. Trois sur quatre.

Il y a donc neuf personnes sur quinze ayant répondu au questionnaire, puisque j'ai obtenu l'opinion verbale précise de celui qui n'a répondu que OK au questionnaire. Sur cent quatre-vingt-dix-sept amis, ça demeure, somme toute, représentatif. Voyons le détail de leurs réponses.

À la première question:

1. Est-ce qu'il vous arrive de lire mes publications sur Facebook? Si oui, dans quelle proportion diriez-vous que vous les lisez?
 - A. Rarement
 - B. Parfois
 - C. Souvent
 - D. Très souvent

Six personnes ont répondu *Souvent* et trois *Parfois*.

À la seconde question:

2. Dans les textes personnels que j'ai publiés, quels sujets ou thématiques vous intéressaient?

Politique:

- A) Très peu ou pas du tout intéressé
- B) Assez peu intéressé
- C) Plutôt intéressé
- D) Très intéressé

Cinq ont répondu *Plutôt intéressé*, trois, *Assez peu intéressé* et un *Très intéressé*.

Philosophique:

- A) Très peu ou pas du tout intéressé
- B) Assez peu intéressé
- C) Plutôt intéressé
- D) Très intéressé

Six ont répondu *Plutôt intéressé*, deux *Très intéressé* et un *Très peu ou pas du tout intéressé*.

Scientifique:

- A) Très peu ou pas du tout intéressé
- B) Assez peu intéressé
- C) Plutôt intéressé

D) Très intéressé

Sept ont répondu *Plutôt intéressé* et deux *Très intéressé*.

À la question: Autres (spécifiez s'il-vous-plaît), un a indiqué : *Souvent* pour les publications personnelles et une autre: «*Pourquoi pas, tu me sembles assez allumé*».

À la troisième question:

3. À propos des citations que j'ai publiées, diriez-vous que vous étiez

A) Très peu ou pas du tout intéressé

B) Assez peu intéressé

C) Plutôt intéressé

D) Très intéressé

Cinq ont répondu *Plutôt intéressé*, trois *Assez peu intéressé* et un *Très intéressé*.

À la quatrième question:

4. À propos des images (photos, caricatures, schémas, etc.) que j'ai publiées, diriez-vous que vous étiez:

A) Très peu ou pas du tout intéressé

B) Assez peu intéressé

C) Plutôt intéressé

D) Très intéressé

Sept ont répondu *Plutôt intéressé* et un *Assez peu intéressé*.

À la cinquième question:

5. À propos des liens vers des textes/articles/études que j'ai publiés, diriez-vous que vous étiez:

- A) Très peu ou pas du tout intéressé
- B) Assez peu intéressé
- C) Plutôt intéressé
- D) Très intéressé

Cinq ont répondu *Plutôt intéressé*, un *Assez peu intéressé* et un *Très peu ou pas du tout intéressé*.

À la sixième question:

6. À propos de mes publications, diriez-vous que vous suiviez les conversations:

- A) Très peu ou pas du tout
- B) Assez peu
- C) Souvent
- D) Très souvent

Six ont répondu *Souvent* et deux *Assez peu*.

À la septième question:

7. Si vous deviez utiliser trois qualificatifs pour décrire, à vos yeux, le type d'intervention que j'effectuais dans Facebook, quels seraient-ils?

Six personnes ont répondu. Voici les réponses que j'ai obtenues:

Pertinent, Réfléchi, Concis.

Pertinents, clairs, réflexifs.

Actualité, politique, remise en question.

Intelligent, intello, engagé.

Investies, narratives et existentielles.

Différentes, intéressantes mais parfois trop abondantes.

À la huitième question:

8. Globalement, comment décririez-vous l'intérêt qu'ont suscité mes publications pour vous:

- A) Très peu ou pas du tout intéressantes
- B) Assez peu intéressantes
- C) Plutôt intéressantes
- D) Très intéressantes

Huit ont répondu *Plutôt intéressantes*.

À la neuvième question:

9. Y a-t-il autre chose qui vous vient à l'esprit lorsque vous pensez à mes interventions?

Voici les réponses obtenues:

- Je les trouve bien exprimées, bien écrites, pertinentes
- Tes réflexions, commentaires et publications cadreraient super bien dans un "blog" ou page particulière ayant ce but. Avec des thèmes identifiés par exemple: politique, science, réflexions etc. En espérant le tout aidant malgré le délai, Au plaisir,
- «FacebookOK, mais il me semble que ça fait un bout que j'ai lu de tes publications.»
- Ou veux tu en venir? Est-ce que facebook est la meilleure plateforme pour cela?
- Salut, je lis tes publications souvent et je suis bien intéressée par tes propos politiques
- Quelquefois un peu difficile à lire, je ne comprends pas tout (je ne suis pas une intellectuelle et j'ai peu d'instruction) mais comme je m'intéresse à toutes les opinions, à biens des sujets et que je suis ouverte à apprendre et à me cultiver, j'aime bien vous lire. Très touchant ce que vous écriviez suite au décès de votre père...
- Longues

J'aurais quelques réflexions non pas seulement sur vos publications mais plutôt sur l'utilisation de Facebook comme plate-forme où engendrer des discussions politiques, philosophiques ou scientifiques. Vos publications, je dois l'avouer étaient fort différentes de ce à quoi j'étais habitué de lire sur ce réseau social. Elles couvraient en effet un large éventail d'intérêts principalement intellectuels. Je n'ose

pas dire ici que mes «amis» Facebook et moi-même soyons des cruches qui ne s'amusent qu'à y publier des insanités mais en général je crois que c'est l'utilité qui a été donnée à Facebook, c'est à dire un site où l'on y publie nos dernières photos de voyage ou de party afin de démontrer à nos connaissances et à nous-même que notre vie est intéressante et amusante alors qu'elle pour la majeure partie du temps fort routinière. Dans ce sens, vos interventions arrivaient à contre-courant, ce qui n'est pas une mauvaise chose mais qui ne se situaient peut être pas sur le bon réseau social. Twitter, dans ce sens, aurait été plus intéressant. La proximité avec la famille que l'on retrouve chez Facebook incite beaucoup à la prudence et nous force souvent à y publier des trucs qui ne choqueront pas et qui plairont à tout le monde. Les mesures de confidentialité floues n'aident pas non plus. Il ne faut donc pas se surprendre de voir le silence parfois présent suite aux genre de publications que vous y présentiez. J'espère bien vous avoir aider!

En conclusion, la zone aveugle, grâce à ce court sondage, démontre que mes interventions ont suscité de l'intérêt puisqu'une majorité d'amis lisait «souvent» mes publications et les trouvaient «plutôt intéressantes». Les qualificatifs «Claires», «Pertinentes», «Engagées», «Intelligentes», «Intellectuelles», «Existentielles», «Intéressantes» recueillis à la question No. 7, de ce sondage rejoignent les commentaires reçus par ceux qui se manifestaient dans ma page Facebook. Ceci m'incite à croire qu'une majorité d'amis appréciait mes interventions. Cela dit, une cousine s'est soustraite de ma liste d'amis, une autre qui devait venir me rendre visite ne l'a jamais fait et quelques membres de ma famille par alliance, n'ont fait aucun commentaire au cours de cette période de seize mois, mais leur attitude en ma présence a changé, est devenue plus distante. Cela n'est pas étranger à nos différentes convictions politiques. Tant que je les ai tenues sous silence, mes convictions ne heurtaient personne. Une fois exprimées, ces convictions, ont eu l'effet d'éloigner

ceux qui étaient en désaccord avec ces positions. Alors que j'étais actif sur ma page Facebook, j'ai même été témoin d'un fait cocasse. L'une de ces personnes, dans ma famille par alliance, a inscrit «j'aime» à l'une de mes publications. J'ai vu apparaître ce commentaire en temps réel sur mon écran. Au moment où je me disais: «Tiens, c'est surprenant, c'est la première fois qu'elle commente l'une de mes publications», j'ai vu disparaître son commentaire. Devant mes yeux, en temps réel. A-t-elle accroché la mention «J'aime» par erreur et a aussitôt réparé son erreur ou a-t-elle vraiment «aimé» ma publication, mais a plutôt opté de ne pas afficher ses couleurs pour des raisons que j'ignore. Je n'ai pas la réponse. Ce sondage éclaire une partie de la zone aveugle, mais laisse des portions dans l'ombre.

Vous trouverez ci-dessous l'ensemble des réponses telles que je les ai reçues, à l'exception des noms et prénoms de ceux qui ont rempli ce questionnaire, que j'ai remplacés par leurs initiales afin de préserver leur anonymat.

H.D.

Inconnue, d'âge mûr, qui m'a demandé de devenir ami Facebook de la façon suivante:

«Allo,

Je sais qu'on ne se connaît pas mais j'ai trippé sur ta photo. Je faisais une recherche pour Denis Picard et ton profil est apparu au moment où j'étais rendu à Denis Pi... hi hi!

Au plaisir de te connaître peut-être

H.»

1. Est-ce qu'il vous arrive de lire mes publications sur Facebook? Si oui, dans quelle proportion diriez-vous que vous les lisez? A) Rarement Parfois C) Souvent D) Très souvent

C... je lis quand je les vois.

2. Dans les textes personnels que j'ai publiés, quels sujets ou thématiques vous intéressaient?

- Politique: A) Très peu ou pas du tout intéressée B) Assez peu intéressée C) plutôt intéressée D) Très intéressée. Réponse: Politique. B

-Philosophique: A) Très peu ou pas du tout intéressée B) Assez peu intéressée C) plutôt intéressée D) Très intéressée. Réponse: Philosophique D.. je te trouve assez pertinent et "songé"

Scientifique: A) Très peu ou pas du tout intéressée B) Assez peu intéressée C) plutôt intéressée D) Très intéressée. Réponse: Scientifique D. je suis assez curieuse

Autres: spécifiez s'il-vous-plaît. Réponse: Autres.. pourquoi pas. Tu me sembles assez allumé.

3. À propos des citations que j'ai publiées, diriez-vous que vous étiez: A) Très peu ou pas du tout intéressée B) Assez peu intéressée C) plutôt intéressée D) Très intéressée

C

4. À propos des images (photos, caricatures, schémas, etc.) que j'ai publiées, diriez-vous que vous étiez: A) Très peu ou pas du tout intéressée B) Assez peu intéressée C) plutôt intéressée D) Très intéressée

C

5. À propos des liens vers des textes/articles/études que j'ai publiés, diriez-vous que vous étiez: A) Très peu ou pas du tout intéressée Assez peu intéressée C) plutôt intéressée D) Très intéressée

C

6. À propos de mes publications, diriez-vous que vous suiviez les conversations: A) Très peu ou pas du tout Assez peu C) Souvent D) Très souvent

C

7. Si vous deviez utiliser trois qualificatifs pour décrire, à vos yeux, le type d'intervention que j'effectuais dans Facebook, quels seraient-ils?

Pertinent

Réfléchi

Concis

8. Globalement, comment décririez-vous l'intérêt qu'ont suscité mes publications pour vous: A) Très peu ou pas du tout intéressantes Assez peu intéressantes C) plutôt intéressantes D) Très intéressantes

C

9. Y a-t-il autre chose qui vous vient à l'esprit lorsque vous pensez à mes interventions?

Je les trouve bien exprimées, bien écrites, pertinentes

M.L.

Amie. 10 ans plus jeune que moi.

Il me fait plaisir de répondre à tes questions. Je vais y répondre question par question, par contre j'aimerais mentionner de façon générale que mes réponses sont "teintées" de l'année qu'on a eu. C'est à dire, dans un autre contexte, mes réponses auraient été différentes.

Je m'explique. Étant débordée, je me suis concentrée sur tes publications sur celles qui étaient d'ordre philosophiques et personnelles. Cela me rejoint et me faisait réfléchir. Je priorisais donc la lecture de celles-ci et non celles d'ordre politiques.

Hors, en temps normal, j'aurais aimé prendre connaissance de celles d'ordre politique car tu as beaucoup de crédibilité à mes yeux et cela aurait été une bonne source d'informations pour moi pour me documenter davantage côté politique. J'aurais également dans un autre contexte aimé explorer celles d'ordre scientifique davantage. Voilà de façon générale. Si tu as des questions, n'hésite pas.

Questions:

1. C
2. Politique: B Philosophiques: D Scientifique: C
3. D
4. C
5. A
6. C
7. 3 qualificatifs: Pertinents, clairs, réflexifs
8. C

Commentaire général: Tes réflexions, commentaires et publications cadreraient super bien dans un "blog" ou page particulière ayant ce but. Avec des thèmes identifiés par exemple: politique, science, réflexions etc.

En espérant le tout aidant malgré le délai, Au plaisir,

M. xxx

Y.R.

Ami personnel qui m'a dit lire tout ce que je publiais et qu'il appréciait. M'a répondu:

«Facebook OK, mais il me semble que ça fait un bout que j'ai lu de tes publications.»

K.L.

Étudiant de la maîtrise. M'a d'abord questionné sur le sondage, puis n'a pas donné suite:

«salut Denis, est-ce pour un usage scientifique? Ou c'est pour ta curiosité personnelle? Merci de préciser l'objectif de cette étude! Ciao!»

Ma réponse:

«Exigence "partielle et fragmentaire" du mémoire de maîtrise. Comme certains éléments publiés sur mon compte FB faisaient parti de mon expérimentation en recherche-crédation et que je dois sonder la "zone aveugle", ceux qui n'ont fait aucun ou très peu de commentaires parmi ces "amis" FB, j'en ai sélectionné quelques uns et leur ai acheminé ce court questionnaire. J'ai pensé que tu ne verrais pas d'inconvénient à participer et comme j'apprécie beaucoup la justesse de ton jugement, je me suis dit si K. répond, j'aurai un éclairage sensible sur cette zone aveugle. Voilà! P.S. Pas de pression, si ça te tente. Autrement, pas de problème. Bonne journée!»

J.P.

Moins de 25 ans. Bachelier.

- 1) C
- 2) C
- 3) B
- 4) C
- 5) C
- 6) B
- 7) Actualité, politique, remise en question
- 8) C
- 9) Je n'ai rien qui me viens à l'esprit pour le moment

C.D.

Copain d'adolescence. Étions sauveteurs ensemble durant nos étés. Mon âge environ.

1. Est-ce qu'il t'arrive de lire mes publications sur Facebook? Si oui, dans quelle proportion dirais-tu que tu les lis? A) Rarement Parfois X C) Souvent D) Très souvent
2. Dans les textes personnels que j'ai publiés, quels sujets ou thématiques t'intéressaient?
 - Politique: A) Très peu ou pas du tout intéressé Assez peu intéressé C) plutôt intéressé X D) Très intéressé
 - Philosophique: A) Très peu ou pas du tout intéressé X Assez peu intéressé C) plutôt intéressé D) Très intéressé
 - Scientifique: A) Très peu ou pas du tout intéressé Assez peu intéressé C) plutôt intéressé x D) Très intéressé
 - Autres: spécifie s'il-te-plaît. Personnel plutôt intéressé x
3. À propos des citations que j'ai publiées, dirais-tu que tu étais: A) Très peu ou pas du tout intéressé Assez peu intéressé x C) plutôt intéressé D) Très intéressé
4. À propos des images (photos, caricatures, schémas, etc.) que j'ai publiées, dirais-tu que tu étais: A) Très peu ou pas du tout intéressé Assez peu intéressé C) plutôt intéressé D) Très intéressé
5. À propos des liens vers des textes/articles/études que j'ai publiés, dirais-tu que tu étais: A) Très peu ou pas du tout intéressé Assez peu intéressé C) plutôt intéressé D) Très intéressé
6. À propos de mes publications, dirais-tu que tu suivais les conversations: A) Très peu ou pas du tout Assez peu C) Souvent D) Très souvent
7. Si tu devais utiliser trois qualificatifs pour décrire, à tes yeux, le type d'intervention que j'effectuais dans Facebook, quels seraient-ils?
8. Globalement, comment décrirais-tu l'intérêt qu'ont suscité mes publications pour toi: A) Très peu ou pas du tout intéressantes Assez peu intéressantes C) plutôt intéressantes D) Très intéressantes
9. Y a-t-il autre chose qui te vient à l'esprit lorsque tu penses à mes interventions? Ou veux tu en venir? Est-ce que facebook est la meilleure plateforme pour cela?

Par exemple. Quelqu'un m'a dit que FB n'était pas la bonne "plateforme" pour des commentaires "si engagés et si personnels" alors que quelqu'un d'autre m'a écrit qu'elle me lisait tout le temps justement parce que c'était différent. Alors, je voulais simplement ce que TU pensais de ce type d'interventions dans FB.

Je n'ai pas eu de réponse suite à cet échange.

L.R.

Moins de 25 ans.

Salut, je lis tes publications souvent et je suis bien intéressée par tes propos politiques

I.R.

Un des amis suspects, m'ayant fait une demande d'amitié après des textes engagés contre Harper et Charest.

Homme d'âge mûr selon la photo.

N'a pas répondu au sondage.

M.M.

Un autre ami suspect.

N'a pas répondu au sondage.

A.V.

Autre ami suspect, qui tente régulièrement d'entrer en contact avec moi. Dernière tentative: Invitation à me joindre à Trip Advisor.

N'a pas répondu au sondage.

J.D.

Inconnue m'ayant fait parvenir une demande d'amitié. A pris connaissance de mes publications par le biais d'un ami Facebook commun. Femme d'âge mûr.

1. Oui souvent
2. C pour toutes les thématiques
3. C
4. C
5. C
6. C
7. Intelligent, intello, engagé
8. C
9. Quelquefois un peu difficile à lire, je ne comprends pas tout (je ne suis pas une intellectuelle et j'ai peu d'instruction) mais comme je m'intéresse à toutes les opinions, à biens des sujets et que je suis ouverte à apprendre et à me cultiver, j'aime bien vous lire. Très touchant ce que vous écriviez suite au décès de votre père...

Ça me fait plaisir, J.

Merci d'avoir pris le temps de répondre (aussi rapidement). C'est très sensible et très apprécié. Merci! Bonne fin de soirée.

D.A.B.

Jeune homme de moins de 25 ans. Plusieurs échanges avec lui au cours de la période carré rouge.

N'a pas répondu au sondage.

J.D.

Étudiant à la maîtrise.

1.B

2.C, C ET D

3.C

4.B

5.C

6.C

7. Investies, narratives et existentielles.

8.C

9. Longues

Merci beaucoup J. Très apprécié.

D.G.

Moins de 25 ans.

Bonjour Denis,

Voilà mes réponses.

1. B

2. Politique: B Philo: C Scientifique: C

3. B

4. C

5. B

6. B

7. Différentes, intéressantes mais parfois trop abondantes.

8. 8.C

9. J'aurais quelques réflexions non pas seulement sur vos publications mais plutôt sur l'utilisation de Facebook comme plate-forme où engendrer des discussions politiques, philosophiques ou scientifiques. Vos publications, je dois l'avouer étaient fort différentes de ce à quoi j'étais habitué de lire sur ce réseau social. Elles couvraient en effet un large éventail d'intérêts principalement intellectuels. Je n'ose pas dire ici que mes «amis» Facebook et moi-même soyons des cruches qui ne s'amuse qu'à y publier des insanités mais en général je crois que c'est l'utilité qui a été donné à Facebook, c'est à dire un site où l'on y publie nos dernières photos de voyage ou de party afin de démontrer à nos connaissances et à nous-même que notre vie est intéressante et amusante alors qu'elle pour la majeure partie du temps fort routinière. Dans ce sens, vos interventions arrivaient à contre-courant, ce qui n'est pas une mauvaise chose mais qui ne se situaient peut être pas sur le bon réseau social. Twitter, dans ce sens, aurait été plus intéressant. La proximité avec la famille que l'on retrouve chez Facebook incite beaucoup à la prudence et nous force souvent à y publier des trucs qui ne choqueront pas et qui plairont à tout le monde. Les mesures de confidentialité floues n'aident pas non plus. Il ne faut donc pas se surprendre de voir le silence parfois présent suite aux genre de publications que vous y présentiez.

J'espère bien vous avoir aider!

D.

Excellents commentaires D. Merci, j'apprécie beaucoup.

C.D.

Inconnue, d'âge mûr qui m'a demandé à devenir son ami Facebook.

Suite à ma demande de compléter le sondage, m'a répondu:

«Bonjour Denis, Je vais répondre a votre demande..

C.»

mais n'a jamais fait suivre sa réponse.

BIBLIOGRAPHIE

Documents imprimés

- Adam, J. M. et Revaz, F. (1996). *L'analyse des récits*, Seuil.
- Alain. (1928). *Propos sur le bonheur*, Folio essais.
- American Psychiatric Association. (1994). *Diagnostic and Statistical Manual Disorders*, Fourth Edition. Washington, DC, American Psychiatric Association. 659.
- André, C. (2009). *Imparfais, libres et heureux, Pratiques de l'estime de soi*, Odile Jacob, Paris.
- Attali, J. (2007). *Gandhi ou l'éveil des humiliés*, Fayard, Livre de poche.
- Attali, J. (2006). *Une brève histoire de l'avenir*, Fayard.
- Attali, J. (2003). *L'homme nomade*, Fayard.
- Auriol, B. (1994). *La Clef des Sons*, Editions ÉRÈS.
- Baillargeon, N. (2011). *Je ne suis pas une PME, Plaidoyer pour une université publique*, Les éditions Poètes de brousse.
- Bakan, J. (2012). *Mon enfant n'est pas à vendre*, Les Éditions Transcontinental.
- Bakan, J. (2004). *La corporation*, Les Éditions Transcontinental, Collection Commerce.
- Barreau, J.C. et Bigot G. (2005). *Toute l'histoire du monde de la préhistoire à nos jours*, Librairie Arthème Fayard.
- Barthes, R. (1984). *La mort de l'auteur, Le bruissement de la langue*, Paris, Seuil.
- Bérard, G. (1982). *Audition égale comportement*, Édition Maisonneuve.
- Bergeret, J. (1985), *La personnalité normale et pathologique*, Bordas, Paris.
- Blumer H. (2006). *Symbolic Interactionism : Perspective and Method*, University of California Press.
- Boudet, A. (2006). *Physique et perception du son. Spiritualité, scienc et développement*.
- Brown, P. G. et Garver, G. (2009). *Right Relationship, Building a whole earth economy*, Berrett-Koehler Publishers Inc.
- Cailliau, H. (2012). *L'esprit des religions pour mieux comprendre les hommes*, Éditions Milan, France.
- Césaire, A. (1983). *Cahier d'un retour au pays natal*, Éditions Présence Africaine.
- Chion, M. (1993). *Le promeneur écoutant*, Éditions Plume.
- Chomsky, N. (1999). *La loi du plus fort*, Le serpent à plumes.
- Chomsky, N. (2000). *Propagande, médias et démocratie*, Éditions écosociété.
- Chomsky, N. (2000). *Le nouvel humanisme militaire*, Éditions écosociété.
- Chomsky, N. (2004). *Hegemony or survival*, Henry Holt and company.

- Chomsky, N. (2005). *Imperial ambitions*, Henry Holt and company.
- Chomsky, N. (2008). *Comprendre le pouvoir*, Lux.
- Chossudovsky, M. (2002). *Guerre et mondialisation, La vérité derrière le 11 septembre*, Écosociété.
- Corbi, A. (1987). *Cris et chuchotements*, dans Michelle Perrot, Lynn Hunt (et alii) Histoire de la vie privée, t. 4, p. 519-562, Paris, Le Seuil.
- De Hennezel, M. (1995). *La mort intime*, Éditions Robbert Laffont, Pocket.
- Descartes, R. (1973). *Discours de la méthode*, Librairie philosophique J. Vrin, Paris.
- D'Espagnat, B. (2002). *Traité de physique et de philosophie*, Fayard.
- Denzin N. (2001). *Interpretive Interactionism*, Thousand Oaks, Sage Publication.
- Dreikurs, R. (1964). *Le défi de l'enfant*, Éditions Robert Laffont.
- Eco, U. (1979). *Lector in Fabula : «coopération» interprétative*.
- Edelmann, É. (2000). *Jésus parlait araméen*, Éditions du Relié.
- Ehrenberg, A. (1995). *L'Individu incertain*, Calmann-Lévy.
- Erickson, É. (1968). *Adolescence et crise, La quête de l'identité*, Flammarion.
- Erickson, E. H. (1972). *Adolescence et crise. La quête de l'identité*, Champs Flammarion, 60, trad. de l'américain par J. Nass et C. Louis-Combet, Paris, Flammarion., Cf. le schéma des phases, p.97.
- Foucault, M. (1984). *Histoire de la sexualité*, vol. 3, Le souci de soi, Paris Gallimard.
- Gandhi, R. (2008). *Gandhi, sa véritable histoire par son petit-fils*, Méta Éditions, Buchet / Chastel.
- Gauchet, M. (1998). *Essai de psychologie contemporaine. I. Un nouvel âge de la personnalité*, Le Débat, n° 99, mars - avril.
- Gauchet, M. (1998). *Essai de psychologie contemporaine. II. L'inconscient en redéfinition* », Le Débat, n° 100, mai-août.
- Genette, G. (1970). *Figure III, prise en compte de la communication*, Seuil.
- Gibran, K. (1956). *Le prophète*, Casterman.
- Hedges, C. (2009). *Empire of illusion, The end of literacy and the triumph of spectacle*, Vintage Canada Edition.
- Heidegger, M. (1986). *Être et temps*, (trad. François Vézin), Paris, Gallimard.
- Kant, E. *Fondements de la métaphysique des mœurs* in *Métaphysique des mœurs*, I, Fondation, Introduction, trad. Alain Renaut.
- Hanh, T. N. (2001). *La colère, Transformer son énergie en sagesse*, JC Lattès.
- Jacquard, A. (1995). *J'accuse*, Calmann-Lévy.
- Kauffman, J. C. (2007). *Ego, Pour une sociologie de l'individu*, Hachette Littératures.
- Kauffman, J. C. (2005). *L'Invention de soi, Une théorie de l'identité*, Hachette.
- Kempf, H. (2007). *Comment les riches détruisent la planète*, Éditions du Seuil.
- Kempf, H. (2011). *L'oligarchie ça suffit, vive la démocratie*, Seuil.

- Klinkenberg, J. M. (1996). *Précis de sémiotique générale*, Points, Essais.
- Krishnamurti, J. (1994). *Se libérer du connu*, Éditions Stock.
- Krishnamurti, J. (1954), *La première et la dernière liberté*, Livre de poche.
- Krishnamurti, J. (2000), *Cette lumière en nous*, Éditions Stock.
- Krishnamurti, J. (1993). *Dernier journal*, Éditions du Rocher.
- Krishnamurti, J. (1992). *Ultimes paroles*, Éditions Albin Michel.
- Krishnamurti, J. (1989). *Lettres aux écoles*, Krishnamurti Foundation Trust limited.
- Krishnamurti, J. (1980). *Vie et Mort de Krishnamurti*, Mary Lutyens, Arista, Paris.
- Krishnamurti, J. (2000). *Le Livre de la Méditation et de la Vie. Une révolution psychologique*, Éditions Stock, collection Le livre de poche.
- Laborit, H. (1976). *Éloge de la fuite*, Éditions Robert Laffont.
- Lalonde, P. et Grunberg, F. (1980). *Psychiatrie clinique : approche contemporaine*, Gaëtan Morin éditeur.
- Laurent, É. (2009). *La face cachée des banques*, Plon.
- Lazzarato, M. (2011). *La fabrique de l'homme endetté, Essai sur la condition néolibérale*, Éditions Amsterdam, Paris.
- Lemoigne, J. L. (2002). *Le Constructivisme –Tome 1 les enracinements*. Editions L'harmattan, Coll. Ingenium.
- Lemoigne, J. L. (2002). *Le Constructivisme –Tome 2 Épistémologie de l'interdisciplinarité*, Editions L'Harmattan, Coll. Ingenium.
- Lemoigne, J. L. (2003). *Le Constructivisme -Tome 3 Modéliser pour comprendre*, Editions L'Harmattan, Coll. Ingenium.
- Lenoir, F. (2009). *Socrate, Jésus, Bouddha, trois maîtres de vie*, Éditions Athème Fayard.
- Lewis J. D. & Smith R. L. (1980). *American Sociology and Pragmatism : Mead, Chicago Sociology and Symbolic Interactionism*, Chicago, University of Chicago Press.
- Lisée, J. F. (2012). *Comment mettre la droite K.-O. en 15 arguments*, Les Éditions internationales Alain Stanké.
- Lovelock, J. (1979), *La terre est un être vivant, L'hypothèse Gaïa*, Champs Flammarion.
- Luhman, N. (2001). *Les systèmes sociaux*, Points.
- Maalouf, A. (2009). *Le dérèglement du monde*, Éditions Grasset et Fasquelle.
- Maalouf, A. (1998). *Les identités meurtrières*, Éditions Grasset et Fasquelle.
- Maalouf, A. (1983). *Les croisades vues par les arabes, la barbarie franque en terre sainte*, Jean-Claude Lattès.
- Martin, É. et Ouellet M. (2011). Université Inc., *Des mythes sur la hausse des frais de scolarité et l'économie du savoir*, Lux Éditeur.
- Marty, É. (1985). *L'Écriture du jour : Le Journal d'André Gide*, Paris, Le Seuil.

- McTaggart, L. (2005). *L'Univers informé, La quête de la science pour comprendre le champ de la cohérence universelle*, Ariane Éditions Inc.
- Morin, E. (2005). *Introduction à la pensée complexe*, Éditions du seuil.
- Morin, E. (2002). Dialogue sur la connaissance, Édition de l'aube. Morin, Edgar. Le paradigme perdu, Points n°109.
- Morin, E. (1997). Amour, poésie, sagesse, Seuil, coll. Points No P587.
- Nhat H. T. (2002). *La colère*, Éditions Jean-Claude Lattès.
- Nietzsche, F. (1886). *Par-delà bien et mal*, Flammarion.
- Nietzsche, F. (1885). *Ainsi parlait Zarathoustra*, Flammarion.
- Nietzsche, F. (1887). *Généalogie de la morale*, Flammarion.
- Nietzsche, F. (1882). *Le gai savoir*, Chapitre I, Flammarion.
- Nietzsche, F. (1896). *L'antéchrist*, Traduction par Éric Blondel, Garnier Flammarion, 1993.
- Nouwen, H. (1995). *Le retour de l'enfant prodigue*, Bellarmin.
- Olivier, C. (2002). *Enfants-rois, plus jamais ça!*, Albin Michel.
- Ortoli, S. et Pharabod, J. P. (2004). *Le cantique des quantiques, Le monde existe-t-il?*, La découverte / Poche.
- Pachet, P. (2001), *Les baromètres de l'âme: Naissance du journal intime*, Hachette Littérature.
- Paquin, L. C. (2006). *Comprendre les médias interactifs*, Somme.
- Peck, S. (1987). *Le chemin le moins fréquenté*, Robert Laffont.
- Perrot, M. (1998), *Les Femmes ou les silences de l'Histoire*, Paris, Flammarion.
- Piotte, J. M. (2007). *Les neuf clés de la modernité*, Éditions Québec Amérique.
- Pirsig, R. M. (1978). *Traité du zen et de l'entretien des motocyclettes*, Seuil.
- Ponlop, D. (2012). *Bouddha rebelle, Sur la route de la liberté*, Belfond.
- Rabault, H. (1999). *Hommage à Niklas Luhman*, in Droit & Société No. 42-43.
- Rabault, H. (1999). *L'apport épistémologique de la pensée de Niklaus Luhmann: un crépuscule pour l'Aufklärung?*, in Droit & Société, No. 42-43.
- Reichle, F. (2005). *Francisco Varela, Monte Grande*, T&C film.
- Remond, W. (2007). *Toxic, Obésité, malbouffe, maladies: enquête sur les vrais coupables*, Flammarion.
- Revel, F. et Ricard, M. (1999). *Le moine et le philosophe*, Nil.
- Ricard, M. et Thuan T. X. (2000), *L'infini dans la paume de la main*, Fayard
- Ricoeur, P. (1983), *Temps et récit : triple mimesis*, Seuil.
- Rinpoché, S. (2003). *Le livre tibétain de la vie et de la mort*, Éditions de La Table Ronde, Paris.
- Rissoan, R. (2011). *Les réseaux sociaux, Facebook, Twitter, LinkedIn, Viadeo, Comprendre et maîtriser ces nouveaux outils de communication*. Éditions ENI.
- Rousseau, J. J. (2012), *Les rêveries du promeneur solitaire*, eBooksLib.

- Schaeffer, J. M. (2007). *La fin de l'exception humaine*, Paris, Édition Gallimard.
- Schaeffer, J. M. (2009). *Théorie des signaux coûteux*, esthétique et art, Texte de conférence obtenu de Jean-Marie Schaeffer.
- Schopenhauer. (1998). *L'Art d'avoir toujours raison*, Éditions Mille et une nuits.
- Sheehy, G. (1976). *Predictable crises of adult life*, Editions Bantam Books.
- Simon, S. (2009). *Vaccins, mensonges et propagande*, Thierry Soccar Éditions.
- Singer, C. (2007). *Derniers fragments d'un long voyage*, Éditions Albin Michel.
- Souccar, T. (2007). *Lait, mensonges et propagande*, Thierry Souccar éditions.
- Stiglitz, J. E. (2002). *La grande désillusion*, Fayard, Livre de poche.
- Tomatis, A. (1977 et 1990). *L'oreille et la vie*, Paris : Robert Laffont.
- Vacher, L. M. (2005). *Une petite fin du monde, carnet devant la mort*, Liber, Montréal.
- Wittgenstein, L. (1922), *Tractatus logico-philosophicus*, Gallimard.
- Woolf, V. (2003). *A writer's diary*, Houghton Mifflin Harcourt.

Vidéographie

- Achbar, M. Abbott, J. & Bakan, J. (2003), *The Corporation*, Mongrel
- Arntz, W. Chasse, B. Vicente, M. (2004), *What the bleep do we know?* Medula films.
- Lords of the wind films, LLC. Extraits des propos de David Albert, PHD et de ceux de John Hagelin PHD.
- Demme, J. (2003), *The agronomist*.
- Desjardins, R. et Monderie, R. (2005). *L'erreur boréale*, Office national du film du Canada
- Moreco, L. B. (2008). *Silence, on vaccine*, Office national du film du Canada
- Noujaim, J. (2004). *Control room*, Magnolia pictures.
- Poliquin, C. (2008). *Homo Toxicus*, Les productions Isca Inc.
- Robin, M. M. (2008). *Le monde selon Monsanto*, Office National du film du Canada
- Sauper, H. (2004). *Darwin's Nightmare*, Mille et une production, Paris.
- Varela, F. (2008). *Monte Grande*, DVD par Franz Reichle.

Internet

- «À de nombreuses reprises...». (2012). *L'enfant-roi, Yoopa*, La référence des parents québécois. Récupéré de <http://www.yoopa.ca/psychologie/article/lenfant-roi>.
- American Psychiatric Association. (1996). *DSM-IV, Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux*. Traduction française, Paris, Masson, 1056 p. Récupéré de http://www.psychopropulsion.com/cliniqueintegrative_tpn.html
- Anderson, L. (2006). *Analytic Autoethnography*, Ohio University, Sage Publication, Volume 35, Number 4. Récupéré de <http://web.media.mit.edu/~kbrennan/mas790/02/Anderson,%20Analytic%20autoethnography.pdf>
- Aristote. (1862). *Physique. Tome deux: livre IV: de l'espace, du vide et du temps*. Chapitre XVI. Récupéré de <http://remacle.org/bloodwolf/philosophes/Aristote/phys416.htm>
- Bacabara, F. Miranda B. Sandie et Blaevot, A. S. (2001). *Le journal intime, Article sur les diaristes, Philosophie et spiritualité*. Récupéré de <http://sergecar.perso.neuf.fr/TPE/journal/journal15.htm>.
- Backstrom, L. (2011). *Anatomy of Facebook*, Récupéré de <https://www.facebook.com/notes/facebook-data-team/anatomy-of-facebook/10150388519243859>
- Baslé, L. (2000). *Note pour une introduction à la théorie sociologique de Niklas Luhmann*, C.R.I.I.S.E.A. – Amiens.
- Bell, J. and Keyes M. (2012). *Seven content types for Facebook*, Social@ogilvy. Récupéré de <http://fr.slideshare.net/socialogilvy/socialogilvy-community-mgmt7contenttypes>.
- Berger, È. et Paillé P. (2001). *Écriture impliquée, écriture du Sensible, écriture analytique: De l'im-plication à l'ex-plication*. ISSN 1715-8702. Récupéré de <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/Revue.html>.
- Berthou, B. Delègue, V. et Guislain, G. (S.D.) (2013). *Fiches de culture générale*, Studyrama. Récupéré de http://books.google.com/books?id=g6wdLL2Ju-IC&pg=PA65&lpg=PA65&dq=Crise+du+grec+krisis&source=bl&ots=HgQN_3fSJe&sig=oD3yf-NBqt5jLTGG-N2qYkx2gv8&hl=fr&ei=vwAkSuncA4OoM_7mhbUJ&sa=X&oi=book_result&ct=result&resnum=9#PPA65,M1.
- Bouchard, S. (2012). *Qu'est-ce qu'une personnalité narcissique? Une pilule, une petite granule*. Consulté à l'adresse <http://pilule.telequebec.tv/occurrence.aspx?id=1057>.
- Brown, B. (2010). *Le pouvoir de la vulnérabilité*, Ted Talks. Récupéré de http://www.ted.com/talks/brene_brown_on_vulnerability.html?source=email#.ULE3KmuAMJ9.gmail

- Jimenez, F. (2013). *Social Envy - Study finds Facebook causes Depression and Isolation*, Worldcrunch - in partnership with DIE WELT, Récupéré de <http://www.worldcrunch.com/culture-society/social-envy-study-finds-facebook-causes-depression-and-isolation/zuckerberg-social-network-health-depression-fb/c3s10718/>
- Chantrel, F. (2013). *Facebook aiderait à se sentir moins seuls*, Université de Berlin, Récupéré de <http://www.blogdumoderateur.com/etudes-facebook/>
- Chantrel, F. (2013). *Une utilisation intensive de Facebook ferait baisser l'estime de soi*, University of Gothenburg - Suède, Récupéré de <http://www.blogdumoderateur.com/etudes-facebook/>
- Chantrel, F. (2013). *Avoir beaucoup d'amis Facebook serait un signe de narcissisme*, Journal Personality and individual differences, Récupéré de <http://www.blogdumoderateur.com/etudes-facebook/>
- Chantrel, F. (2013). *Facebook rendrait triste*, Utah Valley University, Récupéré de <http://www.blogdumoderateur.com/etudes-facebook/>
- Curieuse, modératrice indomptable. (2008). *Qu'est-ce qu'un enfant-roi? Ma garderie*, Le réseau d'information sur les services de garde du Québec. Récupéré de <http://www.magarderie.com/forum/showthread.php?t=2255>.
- Hill, K. (2013). *46 things we've learned from Facebook studies*, Forbes, Récupéré de <http://www.forbes.com/sites/kashmirhill/2013/06/21/46-things-weve-learned-from-facebook-studies/>
- Dalpe, Y. (2012). *Le secret du narcissique*, Le Soleil, 18 novembre. Récupéré de <http://www.lapresse.ca/le-soleil/vivre-ici/coin-du-psy/201211/17/01-4595050-le-secret-du-narcissique.php>
- «Dans leurs comportements...». (2013). *Comment aider un enfant-roi?*, Conseil régional de prévention de l'abandon scolaire Saguenay-Lac-Saint-Jean. Récupéré de http://www.crepas.qc.ca/chroniques/page/6/d-99-comment_aider_un_enf.
- Denzin, N. K. (2006). *Analytic Autoethnography or Déjà Vu all over again*, University of Illinois at Urbana -Champaign. Récupéré de <http://web.media.mit.edu/~kbrennan/mas790/02/Denzin,%20Analytic%20autoethnography,%20or%20deja%20vu%20all%20over%20again.pdf>
- Denzin, N. K. and Lincoln, Y. (1997). *The discipline and practice of qualitative research*, Récupéré de <http://web.media.mit.edu/~kbrennan/mas790/01/Denzin,%20The%20discipline%20and%20practice%20of%20qualitative%20research.pdf>
- «Des petits despotes...». (S.D.). (2003). *Enfants-tyrans: quand les parents capitulent*, Doctissimo.ca, http://www.doctissimo.fr/html/psychologie/mag_2003/mag1024/ps_7152_enfants_roi_tyrans_capitulation.htm.
- Dessalles, J. L. (2000). *Aux sources du langage*, Récupéré de http://www.scienceshumaines.com/aux-sources-du-langage_fr_11634.html.
- Dictionnaire Quillet de la langue française. (1984). Paris. Grolier Limitée.

- Centre national de ressources textuelles et lexicales. (2005). Nancy. CNRS. Consulté du 20 avril au 30 juillet 2013 à l'adresse <http://www.cnrtl.fr/>
- Foglia, P. (1996). Éditorial, La Presse. Récupéré de http://www.goodreads.com/author/quotes/3013896.Pierre_Foglia.
- Gagnon, R. (2012). *L'enfant-roi a grandi*, La Presse du 16 mai. Récupéré de <http://www.lapresse.ca/debats/votre-opinion/201205/15/01-4525556-lenfant-roi-a-grandi.php>.
- Garcia, A. Juan A. (1989), *Introduction à l'oeuvre de Niklas Luhmann*, Droit et société. Récupéré de <http://www.reds.msh-paris.fr/publications/revue/pdf/ds11-12/ds011012-02.pdf>.
- Goodall, Jr., H. L. (1998). *Notes for the autoethnography and autobiography panel NCA*. A paper presented at the National Communication Association Convention in New York City.
- Gress, T. (2009). *Jean-Marie Schaeffer: La fin de l'exception humaine*, Acta Philosophia. Récupéré de <http://www.acta-philosophia.com/spip.php?article102>.
- Hénaff, N. (2011). *Blog: un journal intime comme mémoire de soi, Conserveries mémorielles*, Revue transdisciplinaire de jeunes chercheurs. Récupéré de <http://cm.revues.org/920>.
- Hess, R. (2003). *La pratique du journal comme moment interculturel*, Universités UFR 8. Récupéré de <http://www.unige.ch/lettres/framo/enseignements/methodes/journal/jiintegr.html>.
- Henrard, P. (2012). *Enfants gâtés et bébés lala*, Urbania. Récupéré de <http://urbania.ca/blog/2941/enfants-gates-et-bebes-lala>.
- Horton, J. (2006). *How do gazelles use body language?*, Mammals @animalplanet. Récupéré de <http://animal.discovery.com/mammals/gazelle-body-language.htm>
- Hurteau, P. Martin, É. (2008). *Financement des universités: Vers une américanisation du modèle québécois*, IRIS, Récupéré de http://www.iris-recherche.qc.ca/publications/financement_des_universites_vers_une_americanisation_du-1
- Krishnamurti, J. (2007). *Commentaires sur la vie, Tome 3, Chapitre 53 L'ascétisme et l'être total*. Récupéré de http://vill.aix.free.fr/Jk/Commentaires%20sur%20la%20vie/Commentaires_sur_la_vie_-_tome_3/1960-00-00_Commentaires_sur_la_vie_-_tome_iii_chapitre_53_'l'ascetisme_et_l'etre_total'.htm
- Krishnamurti, J. (1978). *Quelle est la place de la pensée dan la relation?*, Krishnamurti France. Récupéré de <http://www.krishnamurti-france.org/Quelle-est-la-juste-place-de-la-pensee>.
- Krishnamurti, J. (1954). *Nous luttons perpétuellement afin de ne pas nous trouver face à face avec ce qui «est»*, Extrait de « La première et la dernière liberté ». Récupéré de <http://www.krishnamurti-france.org/Nous-luttons-perpetuellement-afin>.

Krishnamurti, J. (1980). *L'essence de l'enseignement, Les années d'accomplissement*, Éditions Arista. Récupéré de <http://www.krishnamurti-france.org/L-essence-de-l-enseignement>.

Krishnamurti, J. (1980). *L'essence de l'enseignement*, Krishnamurti Foundation TrustLtd. Récupéré de <http://www.jkrishnamurti.org/fr/about-krishnamurti/the-core-of-the-teachings.php>.

Lakeuche, P. (1998). *Passage à l'acte, Toxymanie, crise et paroxysmalité*, Éditions Paul Jonckheere, De Boeck & Larcier s.a., Département de Boeck Université, Paris, Bruxelles. Récupéré de http://books.google.ca/books?id=n0Jq_Ww_-5MC&pg=PA165&lpg=PA165&dq=Toxycomanie,+crise+et+paroxysmalit&source=bl&ots=_ljlmdwJZv&sig=rq3UNyR6QOa-sAy2EP9UO9v6fGE&hl=en&sa=X&ei=raz1Ud3MMtPk4APw9IGgCw&ved=0CCwQ6AEwAA#v=onepage&q=Toxycomanie%2C%20crise%20et%20paroxysmalit&f=falsev=onepage&q=Toxycomanie%2C%20crise%20et%20paroxysmalit&f=false

«L'analyse conversationnelle...». (S.D.), *Analyse conversationnelle*, Facebook. Récupéré de <https://www.facebook.com/pages/Analyse-conversationnelle/104136249622204?rf=113025795377615#>.

«L'École n'est plus...». (2010). *Enfant-roi, parent-sujet?*, Yoopa, La référence des parents québécois. Récupéré de <http://www.yoopa.ca/psychologie/article/enfant-roi-parent-sujet>.

Lelord F. et André C. (2000). *Comment gérer les personnalités difficiles. Type de personnalité séducteur*. Récupéré de <http://books.google.ca/books?id=kt3g61i1WeoC&pg=PA277&lpg=PA277&dq=type+de+personnalités+séducteur&source=bl&ots=LiR9cHqqVn&sig=g8XPtd4MJQj2H0X7PxFlIqN-kKs&hl=en&sa=X&ei=SQCVCuWwD4PO8QSHu4CQDQ&ved=0CD4Q6AEwAg#v=onepage&q=type%20de%20personnalités%20séducteur&f=false>

«Le taux de prévalence...». (2002). *Le trouble de la personnalité narcissique, ce qu'il me fait vivre*, SCRASSC, Montérégie. Récupéré de http://www.er.uqam.ca/nobel/m336141/SCRASSC_trNarcissique.pdf

«L'équipe Framaland...». (2009). *Facebook, petite analyse anthropologique avec Youropebook.org*, Framablog. Récupéré de <http://www.framablog.org/index.php/post/2010/10/09/Facebook,-petite-analyse-anthropologique-avec-YourOpenBook.org>.

«Le trouble de personnalité narcissique...». (2007). *Narcissisme démesuré, trouble de personnalité narcissique*, Clinique de psychologie Villeray Petite Patrie. Récupéré de http://www.clinique-psychologues-montreal.ca/problematique.php?prob_id=88

Markoff, J. and Sengupta, S. (2011). *Separating you and me? 4.74 degrees*. The New York Times, Business Day - Technology, Récupéré de http://www.nytimes.com/2011/11/22/technology/between-you-and-me-4-74-degrees.html?_r=0

- Massacrier, M. (2012). *Quel type de personnalité êtes-vous?* La bibliothèque de psychologie de Psycho-Ressources. Récupéré de <http://www.psychos-ressources.com/bibli/types-de-personnalite.html>
- Moreau, J. (1948). *Le temps selon Aristote (à suivre)*, Revue philosophique de Louvain. Récupéré de http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/phlou_0035-3841_1948_num_46_9_4129.
- Moreau, J. (1948). *Le temps selon Aristote (suite et fin)*, Revue philosophique de Louvain. Récupéré de http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/phlou_0035-3841_1948_num_46_11_4148.
- Moretti, A. (S.D.). (2006). *Luhmann: ce qu'explorent les communications de l'art*, Récupéré de <http://www.ac-nice.fr/massena/clubs/philo/pdf/luhmann.pdf>.
- «Qui sont-ils...». (2010). *Les enfants-rois*, Mamanpourlavie.com. Récupéré de <http://www.mamanpourlavie.com/enfant/3-a-5-ans/developpement/comportement-et-discipline/2729-les-enfants-rois.html>.
- Nestor, J. (2008). *Niklas Luhmann, Politique et complexité. Les contributions de la théorie générale des systèmes*. Dikè, Le portail de philosophie politique et éthique, Récupéré de <http://dikephilopol.wordpress.com/2013/02/19/niklas-luhmann-politique-et-complexite-les-contributions-de-la-theorie-generale-des-systemes/>
- Nietzsche, F. (1913). *Par delà le bien et le mal, Prélude d'une philosophie de l'avenir*, Chapitre IX, Qu'est-ce qui est noble?, Mercure de France, Wikisource, la bibliothèque libre. Récupéré de http://fr.wikisource.org/wiki/Par_del_%C3%A0_le_bien_et_le_mal/Chapitre_IX._Qu%E2%80%99est-ce_qui_est_noble_%3F.
- Nietzsche, F. (2006). *Par delà le bien et le mal, Prélude d'une philosophie de l'avenir*, L'harmattan. Récupéré de http://books.google.ca/books?id=ZaeBvvDgM7EC&pg=PA268&lpg=PA268&dq=le+g%C3%A9nie+du+coeur+qui+fait+taire+les+bruyants&source=bl&ots=XXFkvTy83U&sig=nFnyK11L_WL2FEWVigK8k4yQqxU&hl=en&sa=X&ei=COKsUbG0K9Kv4APQ_IGgDA&ved=0CDQQ6AEwAQ#v=onepage&q=le%20g%C3%A9nie%20du%20coeur%20qui%20fait%20taire%20les%20bruyants&f=false.
- Richer, G. (2004). *Les principales caractéristiques de la psychologie de l'enfant-roi*, Gilbert Richer, Pouvoir et conscience. Récupéré de http://www.pouvoir-et-conscience.com/articles_t.php?id=22.
- Ricoeur, P. (1988). *La crise: un phénomène spécifiquement, moderne?*, Comité éditorial du Fonds Ricoeur, Récupéré de [http://www.fondsricoeur.fr/photo/crise\(4\).pdf](http://www.fondsricoeur.fr/photo/crise(4).pdf).

- Rouquette, S. (2008). « *Les blogs « extimes » : analyse sociologique de l'interactivité des blogs* », *tic&société* [En ligne], Vol. 2, n° 1. Récupéré de <http://ticetsociete.revues.org/412>
- Schaeffer, J. M. (2000). *La conduite esthétique comme fait anthropologique*, Tiré de la 362e conférence de l'Université de tous les savoirs, 784, Récupéré de <http://books.google.ca/books?id=xYNCSILPTKAC&pg=PA781&lpg=PA781&dq=conduite+esthétique&source=bl&ots=RKPM97v90E&sig=1idFrqvkKLvKbn5QirLptuoS9KY&hl=en&sa=X&ei=adfmUbeWEoEv4API4oCABA&ved=0CEwQ6AEwAw#v=onepage&q=conduite%20esthétique&f=false>
- Schaeffer, J. M. (2010). *Théorie des signaux coûteux*, esthétique et art, Tangence éditeur.
- Stopera, M. (2012). *The 46 types of people on Facebook*, BuzzFeed. Récupéré de <http://www.buzzfeed.com/mjs538/types-of-people-on-facebook>.
- Westerhoff, D. K. (2005). *Méthodes et problèmes*, *Le journal intime*, Département de Français moderne - Université de Genève, Récupéré de <http://www.unige.ch/lettres/framo/enseignements/methodes/journal/jiintegr.html>
- Wolff, M. (2012). *Facebook est-il un média?* Courrier international, un site du groupe Le Monde.fr. Récupéré de <http://www.courrierinternational.com/article/2012/05/18/facebook-est-il-un-media>.
- Wurmser, L. (1981). *The Mask of Shame*, Johns Hopkins Press.
- Zarella, D. (2011). *Facebook conversations do not lead to more views*, Hubspot. Récupéré de <http://blog.hubspot.com/blog/tabid/6307/bid/18951/Facebook-Conversations-Do-NOT-Lead-to-More-Views-New-Data.aspx>.
- Zeller, F. (2012). *Facebook: une étude sociologique analyse les tendances narcissiques de ses utilisateurs*, Tech24matin.fr. Récupéré de <http://www.24matins.fr/facebook-une-etude-sociologique-analyse-les-tendances-narcissiques-de-ses-utilisateurs-12191>.

Articles de Wikipédia

- http://fr.wikipedia.org/wiki/Physique_quantique
- http://fr.wikipedia.org/wiki/Postulats_de_la_mecanique
- <http://fr.wikipedia.org/wiki/determinisme>
- <http://www.cnrtl.fr/definition/crise>
- http://www.scienceshumaines.com/index.php?lg=fr&id_dossier_web=7&id_article=11634
- <http://www.cnrtl.fr/definition/identite>

<http://www.cnrtl.fr/definition/conscience>
<http://www.cnrtl.fr/definition/situation>
<http://www.cnrtl.fr/definition/Conditionnement>
<http://www.cnrtl.fr/definition/eveil>
<http://fr.wikipedia.org/wiki/Temps>
[http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tiviv5/visusel.exe?
75;s=1103021625;r=3;nat=sol=12](http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tiviv5/visusel.exe?75;s=1103021625;r=3;nat=sol=12)
<http://fr.wikipedia.org/wiki/Dionysos>
http://fr.wikipedia.org/wiki/Divinites_olympiennes#Apollon
http://fr.wikipedia.org/wiki/Fichier:Theatre_dionysos.gif
http://www.nouvellescles.com/article.php3?id_article=325
<http://www.religiologiques.uqam.ca/no25/recensions/Boyer.html>
http://www.nouvellescles.com/article.php3?id_article=1596
<http://fr.wikipedia.org/wiki/Aporie>
[http://fr.wikipedia.org/wiki/Espace_\(notion\)](http://fr.wikipedia.org/wiki/Espace_(notion))
http://fr.wikipedia.org/wiki/Flèche_du_temps
<http://fr.wikipedia.org/wiki/Perception>
http://fr.wikipedia.org/wiki/Représentation_mentale
<http://fr.wikipedia.org/wiki/Phénomène>
<http://fr.wikipedia.org/wiki/Pensée>
<http://fr.wikipedia.org/wiki/Expérience>
<http://fr.wikipedia.org/wiki/Raison>
[http://fr.wikipedia.org/wiki/Sens_\(physiologie\)](http://fr.wikipedia.org/wiki/Sens_(physiologie))
<http://fr.wikipedia.org/wiki/Faculté>
<http://fr.wikipedia.org/wiki/Aptitude>
<http://fr.wikipedia.org/wiki/Capacité>
<http://fr.wikipedia.org/wiki/Esprit>
<http://fr.wikipedia.org/wiki/Indriya>
http://fr.wikipedia.org/wiki/Principe_de_relativité
[http://fr.wikipedia.org/wiki/Mouvement_\(mécanique\)](http://fr.wikipedia.org/wiki/Mouvement_(mécanique))
<http://fr.wikipedia.org/wiki/Déplacement>
[http://fr.wikipedia.org/wiki/Monde_\(univers\)](http://fr.wikipedia.org/wiki/Monde_(univers))
<http://fr.wikipedia.org/wiki/Matière>
http://fr.wikipedia.org/wiki/Foreces_fondamentales
http://fr.wikipedia.org/wiki/Interaction_forte
http://fr.wikipedia.org/wiki/Loi_universelle_de_la_gravitation
http://fr.wikipedia.org/wiki/Force_électromagnétique
http://fr.wikipedia.org/wiki/Interaction_faible

Sites Web

<http://uncondamne.tumblr.com/>

[http://www.thecorporation.com/blog.cfm?](http://www.thecorporation.com/blog.cfm?view=BLOG&category_id=0&website_id=2&&page=1)

[view=BLOG&category_id=0&website_id=2&&page=1](http://www.thecorporation.com/blog.cfm?view=BLOG&category_id=0&website_id=2&&page=1)

<http://www.iris-recherche.qc.ca/>

http://www.lexilogos.com/francais_langue_dictionnaires.htm

<http://www.cnrtl.fr/definition/>